

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

1927

Esquisses de l'homme

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole

Courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Site web: http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>
site web: http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

à partir de :

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

Esquisses de l'homme (1927)

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Alain, **Esquisses de l'homme** (1927). Recueil de textes écrits entre 1928 et 1936. Paris : Éditions Gallimard, 4^e édition, 1938, 288 pages.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 23 novembre 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

[Avant-propos](#)

Chapitre I.	Notre merveilleuse enfance (1 ^{er} décembre 1933)
Chapitre II.	Cranes et mains (3 août 1921)
Chapitre III.	La République de Platon (4 avril 1922)
Chapitre IV.	Le sac de Platon (15 février 1926)
Chapitre V.	La loi du sommeil (5 novembre 1929)
Chapitre VI.	Dormir (10 mars 1925)
Chapitre VII.	Signes (10 juillet 1925)
Chapitre VIII.	Le culte des animaux (8 mai 1923)
Chapitre IX.	Coutume et costume (28 avril 1923)
Chapitre X.	Les droits de l'homme (10 octobre 1925)
Chapitre XI.	Famille (29 août 1921)
Chapitre XII.	La pensée féminine (20 août 1924)
Chapitre XIII.	Le génie féminin (10 août 1933)
Chapitre XIV.	Le couple humain (26 avril 1924)
Chapitre XV.	L'école (24 août 1929)
Chapitre XVI.	L'ordre extérieur et l'ordre humain (6 juillet 1921)
Chapitre XVII.	Les contes (10 septembre 1921)
Chapitre XVIII.	L'esprit des contes (2 janvier 1922)
Chapitre XIX.	Légendes et saisons (20 décembre 1925)
Chapitre XX.	Divination (9 octobre 1921)
Chapitre XXI.	L'oracle (19 avril 1921)
Chapitre XXII.	Persuasion (3 décembre 1921)
Chapitre XXIII.	Thaumaturgie et médecine (23 janvier 1924)
Chapitre XXIV.	Savoir et croire (26 janvier 1929)
Chapitre XXV.	La magie naturelle (6 décembre 1921)
Chapitre XXVI.	Pensées d'enfance (20 novembre 1921)
Chapitre XXVII.	Pensées crépusculaires (20 novembre 1928)
Chapitre XXVIII.	Préjugé, substance de l'homme (15 décembre 1925)
Chapitre XXIX.	Commémoration (25 novembre 1935)
Chapitre XXX.	Lamarck et Darwin (22 décembre 1922)
Chapitre XXXI.	Le racisme (1 ^{er} juin 1933)
Chapitre XXXII.	La comédie humaine (14 décembre 1935)
Chapitre XXXIII.	Philosophie couchée (13 juin 1929)
Chapitre XXXIV.	Le gobe-mouches (1 ^{er} juin 1928)
Chapitre XXXV.	Pudeur d'esprit (22 novembre 1923)
Chapitre XXXVI.	Arnolphe (5 juin 1928)
Chapitre XXXVII.	Fidélité (5 février 1926)
Chapitre XXXVIII.	L'homme de guerre (23 septembre 1922)

Chapitre XXXIX.	Un ministre des signes (9 avril 1921)
Chapitre XL.	Métiers (30 avril 1921)
Chapitre XLI.	La structure paysanne (25 juillet 1936)
Chapitre XLII.	Marins et paysans (3 septembre 1922)
Chapitre XLIII.	Prolétaires et bourgeois (1 ^{er} octobre 1932)
Chapitre XLIV.	Le mathématicien (24 juin 1924)
Chapitre XLV.	Technique et science (20 août 1930)
Chapitre XLVI.	La technique contre l'esprit (3 novembre 1932)
Chapitre XLVII.	L'orientation (27 décembre 1934)
Chapitre XLVIII.	Paralyse des assemblées (23 février 1935)
Chapitre XLIX.	Chasseurs d'horizons (27 juillet 1933)
Chapitre L.	Géographie humaine (11 octobre 1923)
Chapitre LI.	La mer institutrice (12 décembre 1923)
Chapitre LII.	Le poème du désert (13 septembre 1924)
Chapitre LIII.	Le temps cartésien (15 mars 1926)
Chapitre LIV.	Saisons (14 décembre 1921)
Chapitre LV.	Les grandes saisons de l'histoire (5 décembre 1921)
Chapitre LVI.	Thalès (10 novembre 1921)
Chapitre LVII.	Les empreintes (21 juin 1927)
Chapitre LVIII.	Gestes (13 mai 1921)
Chapitre LIX.	La peur sans objet (19 février 1931)
Chapitre LX.	Le timide (24 octobre 1921)
Chapitre LXI.	La vanité (7 juin 1931)
Chapitre LXII.	Orgueil et vanité (9 septembre 1921)
Chapitre LXIII.	Le langage naturel (15 octobre 1930)
Chapitre LXIV.	Le salut (22 avril 1924)
Chapitre LXV.	La modestie (5 décembre 1929)
Chapitre LXVI.	Le jeu de l'ambitieux (13 avril 1929)
Chapitre LXVII.	La vraie gloire (16 novembre 1929)
Chapitre LXVIII.	De l'envie (7 octobre 1922)
Chapitre LXIX.	L'humeur dans nos passions (5 juillet 1928)
Chapitre LXX.	L'humeur dans nos pensées (20 février 1929)
Chapitre LXXI.	L'humeur et le caractère (19 mars 1924)
Chapitre LXXII.	Le caractère (20 août 1931)
Chapitre LXXIII.	Dieux déguisés (27 avril 1931)
Chapitre LXXIV.	La confiance et la foi (5 février 1936)
Chapitre LXXV.	Petits maux (5 décembre 1928)
Chapitre LXXVI.	Douleurs et malheurs (15 août 1926)
Chapitre LXXVII.	Méchants (7 mai 1929)
Chapitre LXXVIII.	Les négociateurs (1 ^{er} août 1934)
Chapitre LXXIX.	Fous (2 juillet 1921)
Chapitre LXXX.	Naissance de nos pensées (4 mai 1933)
Chapitre LXXXI.	Vertus de l'esprit (1 ^{er} juillet 1935)
Chapitre LXXXII.	Fantômes (23 septembre 1921)
Chapitre LXXXIII.	Psychologues (22 février 1930)
Chapitre LXXXIV.	Fausses perspectives du progrès (28 octobre 1921)
Chapitre LXXXV.	Deux morts (1 ^{er} mai 1933)

- Chapitre LXXXVI. [L'existence](#) (12 juin 1926)
Chapitre LXXXVII. [Astronomie](#) (30 avril 1922)
Chapitre LXXXVIII. [Raison](#) (15 octobre 1926)
Chapitre LXXXIX. [La dialectique dans nos pensées naturelles](#) (8 mars 1932)
- Chapitre XC. [Pyrrhon](#) (11 juin 1922)
Chapitre XCI. [Roseau pensant](#) (20 juillet 1924)
Chapitre XCII. [Portraits d'empire](#) (1^{er} août 1932)
Chapitre XCIII. [Croire](#) (7 novembre 1924)
Chapitre XCIV. [Esprit contre esprit](#) (10 février 1931)
Chapitre XCV. [Singes](#) (23 juin 1923)

Alain (Émile Chartier)
(1868-1951)

Esquisses de l'homme



Paris : Éditions Gallimard, 1938,
4^e édition, 288 pp.

[Retour à la table des matières](#)

Esquisses de l'homme (1927)

Avant-propos

de l'auteur

mai 1927

[Retour à la table des matières](#)

« J'ai un terrible ennemi, me dit-il. Regarde. Partout il se montre, aussi puissant, aussi attentif, aussi vif que moi. Que me vienne la pensée qu'il me guette, et que je me dresse, je le vois debout. J'en suis à ne plus dormir ; mais lui non plus ne dort pas. Tranquille et résolu autant que moi. J'attends qu'il attaque ; mais je ne puis attendre ; je ne puis lui laisser cette avance ; je lève le bras ; regarde ; il était temps ; lui lève aussi le bras. Toutes mes pensées, je croirais qu'elles naissent en lui en même temps qu'en moi. Il me craint, je le vois bien, et, comme je sais ce que c'est que craindre, je sais qu'il me hait. Tous les projets que je forme pour me défendre, il les forme ; et comme je me veux étendre, ce qui est un moyen de me garder, lui le veut aussi. Il est mon semblable, je le savais ; je le sais encore mieux depuis que nous sommes en querelle. Peut-on aimer son semblable ? Bien plutôt n'est-il pas sage de le

craindre ? Ce qui est désirable à moi ne l'est-il pas à lui ? On m'a dit autrefois que c'était paix entre ceux qui pensent les mêmes choses. Mais si nos pensées sont nos désirs, et au fond nos besoins, n'est-ce pas guerre, au contraire, si l'on pense les mêmes choses. Ô mon frère ennemi, tu m'as appris d'amères vérités ! Encore maintenant tu me les confirmes. Par cette allure, par cette attitude, par ce geste désespéré que tu viens de faire, désespéré et en même temps menaçant, je le vois bien. Adieu, fraternité ! »

Ainsi parlait l'homme en me montrant l'homme.
« Mais, lui dis-je, c'est ton ombre. »

Mai 1927.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

I

Notre merveilleuse enfance

(1^{er} décembre 1933)

[Retour à la table des matières](#)

Si un enfant pouvait retrouver son passé le plus ancien, il n'y croirait pas. Car un enfant qui joue est déjà un petit homme ; il use d'industrie quand il bâtit des remparts de sable contre la mer, ou quand il essaie de ramener à lui son ballon accroché dans l'arbre. Or, quand il était bien plus petit, et porté à bras, il ne faisait rien, il ne pouvait rien, et par conséquent ne comprenait rien. On le changeait de lieu. Couché dans son hamac suspendu en travers du wagon, il dormait et parcourait des kilomètres ; après quoi il voyait paraître la plage, la mer, les bateaux ; il s'émerveillait, quand, sur un mouvement de sa mère ou de sa nourrice, soudain la capote de sa petite voiture lui cachait tout. Ainsi les biens et les spectacles du monde dépendaient de quelques personnes aimées et puissantes, dont les caprices étaient inexplicables. Un volet fermé supprime le jardin. Et sait-il ce que c'est qu'un volet ? Point du tout, tant qu'il ne l'a pas fermé et ouvert lui-même. Aussi, dès qu'il a pu saisir et manier les choses, il ne s'est point lassé de les faire paraître et disparaître. Il a fait à son tour le magicien. Toujours est-il qu'il n'a pas commencé par là. Tout au plus arrivait-il à faire paraître les choses par des cris variés. Il rirait maintenant de cette méthode d'appeler les choses au lieu d'aller les chercher. On ne le prendra pas à prier son ballon de vouloir bien descendre.

Cependant on lui fait des contes, d'Ali Baba, d'Aladin, de Cendrillon, où les choses se montrent ou s'effacent au commandement ; où tout dépend d'enchanteurs et de sorcières. Des portes s'ouvrent, des trésors se montrent, des palais sont bâtis à la minute ; et le tapis magique transporte l'homme en un instant, pardessus les montagnes et les mers. Il ne s'agit que de plaire aux maîtres de ces choses ; et l'obstacle est toujours un vieil homme ou une vieille femme, qu'il s'agit de persuader par une certaine parole. Et souvent encore un de ces géants ne cède qu'à la puissance supérieure d'un autre géant, celui-là favorable. Tout est faveur. On peut tout espérer et tout craindre. On est riche par un mot et pauvre par un autre mot. Devant cet autre monde, l'enfant s'arrête. Y croit-il ? Y peut-il croire ?

Non, il n'y peut pas croire comme il croit que son ballon redescendra s'il arrive à secouer l'arbre ou seulement à heurter la branche par une pierre adroitement lancée. Il sait retrouver sa maison au coin de la rue ; elle l'attend là ; elle ne le trompe pas. Il se fie à ses yeux, à ses mains, à ses jambes. Et ce petit avion qu'il fait voler, il le fait en papier léger, et il le plie comme il faut. Il est déjà physicien. Comment ne rirait-il pas de cet autre qui s'élève en l'air par son seul désir, et qui court sans jouer des jambes ?

Mais pourtant ces merveilles ne lui sont pas tout à fait étrangères. C'était ainsi, lui dit-on, dans l'ancien temps ; et il a bien une vague idée qu'en effet, dans l'ancien temps de la nourrice et de la petite voiture, c'était ainsi. Il n'y peut croire, mais il est sur le point d'y croire ; il est sur le bord du souvenir ; il en est presque à se rappeler ce que tous les hommes oublient. Semblable à quelqu'un qui reverrait après un long temps les lieux de sa toute petite enfance ; certes, il ne peut les reconnaître, mais il les aime sans savoir pourquoi. Les contes sont réellement les lieux de notre toute petite enfance. Nous les sentons vrais, c'est-à-dire en harmonie avec nos pensées les plus assurées. Ici paraît le véritable croire, qui porte tout. La croyance au monde extérieur repose peut-être sur le monde fantastique d'Aladin ; on voit pourquoi ; c'est que l'absurde n'est plus alors une raison de ne pas être ; ainsi toute objection contre le monde tombe dans le vide. Le petit enfant peut faire leçon au philosophe qui se permet souvent de douter sans douleur. Dans cette profondeur se trouve le tissu de nos pensées, le plus serré, le mieux tressé, le plus d'usage, le plus sain pour nous. De là vient qu'à lire un conte nous respirons un oxygène. Cela ne devrait pas être. À parler raison, nous n'y pouvons croire, et nous voulons en rire ; mais ils nous plaisent ; ils ont quelque rapport à un temps que nous avons traversé, tout peuplé de géants capables de choses extraordinaires comme d'ouvrir une porte. Une porte s'ouvre, par les mots magiques du conteur et nous entrons comme chez nous dans la maison de la crainte, du désir et de l'espérance. Telle est bien notre maison natale à nous tous. Et parce que le miraculeux fut réellement notre premier objet, nous lui gardons une préférence de sentiment que la froide raison ne peut effacer.

1^{er} décembre 1933.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

II

Crânes et mains

3 août 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Par les journées chaudes d'août, les petits d'homme sont portés presque nus dans les jardins publics. En cette forme de vermisseau, deux traits se marquent, le gros crâne et les mains artistes. Assurément, il faut voir les ressemblances ; mais il faut que les ressemblances portent les différences. Il est bon de penser l'homme comme animal ; l'âme est un abstrait qui n'explique rien ; mais l'autre parti, qui nie l'âme, et qui veut penser toutes les formes sous la même idée, est un abstrait aussi, et qui ne diffère pas de l'âme métaphysique autant qu'on pourrait le croire. La vie, la nature, et le mécanisme lui-même, sont encore des âmes à tout faire. Le génie de Darwin a ouvert une voie facile suivant laquelle on retrouve aisément cousinage et même descendance entre l'homme et les bêtes. Mais cette pensée ne mène pas loin. Selon mon opinion le regard darwinien saisit encore mieux les différences devinant les raisons de la forme jugeant cette combinaison équilibrée dont toutes les parties se tiennent et se répondent, et surtout reliant à la forme stable les actions d'abord, et ensuite les pensées. Car la grande affaire est de percevoir chaque être comme il est, et les idées ou hypothèses sont ici des moyens et outils.

Par exemple, dire que l'homme ressemble au singe, c'est une idée fort abstraite, qu'il ne faut point laisser en cet état ; c'est faire un grand échafaudage, et ne rien bâtir. Quant à dire que l'homme descend du singe, cela ne mène

nulle part. Le singe a des mains il est vrai ; il en a même quatre ; cette ressemblance saisit, si seulement le singe épluche une noix. Mais je reviens à ce gros crâne de nos bébés ; aucun petit de singe n'a rien de pareil. Voilà donc le singe avec son savoir-faire, mais sans aucun pouvoir d'inventer. Ces quatre mains, rapportées à ce petit crâne, définissent l'imitation simiesque ; la ressemblance fait apparaître aussitôt l'immense différence. Et plus le singe imite l'homme, plus la différence se montre.

Un crâne important et des mains cela définit l'homme assez bien. Mais un autre détail explique mieux les affections. D'après l'importance des lobes du cerveau correspondants, le premier des sens qui explorent à distance, c'est l'odorat pour le singe, et pour l'homme la vue. On pouvait le deviner par une réflexion et méditation suffisante ; car la vue saisit des relations d'après des plaisirs et des peines assez faibles, et ainsi se rapporte plutôt au crâne et au cerveau ; l'odorat intéresse plus directement les viscères de respiration et de nutrition auxquels il est lié par la continuité des tissus ; juger de la chose d'après l'odeur, c'est directement la juger agréable. Le singe se meut donc dans un monde d'aliments. Flairer c'est plus directement se sentir soi-même, et revenir à son propre estomac comme au principal objet. Si nous rapportons ces remarques à l'ensemble, si expressif du visage humain, on pourrait dire que les yeux expriment plutôt les passions, et que les ailes du nez expriment plutôt les émotions. D'après cela un notaire doit être attentif aux petits mouvements de l'organe respiratoire, et ne pas attacher d'importance aux opinions du spectateur. Au contraire on comprend pourquoi Goethe attachait tant de prix à cette pointe brillante du regard humain, c'est qu'il y guettait ces signes de théorie ou contemplation, sans lesquels il n'y a point d'homme, mais seulement un animal flairant, inquiet menacé. Et c'est là qu'il regardait, de ses yeux assurés et presque immobiles qui faisaient dire à Heine : « Il n'y a que les Dieux pour regarder ainsi. »

Œil immobile, œil fuyant, c'est œil de voleur ; œil subordonné ; attention toujours ramenée aux frontières du corps. La vue tremble en même temps que le corps. L'humeur fait danser toutes choses, qui n'ont alors de sens que d'après les mouvements immédiats de la vie. Il n'y a plus que deux gestes, prendre ou jeter. L'attention est voleuse seulement. Le geste humain est tout à fait autre en son plus beau mouvement, il renonce à prendre il met la chose en place et la considère ; tout est spectacle pour l'homme, et même son action. Non point doux par cela seul ; redoutable au contraire par cette activité ordonnatrice. On se bat pour décider de ce qui se passera dans trente ans ; aussi ce ne sont point des batailles de singes. Non pas jeux de mains, mais jeux de crânes. Non point museaux flairants, mais regards perçants. Non en quête d'une proie, mais en quête d'un ordre.

Voilà à quoi on en arrive par les idées. La force animale est explosive ; si vous l'ordonnez elle change la face de la terre. L'esprit se trouve trop puissant, l'esprit est fort de sa morale et le mal s'amplifie. Voilà ce que promet l'enfant magicien ; de ce crâne et de ces mains il est né un tyran.

3 août 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

III

La république de Platon

4 avril 1922.

[Retour à la table des matières](#)

Platon m'étonne toujours par cette puissance de lire à travers le corps humain jusqu'à nos pensées les plus secrètes. Sans doute fut-il un de ces hommes rares qui, par la vigueur du sang, eurent thorax irritable sur ventre insatiable, et, au-dessus des deux, une tête assez forte pour mener à bien la triple expérience du plaisir, de l'ambition et du savoir. Aussi nos petits hommes sont retournés par lui comme des sacs, et leur contenu étalé dans cette prairie crépusculaire où l'âme voyageuse cherche un sort. Mais choisit-elle? Bien plutôt elle reconnaît et rassemble ses tronçons, comme un ver coupé, et s'enfuit la même, et toujours recommence, pour n'avoir point vécu selon le gouvernement de la tête, seul arbitre possible entre sagesse, ambition et gourmandise. Il le dit lui-même, car il a tout dit, un homme thoracique, comme je l'appelle, ou timocratique, comme il l'appelle, tenu par l'ambition et l'orgueil comme par une armure, ne peut point parce qu'il est sans tête, juger cette vertu sans tête qui est la sienne. Et l'homme ploutocratique encore moins, en qui la peur de dépenser tient lieu de sagesse. Ces deux espèces d'homme se promènent parmi nous ; ce thorax indigné produit des opinions, et ce ventre inquiet et prévoyant, de même. Pensées de cœur, pensées d'estomac, vraies d'une certaine manière à leur place et à leur niveau ; mais pour qui ?

Telle est la fourmilière que Platon, l'homme aux larges épaules, observe d'après les séditions de sa république intime. Mais qui a remarqué seulement que *La République* de Platon traite principalement du gouvernement intérieur de chacun ?

Ce qu'on y trouve de politique est de fantaisie, et comme pour égarer le lecteur pressé ; car Platon s'est toujours mis en garde, aimant mieux n'être pas compris du tout qu'être compris mal. Ce qu'il écrit de l'état démocratique est un pamphlet piquant ; et le passage au tyrannique est une belle page d'histoire théorique, tirée de l'histoire réelle, et souvent vérifiée depuis ; mais l'amère vérité se trouve dans cette peinture de l'individu démocratiquement gouverné, dont la sagesse est en ceci que tous les désirs ont des droits égaux, ce qui fait une espèce de vertu, et même une espèce de pensée l'une et l'autre assez divertissantes. Dont la cité démocratique est l'image, où l'on voit que les ânes et les petits chiens revendiquent aussi quelque chose naturellement sans savoir quoi. Aussi sont ces âmes faciles et dénouées, qui font jeu et amusement de toute musique, et de toute peinture, et de toute doctrine, et de tout travail, et de tout plaisir. Cette anarchie est sans méchanceté ; cet homme est un bon enfant.

Le coup d'État qui jette dans la tyrannie cette âme mal gardée fait une tragédie émouvante. Car, comme il n'y a plus de maximes respectées, ni de prérogatives, ni de citadelle, le grand amour rassemble les désirs, oriente les forces dispersées, recevant en son armée le meilleur et le pire, s'empare du pouvoir parmi les cris et les fumées, enchaîne courage et raison comme de vils esclaves, et leur dicte ses décrets qu'ils revêtent du sceau de l'honneur et de la sagesse. Cet ordre renversé est le pire. Si ce faible résumé vous rappelle qu'il existe une peinture vraie de l'homme, et d'un peintre qui n'a point menti, ce sera assez.

La femme est oubliée, en ces pages justement célèbres quoique trop peu lues. Cette âme voyageuse de Platon n'a point souvenir d'avoir été femme jamais. Et cette forte tête se détournait des idées flatteuses et bien composées. Cette prudence, commune aux penseurs les plus puissants, fait que la nature féminine ne nous est guère mieux connue que la nébuleuse d'Orion. Il faudrait quelque Platon femelle, pour nous décrire suffisamment cet autre thorax, mieux lié au ventre, cet autre honneur, cette autre pudeur, et cette autre mathématique. Car certainement l'esprit est enfermé aussi dans cet autre sac ; mais quelles séditions il y rencontre et quel genre de paix il y peut établir, c'est ce que nous ne savons point assez.

Sans compter que la nature féminine possède un puissant principe d'ordre et de commandement, par la fonction de faire l'enfant qui nécessairement modifie toutes les autres et ramène l'esprit à la terre. Cette pacification par la tâche urgente de maternité est, sans doute, ce qui produira du nouveau dans les tempêtes humaines, jusqu'ici livrées aux forces.

4 avril 1922.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

IV

Le sac de Platon

15 février 1926.

[Retour à la table des matières](#)

Un sage, un lion, une hydre aux cent têtes, cousus ensemble dans le même sac, voilà donc l'homme, à ce que Platon dit. L'hydre n'a jamais fini de manger et de boire ; le plus grand des sages se met à table trois fois par jour ; et si d'autres ne lui apportaient point la nourriture, aussitôt il devrait la chercher, oubliant tout le reste, à la façon du rat d'égout. D'où le sage désire amasser, et craint de manquer. Mettons toutes les pauvretés et tous les désirs au ventre ; c'est la partie craintive. Tête sur ventre, cela fait un sage humilié ; cela ne fait point encore un homme, il s'en faut bien. Le lion, en cette sorte de fable, représente la colère, ou l'irascible, comme on disait dans l'ancien temps. Je le mets au thorax, sous la cuirasse, où bat le muscle creux. C'est la partie combattante, courroucée et courageuse, les deux ensemble. Et le langage commun me rappelle qu'autour du cœur vivent les passions. « Rodrigue, as-tu du cœur ? » Cela ne demande point si Rodrigue est faible, affamé, craintif.

Cette remarque conduit assez loin. L'homme n'est pas tant redoutable par le désir que par la colère. Le désir compose ; le désir échange ; mais on ne

peut composer avec un homme offensé. Il me semble que c'est principalement l'offense qui fait les passions. Le refus d'un plaisir, on s'en arrangerait. Les vices sont pacifiques, peut-être même sont-ils poltrons essentiellement. Mais qui ne voit qu'un refus de plaisir peut être une offense ? L'amoureux peut être déçu ; ce n'est qu'une faim ; ce n'est que tristesse de ventre. S'il est ridicule, le drame se noue. Dignité et colère ensemble. Ce mouvement dépend plus de la tête que du ventre. C'est du courage souvent que vient cette idée qu'un homme en vaut un autre ; mais du jugement aussi. Le sage et le lion seraient donc d'accord à ne point supporter le mépris. Dans le fait un homme se passe très bien de beaucoup de choses. Mais il y a une manière méprisante de refuser partage ; c'est par là que les choses se gâtent.

Dans les passions de l'amour, il arrive souvent que la coquette refuse ce qu'elle est arrivée, quelquefois non sans peine, à faire désirer. Offrez la croix ou l'académie à un homme qui ne demandait rien, arrivez à les lui faire désirer, et aussitôt retirez l'appât ; telle est quelquefois la coquetterie d'un ministre, et toujours la coquetterie de Célimène. C'est humilier deux fois. C'est se moquer. Chose digne de remarque, moins ce qui était promis est précieux, agréable et beau, plus peut-être l'on s'indigne ; c'est qu'on l'a désiré. Alors le lion rugit.

C'est une idée assez commune que révolution et guerre sont filles de pauvreté. Mais ce n'est qu'une demi-vérité. Ce ne sont point les pauvres qui sont redoutables, ce sont les humiliés et les offensés. L'aiguillon du besoin ne fait qu'un animal peureux ; pensée de vol, non pensée de vengeance. Et la pensée s'occupe toute à chercher un repas après l'autre. Tête et ventre. Les passions veulent du loisir, et un sang riche. On croit que la faim conduirait à la colère ; mais c'est là une pensée d'homme bien nourri. Dans le fait une extrême faim tarit d'abord les mouvements de luxe, et premièrement la colère. J'en dirais autant du besoin de dormir, plus impérieux peut-être que la faim. Ainsi la colère ne serait pas naturellement au service des désirs, comme on veut d'abord croire.

Pourquoi je conduis mes pensées par là ? C'est que Platon dit quelque chose d'étonnant au sujet de la colère. Il dit qu'elle est toujours l'alliée de la tête, et toujours contre le ventre. Je repoussais d'abord cette idée, mais j'aperçois maintenant qu'il y a de l'indignation en beaucoup de colères, et enfin que c'est l'idée d'une injustice supposée, à tort ou à raison, qui les allume toutes. Que l'homme ait besoin de beaucoup de choses, et ne règne sur ses désirs qu'en leur cédant un peu, cela n'explique pas encore les passions. C'est que cette condition, commune à tous, n'humilie personne. Le travail n'humilie point. Bien mieux, on ne trouverait pas un homme sur mille qui s'arrangeât de ne rien faire, et d'être gorgé comme un nourrisson. Gagner sa vie, cela ne fait point peine, et même fait plaisir. Ce qui irrite, c'est l'idée que ce salaire bien gagné ne vienne pas par le travail seul, comme un lièvre pris à la chasse, mais dépende encore de la volonté et du jugement de quelqu'un. L'idée d'un droit est dans toute colère, et Platon n'a pas parlé au hasard.

Ce qu'il importe ici de comprendre, c'est que la colère est encore un principe d'ordre, dont on voit tout de suite qu'il enferme une contradiction. L'erreur est de compter sur la colère et de prendre pour bonnes ses raisons

sans craindre assez les moyens qui lui s'ont ordinaires. Et voilà pourquoi, de tous les projets de paix, on voit revenir la guerre dont le principe est exactement dans une colère soutenue par l'apparence d'un droit.

15 février 1926.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

V

La loi du sommeil

5 novembre 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Toutes nos actions sont réglées selon l'emportement, la fatigue, et la compensation. L'enfant s'éveille à courir et n'en court que mieux. Le disputeur s'échauffe à parler et le combattant à frapper. Le passionné s'irrite à penser, comme on se gratte. On observe ce tumulte croissant dans les assemblées. Mais la fatigue a enfin raison, si l'on peut dire, de ces mouvements explosifs ; une sorte de sommeil engourdit et délire. C'est alors que les muscles qui ont le moins servi entrent en jeu à leur tour, et règlent nos mouvements et nos pensées selon la compensation.

C'est ainsi qu'un homme qui chanterait librement selon son corps trouve d'abord plaisir à grimper jusqu'aux cimes du son ; on sent ce mouvement dans les querelles comme dans les jeux ; le chant aussi est d'abord prodigue ; mais la machine du corps bientôt le ramène. La loi du sommeil, qu'Homère n'oublie jamais, ne se montre pas seulement par le grand rythme des jours et des nuits ; il y a de courts sommeils qui viennent ombrer nos pensées et rabattre notre ton. Un roi d'opéra est fort attentif à chercher repos. Dans le plus haut de ses revendications, je devine qu'il aperçoit déjà le retour au grave, ce qui est une sorte d'oasis philosophique. Et, dans le moment où je vais me moquer de ce

chanteur, qui fait le penseur, j'aperçois qu'il est l'image très fidèle en cela du vrai roi, lequel ne saurait se tenir toujours, ni même longtemps, à menacer ou à défier ; car, tout compte fait, et quand il régnerait sur des milliers de lieues carrées, il n'a pourtant que son sac de peau ; il est limité là. Quand il a épuisé les fibres de colère, il vibre naturellement selon la ruse ou selon la clémence. La puissance de ceux que Saint-Simon nomme les valets intérieurs, et qui passe toute prévision, vient sans doute de ce qu'ils agissent ordinairement contre une majesté fatiguée. Ils tirent les bottes ; c'est le moment de la détente et du consentement.

Les renards d'assemblée sont des hommes qui dorment pendant que l'on dispute, et qui se trouvent encore assez frais quand les autres ne pensent plus qu'à ôter leurs bottes. Et les avoués, si bien décrits dans Balzac, n'apaisent pas d'abord les querelles ; leur art est de ne point s'y jeter ; cette indifférence est de métier ; ils attendent le soir de la journée homérique ; ils font le lit du héros ; ils le couchent à la fin et le bercent.

Je ne sais pourquoi j'ai observé en entraîneur, et à la montre, la dernière crise de politique. En lisant seulement les communiqués, j'ai remarqué d'abord des mouvements réglés, de sages repos, un refus d'emportement, une sagesse enfin prise de la course à pied. Et puis un peu de convulsion, et des marques d'impatience ; quelque précipitation, un peu de fatigue surmontée ; au moment où j'écris, c'est le couchant. Un homme qui aurait dormi pendant l'agitation serait le maître ; c'est ainsi qu'à la fin d'une bataille, une troupe fraîche n'a qu'à se montrer. Cette manière de voir ne fait que ramener l'idée marxiste, d'immense portée, d'après laquelle le biologique, faim, soif, fatigue, règle tout finalement et toujours, et même les sursauts idéalistes. Après la colère s'offre un autre régulateur, suite de la colère et qui est la fatigue. Comme le réformateur ne cesse de construire sur la colère, ainsi le conservateur construit sur la fatigue, bien assuré que tout se tassera et dormira. Là se trouve sans doute presque toute la sagesse politique qui consiste à attendre. De là vient toute la séduction du parti conservateur qui finit souvent par avoir raison. Toutefois cette idée il faut la considérer à distance de vue, et non point s'y jeter. L'art de penser et de vouloir ressemble à l'art de naviguer ; l'homme est moins fort que l'Océan, mais il arrive tout de même à traverser ; il se sert d'une houle ou d'un courant, non pas tout à fait comme il voudrait ; non pas tout à fait comme le courant et la houle voudraient. Le corps humain a aussi ses régulières marées, sur lesquelles il faut bien que la pensée s'élève et redescende. Et, certes cela ne signifie pas qu'on ne puisse se gouverner par de petites variations suffisantes. C'est ainsi qu'on arrive à chanter au lieu de crier. Les beaux-arts sont peut-être le meilleur modèle de la volonté réelle ; car tout dépend de l'inspiration ; seulement il faut que l'inspiration soit gouvernée. On ne fait point de poème contre la nature ; mais aussi la nature ne fait point de poème ; et puisqu'il faut se tenir ferme entre deux folies, l'une, de croire que l'on peut tout, et l'autre de croire qu'on ne peut rien, les oeuvres d'art seraient donc de bon conseil pour le vrai politique.

5 novembre 1929.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

VI

Dormir

10 mars 1925.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai remarqué, c'est une leçon de la guerre, que l'on s'endort plus aisément avec des souliers que sans souliers. La vraie préparation au sommeil consiste à se coucher réellement, c'est-à-dire à se mettre dans la position où l'on ne peut plus tomber du tout. Faute de cette précaution, l'on s'équilibre par un petit effort et une légère surveillance de soi qui s'ont déjà contraires au sommeil. Mais, bien mieux, si l'on s'endort dans une position un peu instable, le sommeil fait qu'on se détend et qu'ainsi l'on tombe un peu, ce qui réveille. Chacun a observé qu'un homme qui dort assis est à chaque instant réveillé par une chute de sa tête ; et celui qui s'endort en lisant lâche son livre, ce qui le réveille. Or, il suffit d'une main qui n'est pas tombée au plus bas, il suffit d'un peu de résistance à la pesanteur, d'un peu d'équilibre tendu, pour que la chute dans le sommeil soit une petite chute en effet, et qui nous réveille. D'après cela, je conclus qu'on ne s'endort bien que sur le dos ; c'est alors que notre corps est le plus près de la forme liquide et nivelé par son poids.

Nous voilà aux souliers. Car, dans cette position étalée et indifférente, les pieds sont dressés, et travaillent contre les couvertures or les souliers font arceau et protection ; alors la pesanteur, qui est notre ennemie de tout instant,

la pesanteur, qui est la réveilleuse, cesse de nous avertir ; tout est tombé au plus bas ; par cela seul, nous dormons. Mais les passions, les souvenirs, les soucis, les projets ? Je crois que nous nous trompons là-dessus, quand nous croyons pouvoir encore former des pensées lorsque le corps ne travaille plus. Le repos du corps est, immédiatement, le sommeil de l'esprit. Nous essayons quelquefois d'écarter les soucis ; c'est justement y penser. Mais si seulement notre corps ne lutte point, la paix est aussitôt dans nos pensées.

C'est pourquoi aussi nous dormons si bien sur un lit dur, et encore mieux, à ce que je crois, sur une planche ; c'est que la surface plane et dure nous invite encore mieux à nous étaler, et, pour ainsi dire, à nous répandre. Notre base de repos s'élargit selon le support ; au lieu que le perfide appui d'un lit mou nous invite à conserver notre forme architecturale, j'entends élevée contre la pesanteur, et à nous tenir encore trop debout. Il reste un peu d'incertitude ; tous les travaux possibles, comme disent les physiciens, ne sont pas faits. Aussi nous cherchons le mieux, et, sur ce petit problème, toute notre pensée s'éveille.

C'est un problème souvent, de dormir, et nous le prenons mal, comme nous prenons mal tout problème humain. Nous oublions toujours notre corps, qui est le lieu de notre puissance. L'on attend d'avoir les pensées disposées ; mais si on mettait le corps au travail, les pensées aussitôt y seraient disposées. S'asseoir, se lever, écrire, cela change les pensées. L'homme naïf secoue la tête, étire ses bras, hausse ses épaules, quand il veut changer ses pensées ; et cette méthode est bonne pour tous. Mais comment croire cela, quand on cherche une solution aux pensées ? Le malheur est qu'il n'y a point de solution aux pensées comme telles. Il est de pratique que l'on écarte les pensées pénibles ; mais il faut savoir s'y prendre ; et comme c'est une découverte de savoir que s'immobiliser c'est dormir, c'en est une aussi de savoir que s'immobiliser c'est annuler les pensées. Et voilà comment l'homme arrive à se tenir tranquille, non pas en changeant ses opinions, mais en réglant ses actions. Ne ferme pas ton poing si tu veux écarter une idée importune. La paix intérieure commande la paix extérieure. Il faut se donner un objet, c'est-à-dire mouvoir le corps. Le seul penseur qui réussisse, c'est celui qui fait. Même s'il fait imparfaitement, il approche de la règle, puisque enfin il perçoit quelque chose. Aussi voyez comme le mathématicien sait bien se donner des objets. Le vrai est que, soit qu'il dessine, soit qu'il compte, soit qu'il combine et transpose, il pense toujours avec ses doigts je ne vois que le passionné qui pense avec sa tête au reste il ne peut ; ses gestes portent sa pensée et cherchent les choses mais les choses manquent. Le fou est remarquable par ses gestes, et le sage par ses actions. L'artiste est celui qui passe de folie à sagesse, en modelant l'objet selon son geste, ce qui fait passer ses pensées à l'existence. Corps agité, folie ; corps agissant, sagesse ; et enfin, ce qui revient à mon propos, corps inerte sommeil. Apprendre à ne plus penser, c'est une partie, et non la moindre, de l'art de penser.

10 mars 1925.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

VII

Signes

10 juillet 1925.[Retour à la table des matières](#)

Dans le temps où les oiseaux nourrissent leurs petits, on a occasion d'observer un signe étonnant. Le nourrisson, dès qu'il aperçoit le nourricier, soulève un peu ses ailes, et leur imprime un tremblement de pauvre, en sorte que l'on reconnaît au premier coup d'œil celui qui demande et celui qui va donner, comme chez nous le mendiant et le riche. Tout mendiant se fait tremblant, et c'est pourquoi nous comprenons ce signe de l'oisillon. Mais on peut comprendre un signe sans se l'expliquer pour cela. Il n'est pas si aisé de dire pourquoi un homme tremble quand il a peur ; toutefois il est clair qu'un mouvement hésitant retenu, et recommencé sans qu'on le conduise à l'achèvement, est toujours un signe de faiblesse. C'est d'après cette vue qu'en toute catastrophe nous distinguons d'abord si bien le malheureux qui ne sait que faire de celui qui apporte secours, dont les mouvements sont, au contraire, prompts et décidés, et seulement signes d'eux-mêmes. Toutefois ces ailes tremblantes ne sont point faibles. Approchez-vous ; l'oisillon s'envolera comme père et mère. Ce tremblement est donc bien un signe, et non pas seulement un effet. Il s'agit maintenant de découvrir quelque pli de coutume et enfin l'histoire de ce signe, comme Darwin a fait pour le cheval qui mord quand on l'étrille. Dès que l'on a observé deux chevaux au pâturage, qui se grattent l'un l'autre la crinière, tout est expliqué. Cet exemple, et tant d'autres non moins célèbres, ont engagé l'intelligence dans de nouveaux chemins. .

Je voudrais comprendre l'oisillon par les mêmes causes. Je n'ai pas à expliquer pourquoi il ouvre le bec dès qu'il aperçoit la nourriture ; ce signe n'est qu'une action. Comment comprendre que le tremblement de l'aile est aussi une action, mais une action dépassée et conservée ? Il faut voir comment les jeunes oiseaux sont disposés dans le nid, et comment ils s'agitent à l'approche du nourricier. En ce lit creux, où la pesanteur toujours les rassemble, il est naturel qu'ils se soulèvent et se poussent par de petits mouvements des ailes, qui sont comme leurs bras. Telles sont les premières actions par lesquelles l'oiseau s'approche de la nourriture. Or, je crois que ni l'oiseau, ni l'homme, ni aucun être n'oublie jamais ces mouvements-là. Ils restent attachés aux impressions de la faim, dès que la nourriture est reçue et non conquise ; ils sont encore, liés à tout désir, dès que l'accomplissement dépend d'un autre être. Tous ceux qui observent les amours des oiseaux au premier printemps peuvent vérifier cette supposition hardie, qui est déjà dans Descartes.

Dans les petites espèces tout au moins, et notamment dans le moineau, la fauvette, la mésange, le rouge-gorge, le pinson, le signe de l'amour est ce même tremblement de l'aile que l'on voit en l'oisillon. L'enfance revient ici, par le besoin que l'amour a du semblable. Ainsi l'antique image de l'Amour enfant est encore plus juste qu'on ne voudrait le croire. Qui aime redevient enfant, et se signifie à lui-même, par d'anciens signes, et bien émouvants pour lui, qu'il est de nouveau au nid et en dépendance. Ce retour des signes fait scandale en un homme qui se veut gouverner. La timidité s'explique assez par ce retour d'enfance, exprimé avec force, et sans notre permission, par des mouvements du corps qui signifient tout autre chose que la puissance ; bref, notre mimique va toujours au delà de nos pensées, et quelquefois contre ; en sorte que le fier Alceste se trouve devant Célimène, et bien malgré lui, semblable à ces oisillons tremblants. L'humiliation n'est pas loin ; cette peur de soi non plus, qui annonce la colère. Et, puisque le courtisan est mis à certains égards dans la situation de l'amoureux, ainsi que le commun langage nous le rappelle, il est assez plaisant de penser que les signes de l'enfance nous reviennent aussi devant un roi ou un ministre, dans le moment même où nous voudrions prouver puissance au contraire et âge viril.

Je saute de là aux saluts de cour, qui inclinent l'homme selon sa plus ancienne attitude. Et, par un saut encore plus hardi, faute de vues suffisantes, je reviens aux saluts du pinson amoureux, qui sont réglés comme un menuet, trois petits pas, un salut, et ainsi plusieurs fois, sur un demi-cercle très exactement tracé. Ces étonnantes cérémonies, que l'on finit par observer dès que l'on sait rester immobile, passent de loin notre physiologie ; mais c'est qu'aussi elle cherche souvent mal, occupée à torturer la nature comme un enfant qui éventre sa poupée, alors que la condition évidente de ces difficiles observations est de se tenir tranquille. Il n'y aurait jamais eu d'astronomie si nous avions pu mettre la main au système solaire et y changer quelque chose. La grande leçon de l'astronomie est qu'il faut tout contempler astronomiquement, tout, même la coquette, même le ministre. Toutes les fois que vous étendez seulement la main, une vérité s'envole.

10 juillet 1925.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

VIII

Le culte des animaux

8 mai 1923.

[Retour à la table des matières](#)

Il n'est pas étonnant qu'un castor ronge l'arbre qui est au bord de l'eau ; non plus qu'il le ronge du côté de l'eau ; non plus que l'arbre tombe en travers du ruisseau ; non plus qu'un barrage se forme, par tout ce que le ruisseau charrie. Pour arriver à expliquer cette célèbre industrie des castors par des causes de ce genre-là, il faudrait observer sans admirer. Une sorte de religion va naturellement à l'animal, et les pensées du naturaliste sont toujours trop égyptiennes. Un chasseur prête généreusement à son chien. Les oiseleurs font conversation avec les oiseaux. Un oiseau trouve à se baigner, et ensuite il chante ; on veut croire qu'il remercie.

Le tissu des nids est un objet d'étonnement ; il nous semble que l'oiseau a entrelacé les racines, les roseaux et les crins à la manière d'un vannier. Je remarque à ce sujet-là que le crin d'un vieux coussin, longtemps foulé, forme une sorte de feutre ; il aurait fallu un adroit vannier pour entrelacer les brins comme nous voyons qu'ils sont ; mais cela s'est fait par élasticité et tassement, chaque brin se coulant par où il trouve passage.

Un chien fait son lit dans l'herbe en tournant sur lui-même plusieurs fois avant de se coucher ; les brins d'herbe s'arrangent comme ils peuvent, et selon la forme de cet animal tournant ; et cela fait une sorte de corbeille, qui semble

construite en vue d'une fin, quoiqu'elle s'explique par les causes. J'en dirais autant du nid et de l'oiseau, qui lui aussi se tourne en tous sens et foule son matelas, traçant une sorte de cercle sans y penser. Plus évidemment le ver à soie, dès qu'il secrète un fil aussitôt séché et résistant, a bientôt limité ses mouvements, et finalement s'emprisonne lui-même. Comprendre cela, c'est penser qu'il fait son cocon ; mais faire naître un cocon d'une pensée, c'est ne rien penser du tout. Il faut toujours que, partout, du pourquoi j'arrive au comment. Aussi, par précaution de méthode, je poserais d'abord la sévère idée de Descartes, d'après laquelle les animaux ne pensent point. Cette idée offense tout le monde. Mais pourtant que dit-on quand on explique un fait par une pensée ? Quand on dit que l'oiseau fait son nid pour y pondre et y couvrir, qu'explique-t-on par là ? Il faut voir comment il fait, c'est-à-dire considérer sa forme, ses mouvements et les choses autour.

L'instinct est entièrement inventé ; nous imaginons quelque besoin s'éveillant à l'intérieur de la bête. Or c'est l'occasion qui fait l'instinct ; c'est le terrain qui change l'agitation en un mouvement. Il n'y a donc rien à admirer dans l'animal, ni aucune âme à y supposer, ni aucune prédiction à en attendre ; l'animal est une masse matérielle qui roule selon sa forme et selon le plan. C'est en observant ainsi d'un œil sec le vol des oiseaux que l'on est parvenu au vol plané. Nos actions valent mieux que l'instinct et quand nous avons éliminé d'un problème physique tout ce qui est hors physique, nous tenons la solution si nous nous laissons aller ; telle est, au fond, l'histoire de la technique.

Bossuet, en sa célèbre histoire, pose que le peuple romain a étendu ses conquêtes d'après un décret providentiel, et en vue de préparer la monarchie spirituelle, dont il faisait le lit ou le nid, en quelque sorte. Voilà donc une pensée à l'œuvre. Mais il faut voir le comment, ce qui revient à considérer le climat, le terrain, les productions, l'industrie, le régime des fleuves, les estuaires. Car il est très évident, qu'un homme ne peut agir où il n'est pas, ni couper un arbre avec ses dents, ni percer le bois avec ses ongles, et qu'un bateau à grande quille ne naviguera point sur un marais ; et penser que les choses ont été faites comme Dieu l'a voulu, c'est toujours penser qu'elles ont été faites selon les lieux et selon les forces. Par exemple c'est la fièvre due aux brouillards nocturnes qui explique ce forum, qui n'était habité que de jour. Et il est remarquable que Bossuet ait conduit ses pensées dans le vrai chemin, préparant Montesquieu et le marxisme, qui nous apprennent enfin comment est fait un nid, laissant aller le pourquoi.

Une bataille étonne d'abord l'historien, par l'entrelacement des causes qui mènent au résultat. Et comme ce résultat était la fin poursuivie par l'un des généraux, tous les mouvements sont orientés à partir de la pensée dirigeante ; ainsi raisonnent les théologiens bottés. Mais le naturaliste recherche les passages abrités, sûr que les troupes ont incliné par là, expliquant le mouvement tournant par l'obstacle, et la reconnaissance de cavalerie par le fourrage. Comme Tolstoï, expliquant le génie du général par ceci qu'il veut avec confiance ce que ses troupes font. D'où l'on voit qu'il se glisse de l'anthropomorphisme dans l'étude de l'homme aussi.

8 mai 1923.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

IX

Coutume et costume

28 avril 1923.

[Retour à la table des matières](#)

Les animaux n'en pensent pas long. Mais il faut se demander si l'homme lui-même penserait beaucoup dès que quelque puissance supérieure, comme celle des Martiens de Wells, le réduirait à l'existence d'un rat. Remarquez que la situation d'un forçat ou d'un prisonnier est encore bien éloignée de l'existence d'un rat. Le prisonnier exerce une sorte de fonction ; il est le centre d'un groupe humain, de geôliers, de greffiers et de juges ; il en est même d'une certaine manière le président ; et cette attention de tous à deviner ce qu'il pense est encore un hommage, et même de haute qualité. En revanche, tout porte à croire que l'homme réellement séparé des hommes revient à la condition animale, tout aussi promptement qu'un veau né dans les bois, prend les mœurs d'un jeune buffle. Ce que j'exprime autrement en disant qu'il n'y a rien d'héréditaire que la structure, et que tout le reste est de costume.

Costume c'est coutume ; mais j'expliquerais le second sens par le premier ; et au lieu de dire que le costume est de coutume, je dirais que la coutume est de costume. Les animaux n'ont point de costume ; ainsi ils n'ont point de coutume ; leur manière d'être dépend seulement de leur forme. La hallebarde du suisse change toutes ses actions, sans compter ses pensées ; le bec de

l'oiseau régit l'oiseau aussi ; mais la différence est que le bec est de structure, au lieu que la hallebarde est de costume ; et la pelle aussi est de costume ; le sifflet de l'agent aussi, et la perruque du magistrat anglais. Nos maisons aussi sont de costume, et Balzac n'a rien ignoré de ce rapport admirable qui fait qu'une rampe d'escalier, un siège, de vieilles boiseries, une lumière plus ou moins ménagée, sont des parties de notre caractère, comme le corset, la robe, le chapeau, la cravate. L'homme nu est déshabillé aussi de la plupart de ses pensées, je dirais presque de toutes ; mais l'homme nu n'est pas encore délié de costume. La ville, la maison, les terres cultivées, l'opinion, et même le scandale, tout cela l'habille encore. Toute l'histoire l'habille, et les livres, et les poèmes, et les chansons. Effacez tout cela, il ne lui reste d'autre mémoire que la structure ; et cela ramène, il me semble, toutes ses actions à ce que nous appelons l'instinct. La pensée est de costume, ou disons d'institution, bien plus que nous ne voulons croire.

C'est une puissante idée que celle de Comte sur les animaux. Il dit que nous ne pouvons rien savoir de ce que penseraient et feraient les chevaux et les éléphants, s'ils se faisaient, par société, monuments, archives, cérémonies, un costume au sens où je l'entends. Le fait est que l'homme ne leur en laisse point le temps. Kipling a imaginé, d'après des récits de chasseurs, un bal d'éléphants, dans une clairière fort retirée, et aménagée par la danse même ; cette clairière qui garde la forme de la danse est un commencement de costume ; mais les chasseurs ont bientôt découvert le temple, et dispersé les fidèles de cette religion commençante. Selon toute vraisemblance, l'animal qui n'a point loisir de danser n'a non plus aucune occasion de penser. Et comme rien ne reste d'une génération à l'autre, si ce n'est la structure biologique, les actions reviennent toujours là. Ce n'est pas parce que les abeilles forment ruche que l'on peut dire qu'elles forment société. Coopération n'est pas encore société ; ce sont les archives et les monuments, enfin tous les genres de coutume et de costume, qui font société. Une abeille agit selon sa forme ; en cela elle continue quelque chose, mais elle n'en sait rien. Ce que nous faisons par structure, nous le faisons sans y penser ; mais ce que nous faisons devant le signe, par religion et culte, nous y pensons de vraie attention ; et voilà ce qu'on ne trouve point chez les abeilles. Il faudrait qu'une vieille ruche fût l'objet d'un culte et qu'enfin les morts, selon l'expression fameuse de Comte, gouvernassent les vivants ; toutefois entendez-le bien ; non par la structure transmise, mais par le costume, qui est temple, outil et bibliothèque. La tradition est chose, non idée.

L'histoire humaine est donc l'histoire des signes, ou, en d'autres termes, l'histoire des religions. L'esprit s'est éveillé par une continuelle formation du langage, c'est-à-dire par interprétation des signes. Les actions ne sont pas un objet suffisant ; il faut des signes pour réfléchir. Le signe, gros de sens, et d'abord mystérieux, voilà le miroir des pensées. Et le poète sait bien encore donner à son poème l'air d'un signe afin de réveiller l'esprit par une sonorité de Dodone.

28 avril 1923.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

X

Les droits de l'homme

10 octobre 1925.

[Retour à la table des matières](#)

Au Comité de la Ligue des droits du chien, il s'éleva un grand débat sur les droits de l'homme. « On peut se demander, dit le caniche, si l'état de domestication où nous voyons vivre l'homme depuis tant de siècles tient à une insuffisance réelle de sa nature, ou bien à quelque violente spoliation dont le souvenir ne s'est point conservé. Certes, on n'a jamais vu un chien construire lui-même sa niche, ni préparer sa soupe, ni découper et faire rôtir les viandes ; toujours l'homme s'est trouvé chargé de ces serviles travaux, jusqu'à ce point qu'on dirait presque qu'il les fait par plaisir. On peut même dire que, sans l'admirable instinct de son frère inférieur, jamais le chien n'aurait pensé à se nourrir de blé ou de betterave, jamais le chien n'aurait connu ni le pain ni le sucre. De temps immémorial nous prélevons sur ces provisions de l'homme ce qui nous est agréable, de la même manière que l'homme dépouille les abeilles, s'il faut en croire de patients observateurs. Seulement il faut reconnaître que l'industrie humaine l'emporte de loin sur celle des abeilles. L'homme fait miel et douceur de toutes choses ; et si fabriquer était la même chose que savoir, il faudrait dire que l'homme est bien savant. Toutefois cet esclavage où nous le tenons sans beaucoup de peine, et quoiqu'il soit bien plus fort que nous, laisse supposer qu'il ne pense pas plus, en toutes ses inventions, que les abeilles

quand elles font leur miel. L'esprit se perd en conjectures lorsqu'il vient à scruter ces étonnants travaux, ces immenses édifices, ce feu bienfaisant, ces tapis, ces lumières qui prolongent le jour, enfin tous ces biens dont nous jouissons paresseusement. Sont-ce des fruits d'une intelligence prise à ses propres pièges, ou bien faut-il dire que ces industries résultent de la structure merveilleuse de la main humaine, comme on l'a proposé ? Le fait est que l'espèce humaine travaille, pendant que le chien se repose, rêve, et contemple. Mais il est bien permis de supposer qu'une telle suite de travaux, dont chacun en exige aussitôt un autre, et qui tous supposent une continuelle vigilance, occupent à ce point l'attention qu'elle n'a jamais le loisir de réfléchir sur elle-même et enfin de juger cet état de choses paradoxal, où le chien se trouve nourri, logé, protégé et choyé par l'homme sans exercer sur lui aucune contrainte. »

« Certes, disait le caniche, c'est quelque chose de pouvoir juger. Mais on peut se demander si cette heureuse liberté de l'esprit serait possible sans la coopération de l'intelligence enchaînée. Que serait notre existence, et surtout nocturne, si ces monstres des anciens récits, lions, hyènes, chacals, sangliers nous guettaient au fond des halliers impénétrables ? Sans doute serions-nous occupés à combattre, à guetter, à fuir, sans ces précieuses clôtures, sans ces barrières, ces murs et ces portes, derrière lesquels il faut convenir que nous veillons encore par une terreur sans doute héréditaire. Quel instinct de gardien et de protecteur tire l'homme de son sommeil, le jette en alarme et surveillance au premier appel du chien ? Messieurs, j'aperçois en tout cela une étonnante harmonie, car le propre de l'intelligence est de prévoir de loin, et de former même l'idée d'un danger possible, d'après les plus légers signes ; au lieu que l'instinct va à ses travaux avec une sécurité presque stupide. Ainsi, par les voies de la nature, prudence et puissance se trouvent séparées, comme il convient pour la perfection de l'une et de l'autre, et en même temps la puissance est subordonnée à la prudence. L'esprit, père de la peur, a des gardiens sans peur. Cet arrangement n'est pas l'effet du hasard. Une providence supérieure se fait voir ici. Il fallait cette ruche humaine et ces constants travaux pour que l'existence s'apparût enfin à elle-même, justement dans ce caniche qui tient son homme en laisse, et qui, libre de soins, choisit de deviner les mouvements de l'ingénieux animal, au lieu de les changer. »

« Fort bien, dit le gros chien, mais n'oublions pas que la faute, dès que l'on pense à l'homme, est de lui supposer des pensées. Je crois que tous ses travaux sont la suite de ses mains, un jeu de ses mains, et qu'il s'est trouvé attaché à nous par une laisse bien avant d'y comprendre quelque chose. Pour moi, j'aime cette naïveté et je lui fais fête. Les travaux sont des accumulations ; toujours ils sont faits, et les pensées viennent trop tard ; homme et chien forment un composé très ancien. Prenons-en notre parti ; ce composé est une amitié de fait plus ou moins reconnue et c'est en ce sens qu'il y a des droits de l'homme. »

10 octobre 1925.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XI

Famille

29 août 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Un homme, après un an de mariage, partit pour la guerre. Après trois ans, regardant de son exil, il disait : « J'ai épousé une femme que je ne connais pas. » Comte a analysé selon la rigueur positive les relations et les sentiments qui se développent dans le groupe familial ; mais il reste à dire. Hegel, plutôt poète, et à l'allemande, dit que l'union des époux n'est réalisée que dans l'enfant. Il n'y a point communément de parenté, ni de convenance, ni de ressemblance, entre un homme et une femme que l'aveugle amour a joints. Ce qui se produit d'abord, c'est plutôt une opposition, par ce désir de mélange, toujours plus ou moins trompé ; car une nature vivante se développe seulement d'après sa loi interne, cherchant le régime d'équilibre qui est sa perfection propre ; quand elle fléchit et se déforme, elle revient toujours ; toute expérience l'affirme et la montre. L'harmonie des différences ne se trouve point au niveau de l'humeur biologique. La politesse, qui y contribue tant, manque toujours trop dans les mariages. La profonde culture est rare ; elle est le fruit du temps. Par ces causes l'union va bientôt à la séparation ; contre quoi le serment est une bonne précaution ; mais il n'y a point de magie qui puisse mélanger l'eau et l'huile.

Les liens de parenté sont bien plus forts. Ici la nature soutient le serment. Entre la mère et l'enfant l'union est d'abord intime ; la séparation, après cette vie rigoureusement commune, n'est jamais que d'apparence ; l'amour maternel est le plus éminent des sentiments égoïstes, ou, pour dire autrement, le plus énergique des sentiments altruistes, comme Comte l'a montré ; et cette parenté, qui occupe aussitôt toute la place, est en même temps contagieuse, par cette nature mélangée qui renvoie à chacun des époux sa propre image, inséparable de celle de l'autre. Le divorce ne peut pas se faire dans l'enfant ; c'est en lui que les époux se voient unis et entrelacés, au delà de leur vie, et dans cette autre vie qui part d'un pas rapide, et qui ramène choses et gens à elle-même par sa force de croissance. L'enfant se joue des différences et digère le couple.

Ici est le véritable commencement. Ici se forment d'impérieux sentiments, car l'enfant ne peut pas choisir entre son père et sa mère. Quels que soient les effets d'une guerre privée, la réconciliation est toujours faite, et présente, et vivante en cet enfant. Il est vrai aussi, et il faut toujours dire, que la nature ne suffit à rien en notre difficile existence. Aristote, le prince des philosophes, dit comme en passant que tout amour est aisément tyrannique. Parole à méditer. Partout où est logé quelque grand amour, il faut attendre quelque grande colère. Car l'amour nie le droit, et compte comme néant ce qu'il reçoit au regard de ce qu'on lui refuse ; ainsi par sa nature, il guette l'offense ; d'où l'on peut prévoir des moments difficiles, dès que le jeu des sentiments n'est pas assez soutenu, contenu, orné. Une famille sans travaux, sans coopérateurs, sans amis, sans les mille liens de politesse qui disciplinent l'humeur, est toujours livrée aux aventures. Du moins, par l'enfant, elle atteint son être biologique. Et même, par l'enfant qui grandit, encore mieux par la société des enfants, une politesse intérieure s'établit naturellement. L'enfant imite et grossit les fautes, car la ressemblance profonde soutient l'imitation ; aussi n'est-il point possible que les parents élèvent l'enfant passablement s'ils ne s'élèvent en même temps eux-mêmes. Jusque dans le détail, on voit que l'enfant apprend à respecter son père par l'exemple de la mère, et surtout à aimer sa mère par l'exemple du père. La contagion des sentiments ne cesse jamais d'agir dans l'existence familiale, créant des êtres que l'étranger ignore, et qui sont d'abord imaginaires, tel un père sans défauts. Ces êtres imaginaires n'en agiront pas moins comme régulateurs des mœurs et des caractères. C'est pourquoi hors des liens de famille l'homme n'est pas tout à fait homme.

L'école réagit ici, par une voie détournée. Car l'enfant y trouve une autre discipline, et une humanité moins charnelle. Il en rapporte quelque chose en son petit sac de cuir ; il arrive que les cahiers et les livres fassent entrer dans la maison de famille un autre genre de sérieux, et d'abord le précieux silence. Il est même dans l'ordre que les parents se remettent à l'étude, et, revenant à ce qu'ils croient avoir dépassé, trouvent justement ce qui leur convient. L'école est un cours d'adulte pour les parents. Qui voudra développer ce grand sujet, de l'éducation des parents par leurs enfants ?

29 août 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XII

La pensée féminine

20 août 1924.

[Retour à la table des matières](#)

L'action veut une sagesse virile, qui s'arrange des faits comme elle peut, qui ne se bouche point les yeux, qui ne récrimine point, qui ne délibère point sur l'irréparable. « Que diable allions-nous faire dans cette galère ? » Nous y sommes, il s'agit d'en sortir. Les ruines sont faites, les fautes sont faites, les dettes sont faites. Il faut donc du cynique dans l'action ; et c'est ce que la guerre enseigne à chaque moment. Le plus grand capitaine est celui qui ne tient pas tant à son idée ni à son plan, mais qui court avec la situation, s'allégeant de toute autre pensée. L'action donc assainit l'esprit en un sens, mais en un autre sens le corrompt. Ce qu'on aurait voulu faire, ce que l'on jugeait meilleur, ce que le réel enfin n'a pas permis, est pourtant bon à garder. Mais l'homme d'action finirait par régler sa pensée toujours sur la situation même. Je ne donne pas quinze jours à l'homme d'État avant qu'il se sente amené à ne plus vouloir que ce qu'il peut. Cette politique fut condamnée autrefois sous le nom d'opportunisme ; le nom n'est pas plus beau que la chose ; sous quelque nom que ce soit, la politique sera toujours blâmée, n'on pas tant pour avoir fait ce qu'elle a fait que pour l'avoir voulu. Cet impitoyable, cet inhumain qui est dans toute action revient naturellement, et toujours trop, sur la pensée. Comme on voit de ces convertis ou renégats, qui, parce qu'ils n'ont pu faire la justice ni la paix, en viennent à dire qu'il est vain de vouloir l'une et l'autre. Ce fléchissement de l'esprit devant le fait est

excusable d'un côté, parce qu'il est trop facile de décider hors de l'épreuve, et quand on n'a pas eu soi-même à répondre de l'ordre public ou de la commune sûreté. Mais chacun sent bien qu'il ne faut pourtant pas pardonner trop, et qu'on ne peut pardonner tout. C'est d'après cette double idée qu'il faut juger les auteurs présumés de la guerre, j'entends par là ceux qui étaient au pouvoir quand elle est survenue.

On devrait appeler féminine cette opinion inébranlable qui dit non au fait brutal. Féminine dans le sens entier et fort de ce beau mot. Pour mon compte, je n'ai jamais eu l'idée de nommer sexe faible le sexe qui fait l'enfant. Mais je dirais plutôt faible par état le sexe actif et entreprenant qui cherche passage, qui va par ruse et détour, et ainsi ne cesse jamais d'obéir. Et au contraire, d'après la fonction biologique, je verrais dans la femme cette force invincible de l'espèce qui, malgré tant d'échecs, car nul n'est pleinement homme, reproduit toujours l'humanité intacte, résistante, rebelle. Oui, après de si grands reniements de soi, après tant de refus d'être homme, l'homme revient le même à chaque naissance, annonçant cette prétention admirable d'être un homme. Et puisque c'est la femme qui, de tout son être et longtemps, nourrit cette obstination, il ne se peut point que la pensée féminine ne revienne toujours là, d'après une infatigable espérance. Il n'y aurait point de progrès sans ce refus essentiel, sans ce rassemblement sur soi, qui fait que l'adaptation est toujours méprisée. Cette fonction est conservatrice ; et, à bien regarder, c'est la révolte qui est conservatrice.

Il y a donc une pensée féminine qui est bien au-dessus de l'industrie masculine, et qui est très sûre d'elle-même parce qu'elle s'appuie sur la conservation de la forme humaine, à quoi l'homme ne pense guère. Ainsi nos pensées sur le sujet de la femme sont toutes inexactes et injustes. Toutefois l'amour nous avertit ici et nous redresse, mais contre raison à ce qu'il nous semble. Il arrive même que la femme s'étonne d'être prise ainsi au-dessus d'elle-même et en conçoit quelque ironie. Comme si son règne n'était qu'un jeu de la nature. Et il n'y a que l'enfant qui puisse lui rendre compte de ce mystère et lui faire aimer la nature, et enfin cette grande force de la nature, l'homme.

Tel est le thème de la méditation féminine. On voudrait nier cela d'après l'observation ; mais dès qu'on y pense, on voit que l'observation au contraire le confirme. C'est ce que l'ancienne chevalerie exprimait très bien. Quand le chevalier demandait la règle d'action à la dame de ses pensées il parlait brillamment et, nous jetait une riche doctrine à débrouiller. Car cette règle féminine, ce n'était point de suivre le possible et de s'adapter, mais au contraire, d'être pleinement homme ou de mourir. Le génie propre à la femme éclate encore mieux en ceci que l'amour nourrissait l'espérance, et proposait comme devoir premièrement la certitude de vaincre et de revenir. La femme serait donc par sa nature et par ses réelles pensées la source vive de cette opinion invincible, qui nie d'abord le fait, et finalement passe dans le fait, à force de harceler d'éloge et de blâme le dur fabricant d'outils et d'armes.

20 août 1924.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XIII

Le génie féminin

10 août 1933.

[Retour à la table des matières](#)

On demande quels travaux, quelles professions, quelles fonctions conviennent à la femme. Je veux seulement rappeler quelques remarques prises de la structure et de ce qu'on peut appeler les fonctions sauvages des deux sexes. Chasser, pêcher, défricher, dresser le cheval et le chien, labourer, bâtir, ce sont fonctions d'homme ; elles concernent la défense, et la conquête. Au contraire, élever l'enfant, aménager l'intérieur selon la forme de l'enfant et de l'homme, ce sont fonctions de femme. Or nos métiers de civilisés sont divisés de même, d'après cette idée que la femme sait mieux ce qui convient à l'être humain, et l'homme mieux ce que le monde exige, le monde inhumain, qui n'a point d'égards. D'où l'on tire que l'esprit de l'homme est physicien et l'esprit de la femme, moraliste.

J'appliquerai ces différences dans le métier que je connais. Auguste Comte voulait que l'enfant fût instruit jusque vers les douze ans seulement par la mère, et seulement sur les sentiments, par le moyen de la langue maternelle et des langues vivantes limitrophes, en usant surtout des grands poètes, qui sont des témoins irrécusables de l'harmonie humaine, disons même physiologique. Après cette première civilisation, où l'on reconnaîtra l'aménagement intérieur traditionnel, et l'esprit de conservation, l'homme, inventeur et novateur, s'empare de toute la jeunesse, et l'instruit de toutes les sciences, selon le

fameux ordre encyclopédique, mathématiques, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie. Qui ne reconnaît ici l'étude de la nécessité extérieure, celle qui ne nous demande point ce que nous préférons, mais qui nous force sans aucune cérémonie ? Et quand le charpentier se change en physicien, je reconnais très bien le charpentier, homme sans illusions. C'est lui qui fait le toit, non selon l'homme, mais selon la pluie, et la barque selon l'eau, et le piège selon la bête. Je rappelle ce plan, qui a de l'avenir. Mais, dès maintenant, il est naturel que le charpentier travaille sur le toit et la femme dessous.

Sous le toit agit la persuasion ; sur le toit règne la preuve, la blessante preuve ; car, par exemple, la géométrie ne cesse de nous instruire de ce que nous ne pouvons pas changer. C'est ainsi qu'on voit que la femme, même la plus instruite, convient mieux pour façonner l'enfance selon le modèle humain, au lieu que l'adolescence des deux sexes passe naturellement aux mains de l'homme, plus rudes parce qu'elles expriment toujours la nécessité d'obéir aux forces extérieures, si l'on veut s'en garder. Une fille de seize ans est mieux instruite par l'homme et un garçon de dix ans l'est mieux par la femme. Cette pression de nature se moque des règlements, des droits et choses semblables, qui sont abstraites. Et de savoir quel est le rôle le plus beau, cela ne m'inquiète guère. Toutefois, dès que la femme a reçu la même instruction que l'homme, je dirais qu'elle a charge de ce qui nous importe le plus, à savoir la règle intérieure de l'être humain et la civilisation véritable. Mais reconnaissons aussi que la perfection morale ne compte guère si le toit s'écroule.

La médecine se divise de même entre les sexes, supposés également instruits, et il n'y a pas ici d'obscurités. Maintenant, peut-on suivre la même division dans les divers métiers ? Je crois qu'on le peut. Il n'y a point de femmes manœuvres. Il y eut de remarquables reines ; mais avec cette nuance que les moyens de diplomatie et de persuasion conviennent mieux à la femme que les manœuvres de guerre. À elle la connaissance des hommes et des femmes, à l'homme le maniement de la nécessité extérieure, qu'il faut surmonter, et qu'on ne peut persuader. Remarquez que la guerre et la police prennent l'homme antagoniste absolument comme une chose, ou bien comme un redoutable animal, vue étrangère à l'esprit féminin. Ce n'est pas que la femme soit plus sensible à la pitié ; c'est bien mieux ; la femme recommence toujours le geste de façonner l'enfant, geste intime ou extérieur, mais qui, de toute façon, est bien au-dessus de la pitié.

Prenant donc pour guide ce geste arrondi, on peut même comprendre pourquoi la femme ne coud pas comme l'homme, ni, par conséquent, volontiers les mêmes étoffes, comme elle n'est pas également apte à vendre n'importe quoi. Par exemple, le style féminin dans le costume tend toujours à se régler sur le corps humain, au lieu que le style masculin considère plutôt la pesanteur, la pluie, le soleil. Mesurez encore, en chaque marché, la part de la persuasion et la part de la preuve ; vous trouverez aisément ce que la femme fait de bonne grâce et ce qu'elle fait contre son gré. Le succès tient certainement pour beaucoup à ces causes physiologiques, qui sont de peu, mais qui agissent mille fois par jour. Nul n'aime voir un visage contraint.

10 août 1933.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XIV

Le couple humain

26 avril 1924.

[Retour à la table des matières](#)

Le prudent Aristote remarquait que les cités sont fondées plutôt sur l'amitié que sur la justice. Ainsi, observant d'abord les liens de nature, il aimait mieux rechercher quel genre de justice convenait à chaque genre d'amitié, que de faire descendre du ciel des idées, en quelque sorte, une justice sans différences. Car, dit-il, il serait insensé de croire qu'il n'y a point de justice entre le père et le fils, et insensé aussi de croire que la justice entre eux soit la même qu'entre deux frères, ou entre deux marchands. L'amitié naturelle de la mère au fils est autre encore, et, par conséquent, autre la justice. Ou bien il faudrait dire qu'entre n'importe qui et n'importe qui les mêmes choses sont permises et les mêmes choses défendues, ce qui n'est point raisonnable. Je dois plus et autrement à mon ami qu'au premier venu. Le fils doit plus à sa mère et autrement ; autrement encore à son père. Beaucoup moins doit l'esclave au maître et le maître à l'esclave, nous dirions au prisonnier de guerre, parce qu'il n'y a guère ici d'amitié, si même il en reste encore.

La justice paternelle définit la justice royale ; la fraternelle définit la démocratique. La justice du tyran, si l'on peut ainsi parler, ressemble à la justice du maître à l'égard de l'esclave. Mais considérons de plus près l'amitié entre

époux. Quelle est la constitution et quelle est la justice politique qui y ressemble ? C'est, dit-il, l'aristocratie, c'est-à-dire le gouvernement le plus parfait et le plus rare, où le meilleur gouverne, entendez le meilleur de chacun, et pour les actions auxquelles chacun est le plus propre. Cela ne se trouve guère dans les sociétés humaines, sinon peut-être sur un bateau où le meilleur pilote règle naturellement la navigation, et le meilleur pêcheur règle la pêche, comme aussi la meilleure vue est celle qui annonce la terre. Mais, dans le couple humain, on voit bien vite quelles sont les œuvres de chacun, et que ce ne sont point les mêmes, comme d'allaiter ou d'enfoncer un pieu. D'où l'on peut dire que, dans cette société, chacun sert l'autre, et chacun gouverne l'autre, selon les actions. Ils sont donc en même temps égaux et différents ; égaux parce qu'ils sont différents. J'imite plutôt que je ne traduis, afin de continuer ce mouvement de pensée et de l'approcher de nos problèmes, sans trop perdre de cette force rustique.

Nos cités sont grandes et ne ressemblent guère à des familles ; l'amitié qui les tient assemblées ressemble donc plutôt à l'amitié fraternelle, et encore affaiblie ; c'est pourquoi nous y réglons la justice d'après l'égalité, et nous n'avons point tort. Si ce n'est que, dans les cas remarquables où la justice dépend d'une inégalité aimée, il serait absurde de vouloir appliquer encore la règle égalitaire ; revenir alors sans prudence vers le couple, si bien fondé en nature, et lui vouloir passer comme un collier cette justice inférieure, qui convient aux marchés et aux murs mitoyens, n'est-ce pas tout confondre ? Certes l'on peut soutenir le couple par cette justice extérieure, mais comme un arbre avec une corde ou un étau ; cela empêchera qu'il se fende ; mais ce n'est pas l'étau ni la corde qui feront vivre ensemble les deux branches de la fourche. Non, mais un tissu et un entrelacement bien plus parfaits, de fibres et de vaisseaux. Pareillement la justice des marchands est bien grossière, comparée à la justice propre au couple et à lui intime, résultant de l'amitié correspondante, fondée sur les fonctions et sur les différences, aristocratique enfin, selon le mot du Philosophe. Et les remèdes du législateur ressemblent aux remèdes du médecin, comparés aux aliments. Qu'il soit permis ici de rappeler par quelques formules qu'il exista un Aristote digne encore de nous instruire. Les remèdes conviennent au malade, mais c'est par l'aliment que l'on vit et que l'on se réjouit. Le droit des femmes est certes quelque chose, autant qu'il règle les sociétés politiques ; mais l'idée du droit née des échanges, est profondément étrangère à la société conjugale ; il n'y entre que comme le médecin. Et chacun sait que l'idée de la maladie n'est pas bonne pour la santé. Nos féministes ressemblent un peu trop à Knock, qui préventivement voudrait tenir tout le village au lit, chacun avec un thermomètre dans la bouche. La santé a des réactions bien plus fines et des conseils plus efficaces. Et cet exemple montre en quoi il y aurait un Platonisme trop hardi ; c'est celui qui penserait que les idées donnent la vie ; au lieu que la vie est donnée, et que c'est alors que les idées la peuvent aider. Il y a le même rapport entre le Platonisme et le salut de l'âme qu'entre le socialisme et le salut des sociétés.

26 avril 1924.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XV

L'école

24 août 1929.

[Retour à la table des matières](#)

L'école est une grande famille ; l'école est une petite société ; voilà des métaphores agréables, mais que l'expérience écrase aussitôt. Essayez de gouverner une classe selon la bienveillance propre au père de famille, qui compte avec raison sur des sentiments naturels et forts, vous verrez un beau tumulte. Et l'expérience inverse, qui consiste à vouloir instruire soi-même ses enfants, lorsque l'on a assez de science et de loisir pour l'essayer, est peut-être la pire de toutes. On aime à dire aussi que la famille est une petite société, et la société une grande famille. Essayez, d'après cela, de prendre votre fils comme employé ou apprenti tout ira médiocrement, par un imprudent mélange des sentiments et des affaires. Mais faites l'autre expérience, qui consiste à confier votre fils à un patron qui soit votre ami, et qui jure de traiter votre fils comme son propre enfant ; tout ira très mal, par ceci que le jeune homme espérera toujours un genre de pardon qu'il n'obtiendra jamais ; c'est que la marche des affaires ou les travaux d'un métier ne permettent pas qu'on pardonne. Les choses ne pardonnent point ; l'intention n'est plus comptée, ni le respect, ni l'amour. Quant à cet autre essai, qui consisterait à organiser l'école comme un petit état, il n'est guère tenté, et par des raisons assez évidentes ; il serait absurde de donner un brevet de fort en thème à toujours, ou de faire

élire le meilleur d'après un ensemble de qualités, parce que l'art de plaire enferme la flatterie, l'intrigue, la force physique même, enfin des dons et des puissances que l'école doit subordonner aux vertus acquises. On sera donc conduit à des échecs par ces métaphores que l'on prend souvent pour des idées, et qui voudraient qu'une chose en soit une autre.

Par opposition, au contraire, on a chance de comprendre, et ces trois sociétés en sont un exemple. L'école n'est nullement une famille. Les sentiments n'y peuvent être comptés, parce qu'ils ne reposent point sur les fortes relations de la naissance et des premiers soins. Sans compter que l'uniformité des âges, qui est la loi de l'école, est évidemment exclue, par la nature même, de la famille. Il manque aussi à l'école le pouvoir médiateur de la mère, si nécessaire entre la faiblesse infantine et la prompte colère du dompteur de chevaux. Et enfin, l'expérience continue des humbles nécessités, comme manger et dormir, se trouve écartée de l'école, qui n'a point à se nourrir elle-même, et qui est comme coupée des besoins et des travaux. Ces contrastes paraissent par les effets. Il serait scandaleux qu'un écolier voulût se faire valoir par des témoignages d'affection ; cette nuance est très bien sentie, et, comme dit le maître, rien n'efface un barbarisme ; mais s'il y mettait un cœur de père, il serait ridicule. Dès que l'écolier a trouvé le moyen d'infliger au maître une peine vraie, une peine de cœur, l'autorité est perdue.

L'école n'est pas une société ; le travail producteur n'y est point reçu, ni la division du travail, ni l'entr'aide qui en résulte. Ainsi, la nécessité extérieure, humaine ou non, n'y pénètre point. L'école n'a pas plus à se défendre, comme il arrive à la nation, qu'à conquérir sa nourriture, comme toute famille le doit faire. Et c'est pourquoi on ne trouve à l'école ni situation acquise, ni rien qui ressemble au capital. Le premier en version n'a point d'avance ni de privilège pour l'essai suivant. Il se peut que la négation de l'avance et du privilège, que la suite de l'économie impose dans la société, soit proprement une idée scolaire. C'est que les travaux réels ne sont point des essais. L'erreur dans le ciment armé est tout autre chose qu'un contre-sens dans une version. Le travail ne cesse de s'assurer contre l'imprudent, même bien doué, surtout bien doué ; le fort en thème apprend cela fort vite, par une amère expérience ; or, les rudes idées, mais amies par la nécessité comprise, préparent l'expérience et enlèvent l'amertume.

Quelle est donc la leçon de l'école ? C'est que l'école est une société naturelle qui diffère de celles que nous connaissons par ses conditions d'existence. Les sentiments qui se produisent entre le maître et l'élève sont assurément de très haute qualité ; il importe beaucoup qu'on les distingue des autres sentiments. Il s'y trouve d'un côté l'admiration, qui est un goût du sublime et de l'autre une fraternité très haute, toute fondée en esprit, et qui égalise, dans l'action d'instruire celui qui sait et celui qui ignore. Heureux qui a éprouvé cette noblesse, la plus haute qui soit !

24 août 1929.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XVI

L'ordre extérieur et l'ordre humain

6 juillet 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Quand Jules César, devenu grand pontife, entreprit la réforme du calendrier, on en était venu, par le respect des usages, qui avait conservé une année lunaire trop courte de dix jours, à célébrer en plein hiver la fête de la moisson. L'année civile, réglée sur les mois lunaires, avait glissé peu à peu le long de l'année solaire, qui montrait vainement ses équinoxes et ses solstices, vainement les jeunes feuilles d'avril vrai, les fleurs du vrai mai et les longues journées du vrai juin où le soleil se couche à peine, et traîne son crépuscule sous l'horizon septentrional. Telle fut partout, dans le passé, la puissance des lois politiques. La nature, et surtout dans les capitales, où la masse humaine retient l'attention, était éclipsée par la cérémonie, et l'ordre humain célébrait les saisons à contre-temps ; c'était le soleil qui avait tort.

L'ordre humain est naturellement le premier connu. Le petit enfant observe d'abord ceux qui l'entourent, et dont il reçoit tous biens et tous maux ; il vit d'abord politiquement. Ce tendre esprit reflète d'abord les coutumes, les caractères, les caprices et les passions ; l'habitude de subordonner de bien loin ce qui est vrai à ce qui est convenable, et la science à la politesse, est donc la plus ancienne en nous tous ; beaucoup d'aveuglements, d'obstinations et de stériles

controverses s'expliquent par là. Nous ne manquons pas de vieux enfants ; mais il y eut un temps, comme on voit, où l'enfance durait toute la vie pour la plupart des hommes. Les pontifes, qui avaient en quelque sorte le temps en garde considéraient seulement les lois de l'état, le retour des fêtes, la durée des pouvoirs, les élections les délais et les échéances ; l'ordre extérieur n'apparaissait à leur esprit que par éclaircies, à travers ces nuées politiques. Cette manière de penser, si l'on peut ainsi dire, n'est pas aussi rare qu'on voudrait le croire ; elle n'est pas avouée mais elle se montre dans l'allure et le ton ; aussi dans les œuvres d'art, parce que la nature extérieure n'oppose alors qu'une faible résistance aux entreprises de l'artiste courtisan. Le langage familier nomme encore aujourd'hui pontifes ceux qui ont plutôt égard à l'opinion des hommes qu'à la vérité de la chose. Et comme il y a du pontife en chacun par la condition humaine, ces remarques sont bonnes pour tous.

La lune, astre d'opinion, a cédé peu à peu devant le soleil, réelle puissance. Mais la marque lunatique est encore dans la fête de Pâques, et dans nos douze mois, souvenir des douze lunaisons qui faisaient autrefois l'année. Aussi dans notre premier janvier, héritage reçu des pontifes romains. Les astronomes qui donnaient conseil à Jules César connaissaient le solstice d'hiver ; il était logique de compter les jours de l'année à partir de celui-là ; mais en considération de la lune, toujours puissante sur les esprits, on décida d'attendre la nouvelle lune qui suivait le solstice de quelques jours et cet usage s'est conservé.

Je cherchais, en ces jours de juillet, qui sont le triomphe du soleil, pourquoi la lune avait régné despotiquement pendant tant de siècles. C'est sans doute parce que le soleil blesse les yeux et montre plutôt les choses que lui-même, au lieu que l'impérieuse lune règne sur les nuits, et ne montre qu'elle-même ; d'où vient que la suite régulière de ses visages fut toujours liée aux méditations politiques, aux espérances, aux craintes, aux ambitions, à tout ce qui chasse le sommeil. Notre existence dépend bien plus des voyages du soleil que des phases de la lune ; mais l'image du soleil est comme dispersée ; lumière, chaleur, verdure, moissons, c'est toujours soleil. Au lieu que la lune se montre seule, et comme séparée. Spectacle seulement, surtout sur les rivages à faible marée. L'esprit interroge ce brillant visage qui n'annonce rien qu'une suite d'apparences. La lune écrit dans le ciel une sorte de poème très émouvant qui persuade les hommes d'imagination. Elle les met en communication avec d'autres rivages, avec d'autres peuples ; elle fait naître les projets et les désirs. Le cœur naïf et religieux devait donc adorer premièrement l'astre sans chaleur, puissant par la présence seule et signe, énergiquement, sans qu'on sache de quoi signe.

6 juillet 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XVII

Les contes

10 septembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

La vérité des Contes est en ceci que l'ordre extérieur est considéré comme négligeable en comparaison de l'ordre humain. Les distances sont peu de chose ; l'homme les franchit comme en un rêve, sur le tapis magique, ou bien emporté par des dragons volants. Un obstacle matériel est peu de chose, si les puissances sont favorables ; en revanche tout devient obstacle si l'on n'a pu fléchir les puissances contraires. Cela ne représente point si mal la perspective de nos épreuves et de nos malheurs. Le paysan ne se plaint point des racines, lorsqu'il défriche ; c'est son bonheur de vaincre la terre ; le même homme perd le sommeil pour un procès ; c'est qu'il ne voit point alors de passage ; les puissances contraires arrêtent tout. Un chasseur ne se plaint point de ce que les perdrix ont des ailes ; mais l'écriveau le met en colère. L'homme en ses actions rencontre bientôt l'homme. Remarquez que le problème de l'existence matérielle est résolu aisément par l'espèce ; faire des routes, défricher, cultiver, transporter, échanger, ce n'est qu'un jeu ; nous en sommes à chercher les difficultés. Quel besoin d'aller de Paris à Londres par la voie des airs ? Mais c'est un bonheur d'y réussir.

Seulement le roi des airs trouvera peut-être au logis une femme acariâtre, ou obstinément muette ; ici commencent les difficultés véritables.

Le grand mal c'est la guerre, et la guerre vient toute des hommes. Avec l'argent que la guerre nous a coûté, ou, pour parler mieux, avec les journées de travail que la guerre a consumées et usera encore par ses ruines, que n'aurions-nous pas fait ? Des parcs autour de nos écoles, des hôpitaux semblables à des châteaux ; l'air pur, le lait crémeux, et la poule au pot pour tous ; tout cela n'était qu'un jeu. Mais les refus, les défiances, les obstinations, les colères, cela coûte si cher que les richesses du travail sont comme vaines entre nos mains. Ce que représentent très bien les fictions populaires, aussi anciennes que les hommes. La terre n'est pas grande devant le désir. Le prince Charmant est déjà en route ; il arrivera, et même il reviendra, soyez tranquille ; et ce voyage fini, quand il le contera. sera d'un court moment. Mais, comme il va partir, le voilà fixé, au parquet de la chambre par le décret d'une vieille sorcière. Qui n'a pas été enchaîné, sans liens visibles, par le décret de quelqu'un ? Décrets motivés communément, dans la vie réelle, mais par des raisons qui ne sont jamais les vraies raisons. Les contes pénètrent jusqu'aux racines. Les enchanteurs et les sorcières, personnes d'âge, s'opposent à tout ce qui est jeune et beau. Presque toute la tyrannie en ce monde humain vient de gens qui s'ennuient. Bref les hommes dépendent surtout des hommes. Le caprice d'un tyran entraîne soudain les peuples en une suite de catastrophes. On a donc raison de dire comme disent les contes, que l'immense industrie est bien facile comparée à l'inextricable politique. Ce que les contes représentent à merveille par des sorciers mécontents.

Je remarque encore autre chose, c'est que, selon ces frappantes peintures, le merveilleux n'entre point dans les âmes. Il n'y a point, d'enchanteur qui guérisse quelqu'un de l'envie ou de la haine. La sorcière peut bien enchaîner le prince Charmant sans aucun lien visible, et même le changer en Oiseau Bleu ; elle ne peut faire qu'il n'aime pas celle qu'il a choisie ; en Oiseau Bleu encore il vient chanter à la fenêtre de la bien-aimée. Ce qui signifierait que l'esprit n'est point de condition servile, et demeure bien au-dessus des puissances même surnaturelles. Au reste il arrive presque toujours dans les contes qu'un enchanteur contrarie l'autre, ce qui fait que l'amour courageux et la volonté ferme passent à travers les passions incohérentes, et parviennent à leur fin. Ainsi la fidélité est couronnée par le hasard ; et cela n'est pas sans portée, car les forces, humaines ou cosmiques, ne poussent pas toutes dans le même sens, et c'est ce qui fait qu'un brave cœur trouve enfin passage. Qui soutiendra que les contes sont mauvais à lire, quand on peut voir que l'expérience réelle, si bien fardée, dissimule aux yeux de ceux qu'elle prétend instruire justement ces fortes et toniques vérités que j'aperçois dans les contes ?

10 septembre 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XVIII

L'esprit des contes

2 janvier 1922.

[Retour à la table des matières](#)

L'enfant s'éveille à penser dans un monde féérique. Non que tout y soit facile ; tout y est difficile au contraire mais la difficulté n'y est pas écrite en kilomètres, car le moindre succès dépend d'abord d'un certain nombre de vieilles sorcières et d'enchanteurs barbus, qui arrêtent les explorations par un non tout sec ; il faut même dire que l'enfant doit garder assez longtemps le souvenir de ses premiers voyages, où il est porté sans avoir à faire effort. De toute façon il ne lui est pas moins difficile de se transporter dans le jardin d'un voisin que de toucher la lune. D'où cet esprit des contes, qui méprise les distances et les obstacles matériels, mais aperçoit toujours, en travers du moindre désir, un enchanteur qui dit non. Aussi quand quelque fée plus puissante a dit oui, il n'y a plus de problème, et la distance entre le désir et l'objet est franchie n'importe comment. Image fidèle de ce monde humain où l'enfant doit vivre d'abord, porté et réchauffé dans le vivant tissu, de sa mère, de sa nourrice et des puissances limitrophes. Le monde est composé de provinces en chacune desquelles quelqu'un règne ; cuisinière, jardinier, portier, voisine sont des sorciers et sorcières dont les attributions sont réglées. Ainsi

nos souvenirs les plus anciens sont organisés mythologique ment ; c'est pourquoi les contes n'ont point vieilli ; l'enfance de l'individu est comme l'enfance de l'espèce.

La maturité veut un long détour, et une solitude de l'observateur parmi les choses. D'où l'on découvre d'abord que les choses ont leur manière de résister qui est sans pensée ni intention aucune ; et qu'elles ne cèdent point du tout à la prière ni au désir, mais seulement au travail. Alors se montre une autre liberté qui n'est point courtisane, qui ne vit point de plaire. Alors le regard observateur juge les grands enchanteurs comme des choses parmi les choses, des choses qui parlent ; cet œil sec cherche des chemins parmi les hommes comme il fait dans le fourré ou dans les roches montagneuses. L'indulgence et le savoir-vivre suivent le savoir. Mais que d'hommes vivent selon les contes, toujours en prière et flatterie, toujours cherchant enchanteur contre sorcière, et bonne fée contre mauvaise. Que d'hommes qui creusent pour plaire, et non pour faire le trou ! Tous plus ou moins enfants malgré les années, plus ou moins soumis à cette autre nécessité ; car un esprit clairvoyant rompt l'enchantement de la haine ; mais les bonnes fées et les bons enchanteurs sont plus difficiles à vaincre. Forêt aux branches sensibles et saignantes, comme dans le Tasse. C'est pourquoi tout âge se prête aux contes, y retrouvant les stratagèmes du cœur. Qui donc n'a point frotté la lampe d'Aladin ?

2 janvier 1922.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XIX

Légendes et saisons

20 décembre 1925.

[Retour à la table des matières](#)

Dans cette neige, dans ce brouillard triste, dans ces jours courts qui ont couleur de crépuscule, les hommes de nos pays s'apprêtent à chanter Noël. Si vous leur demandez ce qu'ils célèbrent, ils raconteront que le Sauveur du monde est né justement en cette saison. Mais il faut admirer, en tous les temps et en tous les peuples, comment la commémoration des héros s'accorde avec la célébration des heureuses saisons d'après leurs premiers signes. Regardez au ciel, vous y verrez naître quelque chose. Déjà, depuis quelques jours le soleil ne s'abaisse plus. Si vous aviez mesuré depuis la fin de l'été l'ombre d'un bâton sur le sol à l'heure de midi, vous auriez vu cette ombre s'allonger d'un jour à l'autre, et très vite vers la fin de septembre. Mais c'est fini. L'ombre ne s'allonge plus maintenant. Une observation mesurée vous ferait voir qu'à la fin de décembre elle se raccourcit un peu ; si peu, qu'en vérité il faut être astronome pour le savoir. Il est vrai aussi qu'après tant d'observations et de mesures c'est une chose connue de tous, et que le calendrier des postes nous annonce. Or, ce qui est digne de remarque, c'est que c'est vers ce temps-là, précisément, que la naissance du grand bienfaiteur est célébrée. Cette rencontre n'est point

de hasard ; et l'histoire pourtant n'en peut rendre compte. Cette invention merveilleuse est l'œuvre de tous. La légende si obscure et sur laquelle on n'a pas fini de discuter, s'est accordée d'elle-même à ces sentiments si naturels qui nous portent à nous réjouir quand les jours plus longs sont en vue, quand les premiers signes du printemps se montrent sur la terre dénudée ; mais, ce qui est encore plus remarquable, c'est que la légende se soit accordée aux signes les moins visibles, et que l'astronomie seule sait discerner. Rien ne fait mieux voir que les hommes forment ensemble un grand être, dont les mouvements se règlent à la fois sur les saisons, sur les légendes et sur les connaissances les plus certaines. En ce grand être, la tête, les pieds, le cœur, tout communique. La danse du printemps, le culte de l'espérance, le calcul des saisons, tout se rassemble dans le joyeux Réveillon.

Dans les temps anciens, la Noël était naturellement plus tardive, parce qu'il fallait attendre des signes plus certains. Les bourgeons et les premières anémones donnaient le signal des fêtes de la Résurrection. Et remarquez que cette célébration du printemps était toujours jointe à la commémoration de quelque personnage fabuleux, tel Adonis. Et les fêtes de ce genre durent avancer à la rencontre du temps à mesure que l'on connut mieux les signes, et que l'on découvrit le printemps de plus loin. Nous célébrons encore ces fêtes préhistoriques ; nous les accordons encore avec la légende, comme la fête de Pâques le fait voir. Toutefois à bien regarder, cette fête, commune aux végétaux, aux animaux et aux hommes, est encore païenne en cela. Nous attendons, pour nous réjouir d'avoir reçu. Carnaval, qui prédit de plus loin, enferme plus d'espérance ; mais la tradition y a mêlé l'ironie et le doute. Cette fête est une sorte de ruine, mais où les traces d'une pensée humaine conforme à la saison sont encore lisibles. En Noël éclate une pensée mieux assurée et un espoir plus vaillant. Les sens sont rabattus. Sur la neige même on chante les moissons ; on célèbre le triomphe du soleil au milieu même d'une longue nuit. La tristesse est partout alors, excepté dans le cœur de l'homme. La pensée s'y rassemble donc, assez forte d'elle seule, et surmontant les anciens signes, arbres, sources, moissons, enfin tous les dieux extérieurs. On comprend très bien, d'après cet exemple, comment l'anticipation du savoir a surmonté les sentiments naturels et comment la connaissance s'est changée en volonté. L'esprit ne serait pas né à lui-même sans le secours de cette concordance, qui marque l'origine des cités, des lois et des mœurs. L'esprit sauveur des hommes, l'esprit soutien de toute espérance, est né dans une étable parmi les humbles aliments, sous le souffle du bœuf et de l'âne. L'humanité jure ce jour-là de croire en elle-même. Ce que j'admire, c'est que cette signification que j'aperçois s'accorde merveilleusement avec la légende comme avec la saison.

20 décembre 1925.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XX

Divination

9 octobre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Aux premiers jours de ce bel automne, on pouvait craindre un retour subit du froid. Les étoiles, en ces nuits claires, avaient cet éclat hivernal presque violent ; la terre roulait sans manteau dans ces espaces froids ; l'imagination apercevait déjà les glaces de janvier. Mais vers le même temps, je vis deux ou trois bourdons, et une libellule, les cousins formaient leurs danses au crépuscule ; de petits papillons sortaient de l'herbe et essayaient leurs ailes. Je conclus de ces signes animés que nous aurions encore de beaux jours et je ne me trompai point.

Ce pressentiment que l'on remarque dans la plupart des bêtes sauvages n'est qu'un sentiment de ce qui est. C'est l'homme qui forme des pressentiments, par réflexion, et qui se trompe souvent. Se tromper est la rançon de penser. En l'animal la nature environnante s'exprime directement par des actions ; l'animal se meut comme la poire mûrit. Remarquez que les êtres humains qui ont conservé cette puissance de prédire ne font jamais voir des pensées fortes. Il faut choisir. L'humanité règne par des erreurs hardies. C'est

une erreur admirable que d'imaginer la sphère céleste tournant autour du pôle immobile erreur difficile à redresser ; mais toute l'astronomie est sortie de là. Le navigateur s'oriente d'après ces remarques ; au lieu que les rossignols et les hirondelles sont portés d'un lieu à l'autre comme les nuages du ciel ; les nuages ne se trompent jamais en leur course, ils vont selon le vent ; ils s'épaississent ou se raréfient selon le froid et le chaud ; mais personne n'admire la sagacité des nuages.

Comme le haut des arbres annonce le vent, ainsi les mouvements de l'animal annoncent toujours quelque chose. Un lièvre fuyant traverse ma route ; c'est qu'il a peur de quelque chose qui n'est pas moi ; et ce quelque chose, que ce soit loup ou chasseur, mérite attention. L'animal imite l'animal et fuit du même côté ; l'homme s'arrête et médite ; de là un monde d'erreurs et de fantaisies, qui porte toujours en son centre un petit grain de vérité. L'homme qui croit comprendre le signe du lièvre traversant, et qui rentre chez lui par crainte d'un malheur indéterminé, se prive de l'expérience, et se jette dans un monde théologique où il s'emprisonne lui-même. Mais le chasseur égaré qui se fie au flair de son chien agit selon la sagesse ; car son humble compagnon a remarqué un monde d'odeurs caressantes et nourrissantes, pendant que le chasseur inventait des dieux et des destins. Nous ignorons par quelles superstitions, par quelles conjurations, par quels essais, à travers quelles esquisses mythologiques l'homme est arrivé à rassembler les auspices et les aruspices dans le chien domestiqué. Les poulets sacrés des Romains sont un vestige de cet art tâtonnant, tout fleuri d'erreurs et surchargé de fictions politiques. Celui qui n'a pas défait brin à brin le tissu de ces aventureuses pensées ne sait rien de l'homme.

9 octobre 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXI

19 avril 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Les récits d'Hérodote sont presque ridicules. Il n'était pas un peuple de Grèce ou d'Asie Mineure, en ce temps-là, qui, avant de rien entreprendre, ne consultât l'oracle delphien. Dont témoignaient des offrandes innombrables et magnifiques. Et l'historien reconnaît, ce qui est assez clair par son récit, que l'oracle n'était compris de personne et ne se comprenait pas lui-même. Aussi agissaient-ils selon les passions et selon l'occasion. L'oracle les en avertissait, par son inscription préliminaire : « Connais-toi », qui éclaira Socrate et tant d'autres jusqu'à nous. Et cette sagesse s'accorde avec cette folie. Ces histoires ne sont point de sauvages, ni étrangères, mais tout près de nous, et familières ; comme d'une enfance à nous, mais déjà éduquée et politique ; sans grimace ni contrainte ; chaque détail répond à tout le reste, comme en leurs statues. Quelqu'un me disait un jour : « En cette antiquité grecque, tout est composé et complet ; le moindre fragment est l'image de l'ensemble ; c'est le modèle de toute pensée ; et qui dira pourquoi ? » Au sujet des oracles, je comprends à peu près pourquoi.

Un homme qui dort sait tout, dans un sens. Il est au centre des choses et ne perd rien de leurs mouvements. Il les entend toutes et reçoit par des chocs de

l'air et par tant d'autres chocs le retentissement de tout ce qui est dit et fait sous la voûte du ciel. Nos observatoires divisent et choisissent, mesurant ici le poids de l'air, ailleurs la vitesse du vent, ailleurs l'eau invisible, ailleurs les secousses de la terre, ailleurs les ondes hertziennes ; et cette connaissance, si incomplète qu'elle soit, de ce qui est, n'est pas de petite importance si l'on veut conjecturer sur ce qui sera. Mais l'homme qui dort reçoit tout ensemble ; et le moindre mouvement de son corps exprime tout cet univers, mêlé aux événements du corps humain lui-même. Il est vraisemblable que les songes qui sont comme des perceptions naïves et non choisies, expriment autant les bruits et changements alentour, forts ou faibles, que les mouvements et troubles de la vie. Mais qui peut se souvenir d'un songe tel qu'il fut ? Nous appelons songe ce qui est déjà une traduction du songe. Toutefois c'est un sentiment juste que le sentiment universel et assuré qu'il y a quelque chose à deviner dans un songe.

Une Pythie, une Sibylle, un Prophète sont des rêveurs aussi, qui rêvent non point pour eux-mêmes, mais pour nous. Ainsi ils ne traduisent pas, mais expriment directement, par la voix, le geste et l'attitude, l'univers indivisible qui retentit dans leur corps ; d'abord l'univers proche, et de proche en proche l'univers autour d'eux, au delà de toute limite assignable, comme un physicien le peut comprendre aujourd'hui. Mais quand je dis d'abord, de proche en proche, loin et près, je parle en physicien. En ce corps sensible, tout est ensemble ; rien n'est loin ni près, puisque tout est mouvement en lui et réaction en lui. Et puisque l'avenir dépend du présent, il suffit que la Sibylle parle et s'agite sans aucun choix pour que je sois assuré que ce qui m'intéresse et que j'ignore, est enfermé dans ce tumulte prophétique. Mais comment déchiffrer cela ? Ni la Pythie, ni Socrate, ni personne ne le peut ; plutôt y deviner d'abord ce qui plaît ; y retrouver ensuite la prédiction après l'événement. D'où ces consultations de Mages, et ces ruses à l'égard de l'oracle, qui n'altèrent point le respect. Aller à l'oracle, c'est chercher une raison de décider quand on n'en voit pas. Celui qui décide par instinct se livre en quelque sorte à la nature et tente de s'accorder avec elle. Mais il perd en cela la direction de ses pensées. Au contraire s'il interroge le rêveur, s'il l'écoute, il peut encore choisir. Du moins il se donne des raisons qui seront des excuses ensuite, s'il s'est trompé ; il est surtout commode de rejeter la responsabilité sur un personnage divin. Ces détours et retours, ce mouvement sinueux, cet entrelacement de naïveté et de prudence, d'absurde et de raisonnable, dessine mieux l'homme réel que ne font ces prédictions des contes, en langage clair, inflexibles, abstraites, sans esprit. Il y a plus de maturité et de vraie sagesse déjà en cette crédulité hellénique, que le doute suit aussitôt et toujours comme son ombre. Et le plus profondément vrai en ces oracles est que nul ne sait les lire, non plus que celui qui les rend. Par quoi l'inscription delphique s'accorde au temple et au trépied. C'est bien le corps d'un homme, et c'en est bien le front.

19 avril 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXII

Persuasion

3 décembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Les songes sont les derniers oracles. Il est presque impossible de faire que ces dieux intimes n'apparaissent pas. Le seul progrès que je remarque ici est que nos songes échappent le plus souvent à l'action des autres ; ainsi par les songes nous nous entretenons avec nous-mêmes et nous nous conseillons nous-mêmes. Là se montrent nos plus constantes pensées, sous la forme allégorique qui est propre aux songes et presque impossible à traduire. Par exemple un jongleur de boules représentera à la fois un air de musique et l'amitié ; ou bien une suite de beaux arbres sera une conversation. Quelqu'un m'a dit avoir vu en rêve une banderole qui flottait ; ce déroulement immobile était comme la source d'une joie pleine ; et cette banderole était un vers. Cette agréable méditation, où les choses sont nos pensées, n'est représentée qu'imparfaitement par les mythologies et par les contes. Et je tiens que, pour l'ordinaire, c'est notre nature sincère qui s'exprime dans les songes ; et songe n'est point mensonge, sinon en ce sens qu'il représente ce qu'on voudrait, non ce qui est. J'oserais dire que les sentiments se rassemblent et se fortifient par les songes. C'est pourquoi il est vrai et il a toujours été vrai que nos songes sont nos oracles.

Il est vrai aussi qu'un thaumaturge peut agir sur nos songes et les modifier. Cette pratique est connue des médecins sous le nom de suggestion. Je veux dire brièvement ce que j'ai fini par penser là-dessus. Il faut entendre par là un sommeil qui n'est pas sommeil, qui est plutôt flottement et indifférence. Dans cet état la parole extérieure se mêle à nos pensées et les change un peu. Nous avons alors l'esprit faible et flexible. Les conseillers n'ont qu'à parler. Et plus nous nous rapprochons du sommeil plein, plus nous sommes sujets à confondre ce qui vient de nous avec ce qui vient des autres. Toute la sagesse humaine dépend donc d'un passage subit au sommeil profond ou au réveil lucide ; toute la sottise humaine vient au contraire d'un état de somnolence, proprement animal, où les rêveries et les perceptions sont ensemble. Beaucoup de grands hommes furent remarquables par la facilité à s'endormir ; on a moins dit et c'est la même chose, par la promptitude et la décision à s'éveiller ; le moindre conseil les met debout et en défense. Le sommeil profond doit être considéré comme la plus belle conquête de l'homme sur l'animal. Toutes ces folles pensées qui sont nées de la guerre, dans l'esprit de ceux qui ne faisaient point la guerre, s'expliquent assez par une longue insomnie ; et en revanche la sagesse des combattants, malheureusement presque tout immolée vient de ce sommeil profond et de ce réveil subit qui résultent d'une vie difficile mais non isolée.

Or la somnolence, qui au reste se lit sur le visage, est un sommeil ouvert aux conseils. La parole des autres y pénètre sans le troubler et produit des songes, qui sont oracles. Là se trouve l'essentiel de la suggestion ; les pratiques accessoires ont toujours pour fin d'éliminer les perceptions proprement dites, en immobilisant les mains et en fixant le regard. Telle est la dernière ruse de la persuasion, et bien cachée. Et c'est déjà par ce moyen qu'un récit frappant ou touchant marque en nous tout à fait autrement qu'une preuve, et bien plus profondément. C'est que contre un récit nul ne se met en garde ; on se réserve de l'examiner, de le croire ou de ne le pas croire ; il faut déjà être pourvu d'une grande expérience pour ne vouloir point entendre des récits qui ont rapport à nos amitiés ou à nos amours. Heureusement ceux qui veulent tromper ne croiront jamais qu'il vaut mieux affirmer dix fois sans prouver que prouver une ; heureusement ils cherchent des raisons, et cela nous avertit. Car on s'éveille aux preuves, bonnes ou mauvaises ; qui argumente met en garde. Au lieu que nul n'est en défiance à l'égard de ses propres rêves, qui n'argumentent point, mais affirment. Par exemple les calomnies mordent difficilement sur l'amitié ; mais quelle amitié résisterait à une suite de rêves qui y serait contraire ? Aussi l'amitié ne produit jamais de tels rêves ; mais la suggestion dans le demi-sommeil, pourrait bien les produire. D'où ces invincibles convictions que le magnétiseur, puisque c'est ainsi qu'on l'appelle, produit aisément sans aucune preuve et contre toute vraisemblance, dès qu'il peut entrer en conversation avec un animal qui n'est ni éveillé ni endormi. Éveillé, il prendrait conseil des choses ; endormi, il prendrait conseil de lui-même. Entre deux, il est esclave du discours par ses propres rêves, qui suivent le discours. Sachons dormir, nous saurons veiller.

3 décembre 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXIII

Thaumaturgie et médecine

23 janvier 1924.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai entendu autrefois un médecin raisonnable qui enviait ceux qui ne soignent que des bêtes. « Car, disait-il, les bêtes ne parlent point. Elles n'entreprennent nullement de me faire connaître ce qu'elles sentent. L'homme parle, et il est presque impossible de ne croire rien du tout de ce que l'on entend d'une bouche humaine. Et l'on écrivait une belle histoire des maladies qui n'ont existé que par la crédulité des médecins. Maladies imaginaires, direz-vous. Mais il n'y a point de maladies imaginaires. Ce que raconte un délirant ce qu'il croit voir ou avoir vu, cela est bien imaginaire ; toutefois la peur qu'il éprouve ou l'anxiété, ou la colère, ne sont nullement imaginaires. Ce sont des mouvements réels en son corps, et souvent violents ; toujours perturbateurs de la circulation de la digestion, des sécrétions, comme les larmes le font voir. Chacun sait bien qu'un homme peut se nuire à lui-même et même se détruire par des mouvements inconsidérés. Le vertige est un bon exemple où il est évident que c'est l'imagination qui fait tout le mal. Mais, dans un homme qui se mord la langue, je vois encore mieux comment notre organisme, par ses propres moyens, peut se nuire à lui-même.

Un homme qui se gratte annule l'œuvre du médecin ; et il y a plus d'une manière de se gratter. Nous sommes ainsi faits que, dès que notre attention se porte sur une partie de notre corps, le sang s'y porte aussi ; c'est pourquoi le menteur rougit. D'où on comprend que le bon moyen de s'empêcher de tousser n'est pas d'interroger sa gorge et de surveiller le petit grattement. Penser à ses maux c'est exactement les irriter. Ce mot d'irritation a un double sens, qui est admirable. »

« Il faut donc, disait-il encore, que je mente toujours. Il faut que, non seulement par mes discours, mais encore par mes gestes, par mon regard, je persuade le malade selon ce que je sais être faux. Pourtant je suis homme aussi, et bâti comme tous de telle façon qu'il faut que je pense ce que je signifie. Ma véritable pensée et mon attention utile se trouvent donc garrottées par une mimique qui leur est contraire. Je ne puis avoir cette liberté prompte, cette grâce, pour tout dire, du jugement qui est laissée au mathématicien, à l'astronome, au physicien devant les objets qui n'ont point d'yeux ni de cœur. Je glisse à persuader plutôt qu'à connaître ; et l'imagination est assez puissante pour que les effets suivent presque toujours. Me voilà thaumaturge malgré moi. Ce qui est souvent très bon pour mes malades ; toujours très mauvais pour moi. L'expérience d'un médecin est merveilleusement riche, mais toujours trouble et ambiguë. Il arrive donc ceci que ceux qui seraient le mieux placés pour faire avancer la science ne possèdent à la fin qu'un art mélangé de savoir et de sorcellerie. C'est pourquoi la médecine, semblable en cela à la politique, ne peut avancer que par les travaux de ceux qui ne pratiquent point. »

23 janvier 1924.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXIV

Savoir et croire

26 janvier 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Nous croyons moins les choses que les hommes. Il n'est point de comptable qui donne sa confiance aux colonnes de chiffres ; au contraire, il les examine sans parti pris, et même il se défie du parti pris. Il connaît la force de la coutume ; mais aussi il a appris à rompre la coutume, Un chiffre mal fait et mal lu, cela laisse un pli en nous. De même, ces erreurs de langue et de gosier, qui son comme les faux pas du calcul, si on y glisse une fois, déjà on s'y accoutume. Aussi le comptable s'imposé d'autres chemins et se donne d'autres perspectives. Il remonte au lieu de descendre ; il groupe les mêmes nombres tout à fait autrement. Enfin, il ne cesse de douter. En présence d'une caisse à régler, il soupçonne les piles de pièces et les liasses de billets. Le même homme, qu'il chasse ou qu'il pêche, ne cesse point de supposer que les choses sont autres qu'elles paraissent. Et toutes les affaires enfin réussissent par cet enquêteur qui ne veut point se croire, et qui fait le tour de chaque chose. Les sauvages les plus naïfs sont de grands sages en leurs travaux, d'où l'on comprend ces inventions merveilleuses, hache, scie, rabot, roue, moulin, bateau, voile, qui sont aussi anciennes que l'homme. L'enfant lui-même est un grand sage en ses recherches personnelles, soit qu'il élève un cerf-volant, soit

qu'il plie un bateau en papier. Tous les travaux se font sous le signe de l'incrédulité.

Cependant l'enfant croit ceux qu'il aime. Le sauvage croit ce que croit l'assemblée. Le sévère comptable croit d'abord ce qu'il entend et ce qu'il lit jusqu'à preuve contraire. Et avouez que c'est une grande imprudence, car on peut concevoir une infinité de récits vraisemblables et qui pourtant ne sont pas vrais. Le fait est que l'homme croit l'homme ; et, quand il se défie de tel homme ou de tel autre, il croit formellement qu'il ne doit point croire. Occasion encore de se tromper. Ce serait trop beau si les menteurs mentaient toujours ; et il n'y a point de vraisemblance pour qu'un homme que je n'aime point dise toujours faux.

Et certes cela s'explique assez déjà par les passions. Nous n'aimons point contredire quand nous aimons, ni approuver quand nous haïssons. Croire est une politesse ; c'est même la plus profonde politesse. Et, au rebours ne pas croire est une sorte d'injure, et qui nous plaît, même silencieuse. On voit jusqu'où l'esprit humain peut s'égarer en cette politique, qui est toute la politique. Nous ne cessons de jurer par l'un et par l'autre, contre l'un et contre l'autre. On admire l'aveuglement de ceux qui nient un fait bien connu, on l'admire dans un adversaire ; on ne le remarque seulement point en soi-même. Les colères, l'intrigue, l'esprit de parti, si ordinaires entre les hommes, expliquent déjà assez bien cette masse d'erreurs que les temps passés nous apportent en même temps que de précieuses et pures vérités. L'arc et l'idole sont deux témoignages ; l'un de pures idées et passées au crible, l'autre d'erreurs boueuses.

Mais la cause principale de ce contraste est en ceci,

que lorsque l'homme parle à l'homme, neuf fois sur dix la chose dont il parle est absente et même passée et abolie. Un récit n'est pas un fait. Cela est tout à fait ignoré, mais enfin il est évident que l'esprit critique ne peut agir contre un récit. On ne peut faire l'expérience, ce qui est si simple et décide de tout. Non pas, mais on me raconte l'expérience, ce qui est tout autre chose. Tous les miracles sont racontés. Je ne puis retourner un récit comme je retourne une pierre. Je ne puis faire l'essai. Il ne sert point d'être esprit si l'objet manque. Je ne trouve qu'un fait ici, c'est un homme à qui je vais plaire ou déplaire, et qui guette le doute sur mon visage, comme un refus de l'honorer. Or, si la chose est présente, comme cette fenêtre que Louis XIV jugeait mal placée, contre Louvois, il n'y a pas de roi ni de ministre qui tienne ; on cherche un mètre, et tout est dit. Au lieu que, si la chose manque, il n'y a plus d'équilibre aux passions ; elles règlent tout. Aussi ce n'est pas parce que je vois un homme crédule que je dois le croire sot ; et, au rebours, de ce qu'un homme n'est point sot, je ne puis décider ce qu'il est capable de croire ou de ne pas croire, dès que la chose est seulement à deux cents mètres du discoureur.

26 janvier 1929.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXV

La magie naturelle

6 décembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Qu'est-ce que *Le Rameau d'Or* de Frazer ? Le plus beau titre, et un des beaux livres. L'auteur décrit, en leur nombre et variété, ces rêves collectifs qui furent nos pensées d'enfance. Et, autant que je me souviens, il se garde assez de deux fautes, l'une qui est de trop croire, et l'autre de ne pas assez croire ; ou plutôt c'est le Rameau d'Or qui le protège contre ces ombres indiscretes, qui se croient mortes. Lucrèce, par une vue de poète, disait déjà que l'enfer est vivant et réel en nos passions ; et il ne croyait pas si bien dire. Magie, religion et science font une chaîne, non pas seulement dans l'histoire de l'espèce, mais dans la moindre de nos pensées ; nous nous éveillons tous et réveillons selon cet ordre ; et chacune de nos idées de même. D'où vient que nos idées, hors de ce mouvement poétique, sont fausses, ou, pour parler mieux, n'ont point de sens.

Une des erreurs communes en notre temps, et c'est un reste de l'âge critique qu'on voudrait nommer l'âge ingrat, c'est de vouloir que les idées soient vraies. Il vaudrait mieux se demander si le quart de cercle et le théodolite sont

vrais ; car ce sont des instruments pour saisir mieux ; et toutes nos idées de même sont des instruments pour saisir mieux ; et penser vrai c'est saisir mieux. Ce qui est vrai c'est le mouvement qui va du rêve à la chose ; en ce sens il y a, du vrai dans tous les contes, et du faux, dans toutes les doctrines. Il n'y a point une chose au monde qui soit cubique ; mais le cube est un bon instrument à faire voir en quoi une chose diffère du cube ; et le cercle de même, et l'ellipse des modernes astronomes aussi. Il n'y a point de planète qui décrive une ellipse à la rigueur ; il n'y en a même point qui ferme sa trajectoire ; mais la loi des lois est qu'il faut penser ce qu'on ne sait pas par ce qu'on sait.

Remontant, avec ce rameau d'or, jusqu'aux pensées de nos naïfs ancêtres, je comprends que la magie fut la première physique. Non point par hasard. Le premier monde de tout homme, c'est l'homme. L'enfant se forme dans l'humain tissu ; il y demeure plus de neuf mois. Tant qu'il est porté sur les bras, et même encore ensuite, et durant toute sa vie pour beaucoup de choses, il n'obtient rien que de volontés, et par prière. La cuisinière offre beaucoup de bonnes choses d'après son humeur ; il faut lui plaire. Il faut déployer les signes convenables, paroles, promesses, sourires.

Et, d'après une loi aisée à comprendre, l'enfant essaie les signes bien avant d'en comprendre tout le sens. Dire bonjour comme il faut, ou bien, selon le cas, crier obstinément, ce sont des moyens magiques. Un placier aussi est un magicien ; il cherche les signes convenables. Et n'importe lequel d'entre nous obtient guerre ou paix, faveur ou disgrâce, confiance ou soupçon d'après les signaux qu'il lance dans le monde humain. Nous jouons ainsi un drame, où les paroles ont plus d'importance que les actions. Le théâtre se définit par la répercussion des paroles ; d'où l'on a coutume de faire alors la répercussion dans la parole même. Le vers au théâtre est symbolique. Il avertit que tout arrivera par des paroles. Et le théâtre fait notre éducation à tous. Sans le théâtre il n'y aurait que des physiciens un peu trop sauvages. Nous vivons tous des cris que nous poussons et le maître d'école gagne sa vie par des cris.

Cette étrange physique, qui obtient l'événement par la parole, fut certainement la première physique. Et toutes nos idées, sans exception, portent cette marque d'enfance. Nous disons que les corps célestes obéissent à la loi de Newton ; cela signifie qu'ils suivent des paroles comme les enfants sages. Mais ce n'est qu'une métaphore ? Sans doute ; mais la métaphore est enfermée dans le mot loi. L'algébriste veut échapper à la métaphore, et retrouve la fonction, autre métaphore. Les métaphores nous pressent, comme les ombres infernales autour d'Enée. Et ces pensées mortes doivent revivre en chaque enfant, comme le mythe du Léthé l'exprime, métaphore sur les métaphores. Et ceux qui méprisent les jeunes métaphores, nous les nommons pontifes, c'est-à-dire prêtres et ingénieurs par une double métaphore.

6 décembre 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXVI

Pensées d'enfance

20 novembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Quelqu'un disait qu'il n'y a évidemment aucune ressemblance entre le chien signe céleste et le chien animal aboyant. J'en tombai d'accord ; c'est là une manière de dire consacrée, et il est vrai que les étoiles autour de Sirius ou bien de Procyon n'ont point du tout la forme d'un chien, petit ou grand. Je n'y aurais plus pensé si je n'avais eu l'occasion ces jours-ci de me lever un peu avant le jour. Le ciel était transparent, et les froides étoiles montraient ce scintillement hivernal qui répond au frisson de l'homme. La terre craquait sous le pied. Vers le couchant et déjà incliné, Orion, le chasseur sauvage, semblait dire : « C'est bien moi, et c'est bien ma saison. » Or, derrière lui, et plus bas vers l'horizon du sud, suivait Sirius, la plus brillante des étoiles, que les anciens appelaient Canicule ou petit chien. La métaphore m'était expliquée.

Orion s'affirme lui-même comme chasseur ; les quatre belles étoiles, disposées en rectangle dressé, dessinent un torse gigantesque. Trois étoiles serrées marquent le baudrier, trois autres l'épée ; et ce rectangle penché, surtout quand il s'élève sur l'horizon oriental, semble escalader quelque chose. Image d'un guerrier, peut-être. Mais la saison dictait une autre métaphore, car ce n'est point quand l'hiver commence que l'on part en guerre. L'hiver est la

saison du chasseur. C'est le temps où les bêtes sortent des bois impénétrables ; c'est le temps où l'appât les attire ; c'est le temps aussi où l'on découvre le gibier à travers les branches, le temps où la neige conserve les traces. Comme Arcturus, qui sort maintenant de la nuit et qui y rentrera en mars, est le signe du laboureur, ainsi Orion est le signe du chasseur ; le grand chien et le petit chien ont pris forme à sa suite. Ce puissant langage, qui fut la première poésie, parle juste et finirait par s'expliquer tout, si l'on considérait mieux la liaison des saisons, des astres et des travaux humains trop souvent oubliée.

Il ne faut point se hâter de dire que les coutumes humaines sont dépourvues de sens. Il fut un temps où l'homme se dirigeait en ses aventures d'après le vol des oiseaux, et savait prévoir le pâturage et la source d'après l'estomac du cerf qu'il avait tué. Le gésier, de l'oiseau lui enseignait qu'il pouvait manger des graines jusque-là suspectes ou mal connues ; d'où est venue la coutume politique de décider des actions importantes d'après l'observation des entrailles animales. Et l'art politique, en ses commencements, devait retenir cet usage, parce qu'il est plus aisé de persuader la foule par des signes vénérés que de jeter des arguments parmi le tumulte et les passions. Ainsi tout serait vrai à sa place, si nous savions mieux l'histoire réelle des idées humaines. Les noms et les métaphores portent la marque de nos pensées d'enfance ; et qui saurait parfaitement sa langue saurait tout de l'homme.

20 novembre 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXVII

Pensées crépusculaires

20 novembre 1928.

[Retour à la table des matières](#)

Je ne suis pas curieux de savoir ce que pensent les chiens, les chats, les bœufs ou les lapins. J'entends bien ce que l'on me dit – cela traîne partout, cela fait un lieu commun – que j'ai moi-même, et que nous avons tous, nous les hommes, de ces pensées auxquelles nous ne faisons guère attention, de ces pensées de demi-jour, ou crépusculaires, comme ce soin presque machinal de me tenir debout, ou de conduire ma plume selon l'orthographe ; et quelquefois je découvre que je pensais à quelque chose, comme à une chanson que je fredonne, sans m'en apercevoir ; et cette pensée est pourtant quelque chose pour moi ; et ces feuillages roux que je vois tout en écrivant, sans les regarder, ils sont pourtant quelque chose dans la couleur de mes pensées. On peut raffiner là-dessus, et même autant qu'on voudra, décrivant une sorte de frange ou de pénombre autour de mes pensées principales, qui forment le centre du tableau. Et puisqu'il y a de ces pensées crépusculaires, qui sont à peine des pensées, voilà donc de quoi sont occupés, selon la vraisemblance, les chiens, les chats, les bœufs et les lapins. Demi-sommeil et presque rêve.

L'homme fatigué, l'homme qui va s'endormir, connaît de telles pensées ; il est chien ou chat à ces moments-là. D'où l'on conçoit des degrés infinis dans toute la nature, et des degrés infinis en nous, conscience, subconscience,

inconscience ; et ces derniers degrés, les plus obscurs conduisent même à dire qu'on peut avoir des pensées sans savoir qu'on les a, aimer sans savoir qu'on aime, haïr et vouloir nuire sans savoir qu'on hait et qu'on veut nuire. Cela est assez émouvant, et donne même grande prise sur les esprits faibles, à qui on découvre des abîmes d'intentions et de projets. J'ai demandé plus d'une fois à des peseurs d'or, que je voyais habiles, de faire sonner toute cette fausse monnaie ; mais ils n'osèrent pas. L'inconscient est de cérémonie pour dîner en ville, comme l'habit noir.

Il faut pourtant une sévère exactitude en ces choses. ou ne point s'en mêler. Qu'on retourne la question comme on voudra, la conscience faible ou diffuse est un fait de l'attention la plus éveillée. Comme la lumière d'une lanterne fait voir autour du centre qu'elle éclaire d'autres ombres et comme des esquisses d'hommes et de choses, ainsi l'homme qui réfléchit découvre en lui-même de ces pensées du coin de l'œil, si l'on peut dire, et même les tire un peu au jour, se plaisant à les remettre aussitôt dans leur premier état. Mais je le prends ici sur le fait ; ces pensées presque larves, c'est lui, l'étréscillant penseur, c'est lui qui les forme. Et c'est un grand sophisme, dont je voudrais lui faire honte, s'il enseigne que ces pensées, quand la lumière centrale manque, sont encore des pensées qui vivent et se développent par elles-mêmes et pour elles-mêmes, comme d'étranges animaux. C'est comme si l'on voulait dire que les formes entrevues dans la pénombre autour de la lanterne, gardent cette fugitive lueur comme une phosphorescence à elles propre, quand la lanterne est éteinte.

L'autre parti, où je vois Descartes, peu suivi, peu soucieux d'être suivi, l'autre parti tranche, d'après cette vue, qu'une pensée qui n'est point formée en pleine attention n'est plus une pensée du tout. Par exemple la somme de trois et deux qui fait la même chose que quatre et un, si je n'y fais plus attention, ce n'est qu'un signe tout nu et une parole mécanique, enfin un mouvement du corps qui dit : « trois et deux font cinq ». Et soutenir que, quand je dis cela sans y penser, je forme encore des nombres, c'est comme si l'on disait que la machine à compter qui est chez l'épicier forme aussi des nombres en son intérieur. Suivez donc cette pensée ; éclairez les erreurs, les sottises, les passions, les folies de l'homme par ce côté-là. Qui n'a que des rêves n'a point de rêves, et qui pense à demi ne pense point du tout. Mille regrets ; mais ne faites point de conversation avec votre chat.

Ce qui manque, dans la conversation du chat, c'est très précisément le nombre véritable qu'il ne forme pas plus que ne fait la machine à compter. La pensée est éclairée par le dessus, et les subtilités de l'arithmétique sont ce qui soutient la conversation entre caissier et placier. Les pensées sont reconnues dans l'esprit humain comme Malebranche les voyait toutes en Dieu. Ces notations sont équivalentes, et c'est par soupçonner cela que l'homme a de l'esprit.

20 novembre 1928.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXVIII

Préjugé, substance de l'homme

15 décembre 1925.

[Retour à la table des matières](#)

J'aime cette idée de Comte d'après laquelle il n'a manqué peut-être aux éléphants, aux chevaux et aux loups que le loisir de bâtir des mausolées, temples, théâtres, et de s'assembler autour ou dedans. Ces animaux ne font point voir une structure tellement inférieure à la nôtre. Les insectes sont très différents de nous ; mais leurs travaux nous étonnent, ce qui fait voir qu'ils n'ont point des sens moins délicats que les nôtres, et que la mécanique de leur corps est fort bien réglée. À bien regarder, ce qui leur manque à tous, c'est le monument, entendez la chose qui reste, et qui instruit la génération suivante ; et au nombre des monuments il faut compter les outils. Les animaux ne laissent rien après eux que des êtres qui leur ressemblent, et qui organisent de nouveau leur vie d'après la forme de leur corps. Les ruches des abeilles sont un recommencement comme l'abeille elle-même ; et ces étonnantes coopératives ne sont point du tout des sociétés.

Ce qui fait la société humaine, qui est proprement société, c'est un autre genre d'héritage. C'est la maison, le temple le tombeau, la pelle, la roue, la scie

et l'arc, la borne, l'inscription et le livre, la légende, le culte et la statue, enfin ce gouvernement des morts sur les vivants qui fait que, selon un mot célèbre de Pascal, l'humanité est comme un seul être qui apprend continuellement. Si l'homme vivait aussi difficilement que le rat, s'il avait tout à recommencer, on peut parier qu'il n'irait pas loin dans la courte durée d'une vie. On connaît peu d'exemples d'hommes qui aient vécu seuls dans une île pendant deux ou trois ans. Darwin en cite un, que l'on retrouva, non point ingénieux et toujours homme comme l'imaginaire Robinson, mais plutôt singe qu'homme, ayant oublié langage, décence, réflexion, mémoire rêveuse, enfin tout ce qui fait l'homme. A bien plus forte raison doit-on croire que, si l'homme avait été réduit, par quelque espèce plus puissante, à la condition du rat, toujours courant au plus pressé, toujours menacé, toujours affamé, il aurait bien pu être habile chasseur, comme sont les bêtes, mais sans aucun progrès et sans la moindre trace de réflexion sur soi. La pensée serait donc de luxe et de piété ensemble.

Cette idée conduit fort loin, et jusqu'à prendre au sérieux les sociologues de ce temps-ci, quoiqu'ils ne nous y aident guère. Et il me semble qu'ils ne voient guère plus loin que leur nez, disputant sur des documents obscurs ou incertains, et formant deux ou trois écoles qui s'entre-dévorent. Toutefois ce n'est qu'apparence. L'impulsion donnée par Comte, leur ancêtre commun, était si bien dirigée, le plan des recherches est si clairement tracé, que, même s'ils gardent les yeux à deux pouces de la pierre qu'ils remuent, l'édifice s'élève par ces travaux de myope.

Je reviens à ce beau mythe de Comte, qui est, il me semble, ce que l'on a dit de mieux sur nos frères inférieurs. Il leur manque de réfléchir, ou, si l'on veut, de contempler. Toutes les marques de l'intelligence pratique, ils les offrent ; ils sont ingénieux, rusés, marqués d'expérience. Ils ont une sorte de langage, en ce sens que, si un corbeau s'envole, tous s'envolent. Il leur manque d'adorer les signes. Il leur manque de les échanger dans le loisir d'une cérémonie ou d'une danse ; il leur manque de s'arrêter devant le tombeau, père des signes, et d'y ajouter une pierre. Il leur manque le respect, ou si l'on veut, la politesse qui fait que l'on se retient d'agir ; enfin cet accord de politesse qui fait que l'on forme ensemble une idée, d'ailleurs fausse. L'animal ne se trompe point, parce qu'il ne pense point. Le propre de l'homme est sans doute de se tromper en compagnie, et de n'en point démordre aisément. Cette obstination, qui diffère tout à fait de celle du chien qui tient l'os, a fait toute la science, par la nécessité d'accorder ensemble des croyances fantastiques et l'inflexible expérience.

Si l'on demande ce que c'est que l'esprit, on trouve un corps de traditions et un Conseil des morts, exactement un ensemble de superstitions qui fait religion et sans lequel il n'y aurait aucun genre de preuves ; d'où cette sorte d'axiome, qu'il n'y a point de preuve contre l'esprit. Toutes les controverses s'élèvent de là. Le préjugé est la substance de l'homme.

15 décembre 1925.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXIX

Commémoration

25 novembre 1935.

[Retour à la table des matières](#)

Les animaux ont la mémoire aussi bonne que nous. Un cheval reconnaît, après des années, le tournant qui mène à la bonne auberge ; et le chien qui a trouvé un lièvre en un certain buisson ne manque jamais d'y regarder, et tout étonné que le lièvre manque. L'animal se trompe donc par être trop fidèle. L'homme a seul des souvenirs et un tout autre genre de fidélité. Les souvenirs sont un mélange du vrai et du faux, que la rêverie compose avec bonheur. Mémoire est adaptation ; j'apprends un mouvement pour chaque situation. Souvenir est plutôt un refus de s'adapter, et une volonté de tenir l'homme dans la situation de roi. Qui se souvient fait des immortels.

Ce que l'on remarque dans les animaux, c'est qu'ils ne font point de commémoration, ni de monuments, ni de statues. Ils célèbrent les fêtes de nature comme nous et mieux que nous ; au reste l'anémone et la violette célèbrent le printemps non moins que le font le merle et le loriot. Ce n'est toujours qu'adaptation. C'est pourquoi les sociétés d'animaux font voir un oubli étonnant en même temps qu'une mémoire merveilleuse. Chaque fourmi

sait ce qu'une fourmi doit faire, mais, autant que nous savons, elle n'en fait point honneur à quelque illustre fourmi morte depuis longtemps. Et pareillement les chevaux galopent selon leur structure, sans qu'on les voie jamais arrêtés et méditant devant l'image d'un cheval au galop, qu'ils auraient faite. Encore moins voit-on les bêtes devant un tombeau fait de pierres amoncelées ; et pourtant il n'est pas difficile de faire un tombeau. Mais l'ancêtre est oublié dès qu'il est mort. On le recommence, sans penser jamais à lui. Or, si la pensée n'est pas le pouvoir de penser à ce qui n'est plus, est-elle pensée ? Et cette société des bêtes, qui n'est que de présence, est-elle société ?

Auguste Comte, qui a poussé fort loin ce genre de remarques, conclut qu'il n'y a point de sociétés animales, et finalement définit la société par le culte des morts, idée immense, et qui n'a pas été suivie. Au reste il est bien facile de manquer une idée ; et je crois même que, sans la piété en quelque façon filiale qui cherche des idées dans les grands précurseurs, on n'aura point d'idées du tout. Et c'est par là que nos sociétés, même avec toutes leurs machineries risquent de retomber à l'animal. Mais faut-il craindre ? L'homme s'interrompt de voler par-dessus les océans pour célébrer le premier homme qui ait volé. Ainsi il ne faut point rire de toutes ces statues, qui sont véritablement nos pensées.

Quelles pensées ? D'étranges pensées qui se moquent du vrai. Car le plus ancien des inventeurs et des précurseurs, nous le voulons plein de génie, plus courageux que nous, plus juste que nous. Il faut de grandes preuves contre lui pour nous détourner d'en faire un dieu. Aussi quel heureux culte que celui d'Homère, dont nous ne savons rien, que ses oeuvres ! Il se peut bien que les grands hommes aient été mélangés, capricieux et faibles comme nous. Mais quoi ? Si nous partons sur cette idée, nous n'avons donc plus à imiter que nous-mêmes ? La triste psychologie régnerait ? Je conviens qu'il n'est pas facile d'admirer un homme vivant. Lui-même nous décourage. Seulement dès qu'il est mort un choix se fait. La piété filiale le rétablit d'après le bonheur d'admirer, qui est l'essentielle consolation. À chaque foyer se composent les dieux du foyer, et tous ces efforts, qui sont réellement des prières, se rassemblent pour élever les statues des grands hommes, plus grands et plus beaux que nous. Ils sont nos modèles, désormais, et nos législateurs. Tout homme imite un homme plus grand que nature, que ce soit son père, ou son maître, ou César, ou Socrate ; et de là vient que l'homme se tire un peu au-dessus de lui-même. Le progrès se fait donc par la légende ; et au contraire par l'histoire exacte on arriverait vite à se prendre au-dessous de soi ; d'où une misanthropie qui, après avoir rabaissé les inventeurs d'idées, perdrait bientôt les idées elles-mêmes. Comte en est lui-même un exemple ; car j'ai remarqué que ceux qui pensent mal de lui manquent bien aisément la présente idée, quoiqu'ils connaissent la célèbre formule : « Les morts gouvernent les vivants. » Et ils ne savent point trouver l'autre formule, plus explicite : « Le poids croissant des morts ne cesse de régler de mieux en mieux notre instable existence. » Souvent on se trompe faute d'admirer.

25 novembre 1935.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXX

Lamarck et Darwin

22 décembre 1922.

[Retour à la table des matières](#)

Les uns pensent selon Lamarck et les autres selon Darwin ; les faits ne décident point. Les uns penseront que l'ivrognerie est dans le fils de l'ivrogne, comme une action préformée, comme un germe enveloppé et qui se développera. Destin ou fatalité, ce sont les dieux qui reviennent. Les autres économiseront là-dessus, sachant que les dieux apparaissent dès qu'on les prie. Ainsi ils ne supposeront point gratuitement que le fils de l'ivrogne est plus disposé qu'un autre à se consoler par l'ivresse ; bien plutôt ils jugeront que cette disposition est en tous, par la commune structure, et par la commune allure du chagrin, de l'ennui et de l'excitation. Non qu'ils méconnaissent les différences et les ressemblances, mais ils aimeront à reconnaître un père ivrogne dans un fils sobre. Aussi expliqueront-ils l'action toujours par les circonstances, et non point seulement par la structure. Au lieu de dire que l'enfant hérite, ils diront que l'enfant imite, qu'on lui verse à boire et qu'on se moque de lui s'il trouve le vin trop fort. Ces causes extérieures ne manquent jamais, et elles suffisent.

Fabre considérait les insectes d'après l'idée mystique de l'instinct, admirait comment certaines guêpes savent paralyser par une piqûre, et sans la tuer, une larve qu'elles veulent conserver comme nourriture vivante. Par rencontre j'ai pu observer en même temps une grande quantité de ces chirurgiens ailés, chacun tenant une larve entre ses pattes ; j'ai pu voir que chacun avait piqué la larve d'une façon différente selon la prise. L'animal agissait comme il pouvait, non comme il savait. J'aime à concevoir les choses ainsi ; Fabre aimait et recherchait ce qu'il appelait les merveilles de l'instinct. Sagesse limitée et infaillible. Mais plus d'une fois, quand j'ai observé les mouvements des animaux, j'y ai remarqué quelque chose de convulsif et même de fou, et qui ne réussit qu'après un grand nombre d'essais, comme on voit qu'un insecte qui est sur le dos arrive à se retourner. Les bêtes gagneraient donc de vivre par une ruineuse dépense de leurs forces, et par une prodigalité des rejets. Au reste c'est ce que l'on voit dans le mouvement sans fin des fauves en cage ; ils ne cessent pas de tourner l'obstacle ; c'est chose contre chose, ce n'est pas esprit contre chose. Darwin remarque qu'un chien mourrait de faim à côté d'un tas de blé, mais qu'il mange très bien le pain. À son exemple j'aime mieux considérer la forme des dents et la forme de l'aliment que supposer un instinct qui se dirige de lui-même vers une certaine proie et repousse toutes les autres.

Si j'interprète la guerre selon l'idée mystique de l'instinct, je ne puis m'étonner que l'homme tende toujours à se jeter sur l'homme ; car il se peut que nous descendions tous d'anthropophages ; et il est bien aisé d'interpréter de cette manière certains rires féroces qui découvrent les dents canines. C'est adorer Mars. Mais je suis Darwinien encore ici. Je ne crois point que le fils d'un chasseur à pied qui a fait la guerre soit le moins du monde disposé à être chasseur à pied et à faire la guerre. Mais plutôt je le vois capable de faire la guerre aussi bien que de vivre selon la paix ; sa structure ne le dispose pas plus à tuer des hommes qu'à fendre du bois. Seulement la hache dès qu'il la tient lui conseille de fendre du bois, et la mitrailleuse lui conseille de tuer. Encore bien mieux l'entraînement, l'imitation, l'opinion, sans oublier la contrainte, qui ferme tous les chemins à l'exception d'un seul. S'étonner de ce qu'un homme fait la guerre, c'est s'étonner de ce qu'une pierre tombe. Supposer un instinct guerrier, c'est la même erreur que de supposer, comme on fit longtemps, que la pierre désire tomber, ou, comme dit Homère, que le javelot est avide de la chair humaine. Le soldat n'est pas plus féroce que le javelot. Il est seulement plus compliqué, par cette puissance de se gouverner, d'agir et d'aimer qui fait que, dans quelque nécessité qu'il se trouve pris, il prend le parti de vouloir ce qu'il fait et d'aimer ce qu'il veut.

Il y a donc sur chaque question deux groupes d'esprits. Les Lamarckiens croient qu'ils ont à combattre une tendance positive, et à changer l'homme. Les Darwiniens comptent entièrement sur la circonstance qui effacera le prétendu instinct. On remarquera que les Darwiniens sont bien Anglais. L'Anglais ne dit point que ses jeunes troupes sont impatientes, et choses semblables. Mais il dit que l'ordre donné sera exécuté à l'heure dite quelle que soit la difficulté ! Structure et situation suffiront.

22 décembre 1922.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXXI

Le racisme

1er juin, 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Les dieux de la race sont des dieux de boue et de sang. Jupiter, le dieu politique, le dieu à la balance d'or, a bien pu les vaincre et les enchaîner, il ne les a pas tués. Il ne pouvait. L'animal porte la pensée. La race, c'est l'animalité. L'homme a fait des races animales, par un choix, par un massacre, par un parfait mépris des Préférences. La mère pigeonne aime également tous ses petits ; mais Darwin prélève les pigeons pattus, et fait les mariages. Or l'homme ne se laisse point traiter ainsi. Nul homme n'a de race que l'adoration même de sa race, c'est-à-dire de son propre animal. Quand on dit que la race parle, on veut dire que l'inférieur parle, et que la force est considérée comme première valeur. Au-dessus de la pensée, cela va sans dire, mais au-dessus même de l'honneur.

L'égalité des forces et des armes est déjà une idée. La raison trouve dans le duel réglé un moyen sûr d'élever le courage. D'où sont nés la chevalerie et le défi, choses qu'il ne faut pas juger barbares à l'étourdie ; la barbarie est bien au-dessous. J'y vois un mélange de faim, de peur et de fureur, qui tente vainement de s'élever au-dessus du diaphragme. L'honneur ne s'est jamais

maintenu sans la raison. Toujours les duels furent injustes et cruels, par une ivresse de force ; toujours le courage fut sali de quelque botte secrète, ou de quelque armure mieux forgée. L'esprit guerrier n'a nullement honte d'opposer cent hommes à cinquante ; au contraire il voudrait s'en faire gloire, mais il ne peut. Il faut que l'honneur choisisse entre justice et violence ; il ne peut rester entre deux. Et ce genre de raisonnement que j'écris maintenant est de ceux qui font redescendre l'honneur à la fureur ; car chacun fait selon qu'on le juge. Ainsi il fallait prévoir que cette colère qui se voulait noble, descendrait au plus bas.

Il n'y a point d'honneur dans les persécutions. Il n'y reste point la plus petite parcelle de l'esprit chevaleresque, mais plutôt un délire de lâcheté, comme on voyait au temps des sacrifices humains, où la foule s'enivrait du spectacle de ce qu'elle redoutait. Cette ivresse se retrouve en certains crimes. Et ce n'est pas que la nature basse soit plus vile dans les uns que dans les autres ; mais c'est que le dessus manque. Toutefois l'homme est plus cruel que l'animal parce que le dessus ne manque jamais tout à fait. L'imagination invente des supplices parce qu'elle veut tuer quelque chose en l'autre quelque chose qui fait honte au bourreau. On ne s'avise pas d'humilier le lapin ; simplement on le tue. C'est qu'on n'y devine pas le semblable, le juge, qui est ce qu'on veut tuer en soi-même. Car la bête pensante craint la pensée, ce qui est encore une manière de l'honorer. Il y a de l'amour dans la haine ; d'où l'on voit que les maux humains dépassent tout excès. Prenons donc garde à l'homme.

L'évidente faiblesse des justes ce n'est pas qu'ils craignent pour eux-mêmes, mais c'est plutôt qu'ils craignent d'être méchants. Les saints prient pour leurs bourreaux. Or cette perfection, peut-être impossible, peut-être légendaire, n'en dessine pas moins quelque chose qui est vrai de tous comme la barbarie est vraie de tous. Il est très vrai que celui qui aime la justice reconnaît le semblable, et le cherche et l'aide, bien loin de le vouloir déshonorer. Et, en admettant que la fureur revienne encore, et toujours la même, en ceux qui combattent pour la raison, toujours est-il que ces excès sont condamnés par le principe même. Finalement les supplices sont tous du même côté, ce que représente le calvaire, ce supplice de l'esprit.

Ce que je crains, c'est une folle idée de progrès, d'après une méconnaissance de la nature humaine, qui n'est pas toute douce. Beaucoup en l'an quatorze, croyaient qu'ils avaient passé le temps des guerres ; et ainsi ils s'y préparaient sans y croire. Et nous croyons avoir passé le temps de la torture, et du taureau d'airain de Phalaris. Mais l'homme n'a pas changé. Et quand je me moque d'un fasciste, piquant en lui l'esprit qu'il voudrait mépriser, qu'il s'efforce de ne point avoir, je dois attendre que le jour où il me tiendra à dix contre un, ce sera précisément l'esprit raisonneur qu'il voudra humilier ; et il y arrivera. C'est pourquoi je veux toujours imaginer quelque bouteille d'huile de ricin dans sa poche. Car sa logique va jusque-là. Et si je le sais, si j'y crois vraiment, alors je jouerai serré contre l'huile de ricin. Et je n'attendrai pas d'être d'accord métaphysiquement avec les amis de la justice pour faite phalange avec eux. Phalange, j'entends masse qui résiste, masse disciplinée, nullement folle. Par quoi nous vaincrons, mais toujours péniblement et médio-

crement. Comment n'en serait-il pas ainsi puisque, comme on l'a dit cent fois, nous ne cessons d'offrir, et dans le combat même, la liberté et la justice à des hommes qui nous refusent l'une et l'autre ?

1er juin, 1933.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXXII

La comédie humaine

14 décembre 1935.

[Retour à la table des matières](#)

On parlait de cette étonnante réconciliation des partis, sincère sur le moment, et sans durée. « Quelle mobilité, dit le médecin, et quelle instabilité dans les passions ! L'homme n'est-il pas comme le violon, grinçant ou sublime selon l'archet ? Dix ans à grincer, par une malencontreuse attaque, et soudainement sublime comme s'il n'avait jamais grincé ; d'ailleurs toujours content. Ce qui n'est point miraculeux si l'on a divisé et décrit les fibres musculaires qui font l'assassin et le sauveteur. car ce sont les mêmes. L'enthousiasme de haïr et celui d'aimer font résonner presque de même manière la cage thoracique ; et dans les deux cas, c'est plénitude de vie, tous conduits ouverts, aération, lavage, et bonheur. Ne comptez pas sur les bons, ni sur les méchants. »

– Il n'est pas besoin, dit le Darwinien, de regarder aux fibres ; d'autant qu'on ne les connaît qu'en gros. Observez le comportement, il vous dira tout, si vous avez patience. Il suffit d'observer une mère qui mange de baisers son petit, comme on dit si bien. On connaît des insectes qui dévorent très bien leur

conjoint. C'est qu'il n'y a pas deux manières opposées de signifier qu'on aime et qu'on hait. Étreindre et étouffer sont le même geste. Et, au surplus, ce qu'on mange avec bonheur, peut-on dire si on l'aime ou si on le hait ? On l'aime puisqu'on le désire, on le hait puisqu'on le détruit. La poignée de main est aussi une prise de main et un essai de force, et le rire découvre les dents carnassières. L'ambiguïté des passions explique les surprises de l'existence humaine ; et il y a moins de différence entre la lutte et la réconciliation qu'entre se lever pour ces choses ou rester couché. Les changements qui semblent impossibles en imagination sont faciles en fait ; et, comme nous disons le milieu fait tout ; et n'oublions pas qu'il change lui-même par l'homme, et bien plus que l'homme. Ma politique est de ne se fier qu'au changement même.

Le politique rêvait : « La bicyclette, dit-il, se tient en équilibre parce qu'elle roule. C'est ainsi que je vois nos habiles naviguer sur l'élément instable ; et la sottise des autres, de nous autres, est peut-être d'attendre qu'on puisse marcher sur l'eau. Il y a bien de la ressource dans les hommes dès qu'on ne les prend plus au sérieux. »

Le poète suivait une autre idée. « Je sais me moquer, dit-il, de ces hommes mécaniques ; toutefois en prose seulement. Le chant fait paraître l'autre moitié de l'homme. J'ai vu les hommes plus rusés que vous ne dites, et plus habiles à jouer de leur propre harpe. Car ils sont tous comme l'acteur, qui sait bien rugir, trembler, pleurer, rougir, pâlir, défaillir et renaître à son propre commandement ; ce qui n'empêche pas qu'il dépasse toujours un peu la limite qu'il a marquée. Toutefois, l'Othello véritable est plus aisément dupe de son propre jeu, jusqu'à vous étrangler tout net par la suite d'une simple menace, comme il pleurera bientôt sur vos malheurs s'il a commencé à feindre le pardon. Je conviens que cela ferait un monde absurde, dont les ivrognes et leurs virements et revirements nous donneraient quelque idée ; oui, s'il n'y avait le théâtre, qui est l'école des princes et des sujets et le seul conservatoire de la raison. Car l'acteur, qui ne va tout de même pas au désespoir, forme le public à n'être jamais tout à fait dupe ; c'est ainsi que l'acteur et le public ensemble apprennent à sentir. On dit qu'il n'y a plus de théâtre, et cela est à regretter ; car il me paraît que l'art de l'écran ne peut conduire d'une manière aussi efficace cette éducation mutuelle. Nous aurons donc de dangereux tragédiens échappés dans les rues. »

– À moins, dit le politique, que nous ne venions à estimer au-dessus de tout le flegmatique, comme font les Anglais. Et sans doute y a-t-il plus de théâtre véritable dans leur parlement que dans le nôtre. En tout cas je plains nos journalistes s'ils se mêlent de raisonner. Les coups de théâtre se suivent comme des coups de tonnerre, et leur papier s'effondre sous leur stylo. Semblables quelquefois à Javert sauvé par Jean Valjean, ils iraient bien se jeter à l'eau, s'ils n'étaient retenus par un reste d'éducation théâtrale.

– Vous jouez tous de vos idées, dit le sage, comme des hommes très rusés que vous êtes ; et je crois bien que tous les hommes sont comme vous. Ils se cachent dans un rôle, et, par un trou semblable au trou du rideau de notre enfance, ils observent très bien sans être vus. Avouez que tout compté les ligués ne pourront finir que par un geste noble comme celui qu'elles ont essayé. Car elles voient bien qu'elles n'ont pas le nombre, et que le nombre

s'organise par elles, et se trouvera armé quand elles le seront. Même un homme sans imagination peut bien prévoir le retour à la garde nationale cette institution éternelle. Qui de ces Messieurs de la droite n'a compris que, s'ils continuaient, la révolution serait faite par leur propre faute ? D'où ce geste si vite repris, mais plus sincère qu'ils ne voudraient.

– Dangereux comédiens, dit le politique.

– Non pas, dit le sage, mais plutôt sincères sans le vouloir. Où j'aperçois observation et calcul d'intérêts, je respire. Je ne me laisse plus troubler trop par le poignard et la coupe empoisonnée, quand je vois que l'acteur pense à son train de minuit quarante. L'homme est un explosif dangereux dont il faudrait attendre des surprises. Heureusement nous pensons en société et nous sommes comme le Chœur de la Comédie Humaine. Nous essayons des opinions, et de préférence en vers, car le vers modère évidemment les réactions. C'est après des essais de ce genre que nous savons ce que nous pensons. Nous sommes des spectateurs formés. Il faut se laisser aller bonnement si l'on veut être du peuple. »

C'est ainsi que le sage faisait la part du poète.

14 décembre 1935.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXXIII

Philosophie couchée

13 juin 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Pendant qu'ils pensent, ils se regardent pensant ; et pendant qu'ils éprouvent, ils se regardent éprouvant, guettant ainsi, à ce qu'ils croient, la nature humaine telle qu'elle est. Mais elle n'est point du tout ainsi. Elle n'a pas plus tôt formé une pensée qu'elle la change et la redresse. « Que j'étais sot ! Que je suis sot ! » ; ce sont de beaux discours à soi. Et pareillement l'homme ne goûte point la peur, ni la pitié, ni la tristesse ; mais il les repousse, il les secoue de lui ; il les juge. Oui, l'homme le plus simple ; et c'est par là qu'il est roi sur les animaux. Il est beau que la honte d'avoir peur change aussitôt la peur en colère. Il est beau que la pitié soit tout de suite active et bourrue. Il est beau que la haine se change en mépris par le serment, car c'est le bon chemin, le même qui conduit de l'amour soupirant à l'amour actif, généreux, tyran peut-être. Par ses discours à soi, par ses énergiques pensées, l'homme certes n'est point facile ; et même je le vois redoutable. S'il n'est pas redoutable, ce n'est pas l'homme. S'il n'est pas redoutable, il n'a pas de quoi être bon. La vertu n'est pas au-dessous de la passion, mais au-dessus. L'homme de cabinet est trop sage et trop pâle. Il se défait au lieu de se faire. Il scrute le commencement, l'inerte commencement. Il se dit : « Dès que je me change, dès que je veux, dès que j'agis, je ne suis plus vrai. » J'en ai vu se venir heurter à cette

idée que tout est mensonge en un homme dès qu'il ne se prend pas comme il est. Ils faisaient leur tour en bourdonnant et revenaient se coller là, comme une mouche aux vitres. Dans la moindre pensée, dans le moindre discours, ils voient encore de l'artifice ; c'est avant la pensée que l'homme est sincère, que l'homme est soi. La vie est riche, la pensée est pauvre. Cela se développe sans jamais s'élever ; c'est de la philosophie couchée.

Il arrive la même chose à ceux qui observent les rêves. Car, disent-ils, où suis-je plus naïf, plus sincère, plus réduit à moi-même que dans le rêve ? C'est la nature qui se montre. C'est comme si l'on disait que les erreurs d'un homme sont de lui, les vérités non. Mais c'est se moquer. Le vrai du songe, c'est l'éveil qui le dira. Au matin je dors, ou plutôt je m'éveille à demi, pensant que quelque spectre secoue des chaînes et fait un bruit terrible. Mais enfin je viens à l'enquête sérieuse, et je connais que mon réveille-matin est la cause de tout ce bruit et des ridicules suppositions que je faisais. L'homme devient véritable en ce passage en même temps que le songe devient véritable. Un songe signifie que j'ai mal perçu ce qui est. Oui, dit-on ; mais il se peut bien que ce genre d'erreur me révèle ma nature profonde et mes vraies pensées. Admirez ceci, que mes vraies pensées soient peut-être des pensées fausses.

Spinoza, qui va souvent au fond, entendit quelque jour un homme qui disait : « Ma cour s'est envolée dans la poule de mon voisin. » Et, réfléchissant sur cet exemple admirable, cherchant ce qu'il y avait de vrai là-dedans, il n'y trouvait qu'un mouvement de nerfs, de gosier, de langue, dans lequel, par une culbute à quoi les mécaniques sont sujettes, le commencement se trouve à la fin. Il faut en rire. Mais faites bien attention que le même jeu de mécanisme qui fait dire à l'enfant : « Trois fois neuf font dix-sept », ce qu'il ne pense certainement pas, pourra bien faire sonner en ses rêves ou rêveries, d'étranges formules qui auront une apparence de sens, ou qui feront d'émouvantes énigmes. Je choisis de dire, comme Descartes, que les animaux ne pensent point, et qu'il n'est pas plus raisonnable de chercher de grands secrets en son propre animal, que dans les poulets sacrés et dans les entrailles des victimes, comme on faisait dans l'ancien temps. On comprend que je ne veuille point louer la philosophie couchée, même quand elle fait voir une subtilité rare, et une rigueur d'expression quasi miraculeuse.

En d'autres termes je n'aime pas des pensées qui se soulèvent à peine et qui soupirent avant l'effort. Selon mon opinion, la pensée est vive comme la poudre et énergique. Elle ne s'étonne point de ses erreurs, elle va au fait délibérément. C'est elle qui sauvera l'homme et la civilisation.

13 juin 1929.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXXIV

Le gobe-mouches

1er juin 1928.

[Retour à la table des matières](#)

Au temps où je faisais mes études, je considérais Taine comme le roi des gobe-mouches. Cette espèce foisonnait à l'École Normale, et plusieurs de nos maîtres en étaient des exemplaires assez remarquables. Le gobe-mouches avale tout, faits, textes et commentaires. Il rend cela en idées, si l'on peut ainsi dire ; et comme je puis savoir, en ouvrant l'estomac d'un oiseau, quelles choses comestibles il a rencontrées, ainsi le discours du gobe-mouches montre des débris encore discernables des vérités qu'il a rencontrées en son vol de gobe-mouches, bec ouvert, sans choix. Je dis vérités, car tout est vrai. Tout ce qu'on voit est vrai ; tout ce qu'on lit est vrai ; oui, même l'écrit d'un fou ; car il est vrai qu'il l'écrit ; et les sottises elles-mêmes forment une part de l'opinion qui est considérable. On dit, on croit, et il est vrai qu'on dit et qu'on croit. On commente et de nouveau on commente le commentaire ; ce sont de vrais commentaires ; ce sont des faits de l'écriture. Le séminariste avale sa théologie ; il n'y regarde pas ; mais il est en cage et gavé selon un choix. Le gobe-mouches est en liberté ; il vole bec ouvert il avale tout. Cela est effrayant.

Je revois en imagination un jeune gobe-mouches qui s'est élevé depuis dans la littérature jusqu'à une place de demi-laquais ; demi-laquais c'est majordome. Ayant ingurgité les matières de M. Taine, comme on disait, et en ayant composé, s'il est permis de parler ainsi, une sorte d'aliment concentré, il fut, de notre année, celui qui fut invité à déjeuner chez l'illustre Académicien ; déjeuner réel, et en même temps symbolique. Si vous voulez savoir où ils ont déjeuné, ouvrez l'estomac. Morceaux de Taine, morceaux de Renan, un peu plus tard morceaux de Barrès. Au reste on ne pourrait pas dire que Renan et Barrès furent eux-mêmes des gobe-mouches ; car ils gouvernaient leurs pensées ; chacun à sa mesure ; mais enfin ils gouvernaient.

Pour ce qui est de Taine, je ne voudrais pas le confondre avec ses sots disciples ; c'est pourquoi je le dis roi sur cette espèce des gobe-mouches. Il a donné pour longtemps des lois à ce peuple des ébahis. Tout le marque ; il obéit ; il suit. En son temps, l'étude des fous était une chose neuve ; il y alla ; il vit un fou ou deux. Il en fut saisi ; il crut voir la nature humaine en ce grossissement. Les Pyrénées, la guerre, la Commune, autant de coups qu'il appela ses pensées. Il découvrit la nécessité, le poids des choses, les passions, le désordre, comme on découvre un bandit au coin d'une rue. C'est ainsi qu'on fait sagesse de ses expériences ; mais c'est une sagesse courte ; car ce qui frappe n'instruit guère. Et, encore, si l'on fait système de ces choses reçues, ou de ces pressions subies, on ne saisit plus en chaque chose, événement ou homme, que l'écorce. Ce genre d'esprit n'est juste que devant la mécanique nue ; aussi les pages de Taine sur les Pyrénées sont suffisantes et belles. Mais, dès qu'on veut comprendre l'homme, il faut choisir ; et même il faut choisir le mieux ; c'est une méthode d'espérer et d'aimer qui cherche ses objets au delà du choc, et dans un large horizon. Bref, c'est l'homme de génie qui explique l'homme moyen ; et il n'y a que les grands poètes qui éclairent assez les passions.

Je relisais hier le premier volume des Misérables. Une fois de plus je m'instruisais à ces pages sublimes. J'y apprenais autre chose que la peur. Sans compter que, dans ces analyses de la philosophie de cet évêque, et des confuses pensées de Jean Valjean, j'apercevais en leur juste place toutes les raisons d'espérer, et aussi de prévoir que rien ne sera facile en ce monde humain. Et cette lumière m'éclairait aussi la nuit des Révolutions. L'ordre et le désordre étaient jugés ensemble, et l'un par l'autre, comme il convient. Suivant ces réflexions je me disais qu'on n'oserait peut-être jamais mettre Hugo en sa place qui est tellement éminente ; les gobe-mouches se trouveraient trop au-dessous, trop méprisés ; et pourtant il faudra mépriser l'accumulation du savoir. Mais heureusement Hugo est poète ; il est en situation de dominer. J'ai remarqué plus d'une fois qu'il est l'âme de beaucoup ; nous serions donc bien au-dessus de notre propre opinion et presque demi-dieux sans le savoir.

1er juin 1928.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXXV

Pudeur d'esprit

22 novembre 1923.

[Retour à la table des matières](#)

Il y a une force invincible dans tout homme, et déjà dans l'enfant, dès qu'il aperçoit que ses sentiments sont bien à lui, et que nul n'a pouvoir de les changer. Vertu est force ; et il n'y a point de vertu sans cette force-là. Toutefois les premiers effets de cette force d'âme, car c'est son nom, tournent souvent à mal. Nous sommes ainsi faits que le meilleur en nous est d'abord jugé fort mauvais ; par exemple si un enfant s'obstine et se ferme. Dès qu'il découvre en lui ce trésor du vouloir, qui n'est qu'à lui, aussitôt il s'arme ; et le premier effet est presque toujours une sorte de méchanceté ; car nul ne croit d'abord qu'il pourra sauver sa plus chère opinion sans violence, et la moindre discussion le fait bien voir. En sorte que ne point céder, qui est la plus belle chose, passe d'abord pour la plus laide. Et au contraire les moutons, qui n'ont point encore trouvé leur être, sont naturellement préférés, quand le berger serait l'homme le plus sage. C'est même le piège pour les sages, où ils se laissent prendre une fois ou l'autre, que d'estimer trop ceux qui croient et trop peu qui examinent ; trop peu aussi ceux qui refusent par principe, par crainte de ne plus savoir se défendre s'ils donnent entrée ; et ceux-là ne sont pas les pires.

C'est pourquoi il faut craindre la preuve, j'entends celle qu'on tient par le manche ; ce n'est toujours qu'une arme. Je me suis longtemps étonné de ce que les hommes fuient encore plus devant la bonne preuve que devant la mauvaise, et se ferment à l'évidence. Même de loin ; là-dessus ils sont rusés en proportion qu'ils sont instruits ; les meilleurs esprits sont justement ceux qui voient venir la preuve du plus loin, qui se mettent en alarme, et lèvent le pont. Ne vous pressez pas de conclure qu'un homme est sot ou endormi. Souvent il veille en son silence ; souvent il ne perd pas un seul de vos mouvements ; mais il fait le mort, comme les insectes. Cette pudeur d'esprit est belle. La liberté est alors estimée plus précieuse que la lumière et cela est dans l'ordre. Toutes les fois qu'on juge l'homme d'après sa forme extérieure non d'après ses discours, on juge bien. On perd son temps dans la société, si l'on ne fait continuellement ce genre de rectification. Pensez toujours que l'homme intérieur se donne un délai et renouvelle quelques serments à soi. N'allez pas comme un étourneau autour des chouettes de Minerve.

On n'apprécie pas toujours comme il faudrait ce genre de croyances sans jugement, et qui tiennent à la pratique. La coutume n'offense pas l'esprit. Pourquoi ? Parce qu'elle ne demande pas approbation. Par exemple la guerre ne se donne pas comme raisonnable ; aussi n'y a-t-il point un seul homme de guerre qui n'ait sévèrement jugé la guerre ; ce n'est qu'un état de fait. Mais au contraire la paix est une idée ; la paix demande approbation ; elle frappe indiscrètement au plus haut de l'esprit. Ici vous trouvez une étonnante résistance, et qui n'a rien de vil. Tel s'accommode d'une servitude volontaire qui ne voudrait point d'une liberté forcée. Ces soins de garde et de vigilance ajournent souvent l'examen de raison ; et beaucoup penseraient sagement si on les en pressait moins. En quoi il y a autre chose que cette animale impénétrabilité, que représente le crocodile par ses écailles ; toutefois ce n'est pas un petit inconvénient si, par l'insistance, on fait l'alliance de l'obstination animale et de l'humaine fermeté.

Il ne faut pas tellement se soucier de persuader. Nous croyons trop qu'une pensée n'est pas pensée si elle ne se rend à nos sommations. N'ayez pas peur. Le travail se continue en cet intérieur mobile ; il n'y a point d'argument perdu. La raison est un fait auquel tous ont part, par le refus, par le silence, par un genre de négligence. Que l'écrivain passe donc comme le veilleur, qui frappe un bon coup, et puis s'en va.

22 novembre 1923.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXXVI

Arnolphe

5 juin 1928.

[Retour à la table des matières](#)

La force a mauvaise grâce ; et, dès qu'elle prétend à être aimée, elle est ridicule. La plus naïve des femmes sait cela. Arnolphe peut enfermer Agnès ; il suffit d'un tour de clef. « Je sais que vous m'aimez », dit le barbon. « Si je vous aime, et si vous le savez, pourquoi m'enfermez-vous ? » « Il est vrai, se dit le barbon. Et comment pourrait-elle ne pas m'aimer ? Je suis riche, généreux, plein d'esprit. Mascarille me le disait encore hier. Et qui aimerait-elle ? Elle ne voit que moi. Ouvrons la porte. » Il tourne la clef. Mais il n'est pas au coin de la rue qu'il se reprend. « Cette jeunesse est facile à tromper. Quelque galant rôde peut-être par ici. Liberté n'est pas licence. Et au surplus je lui dois protection et conseil. Mon conseil est qu'elle m'aime ; et c'est pour son bien. Fermons la porte. » Il revient ; il donne un tour de clef. « Ce n'est pas, dit-il en regardant la clef, que je me méfie d'elle. Au contraire j'ai pleine confiance. Qu'est-ce qu'aimer, qu'est-ce qu'être aimé si ce n'est se fier ? Elle est libre, cela va sans dire. Qu'elle choisisse. Mais je veux qu'elle me choisisse. Si elle hésitait, ce serait le signe d'un étrange aveuglement. Quelqu'un a écrit que la liberté n'est point la liberté de mal faire, ni de se tromper. Cette

clef la met en garde. Ce n'est qu'une sûreté de plus, et presque inutile. Presque. Oh! si j'étais sûr qu'elle ne ferait jamais que ce qui me plaît, comme je la laisserais libre de faire ce qu'elle voudrait ! » Cependant la pensée s'envole ; la pensée n'est jamais prisonnière ; la pensée n'est jamais sous clef. Comment pourrait-on reconnaître un droit à celui qui force ? A-t-on le moindre devoir de bonne volonté envers celui qui vous enferme ? Tu seras trompé, Arnolphe, tu l'es déjà ; et tu le sais.

« Oui, je le sais. Je devine ces pensées rebelles. Soit. Du moins elles ne seront que des pensées. Je fermerai les portes. Ou plutôt, puisque je les fermes déjà, je les fermerai à grand bruit. J'ôterai toute espérance. Les actions seront à moi. La pensée suivra. Comme on voit que les oiseaux en cage chantent pour leur maître. Et n'ai-je pas lu aussi que l'on commence par craindre Dieu, et qu'on finit par l'aimer ? Soyons tyran, mais sans faiblesse. Que n'ai-je commencé par là ? »

Cette situation de l'homme mûr est la situation humaine. L'art d'aimer est profondément caché. Ce genre d'ambition, assez noble, qui cherche un pouvoir de sentiment ne peut s'empêcher de l'essayer, ce pouvoir, ce qui fait aussitôt révolte parmi les sujets de ce sage, monarque. L'esprit de résistance n'est pas assez estimé ; cela veut dire exactement que l'on n'aime pas assez. Le remède à ces situations c'est d'aimer encore plus. Et ici l'âme généreuse n'hésite pas. Ainsi l'autorité a tort et donne des armes contre elle. Il n'y a point de tyran qui ne prétende à être aimé. Il n'y a point de tyran qui y réussisse. La plus grande concession qu'il puisse faire est de laisser la porte grande ouverte, mais en cachant un geôlier derrière, qui a mission de la fermer dès qu'on fait mine de sortir. Arnolphe est ridicule, parce qu'il ne pense même pas qu'Agnès puisse former une opinion ou avoir une préférence. Alceste est ridicule aussi, parce que, tout en aimant selon la règle chevaleresque, il n'a pourtant point compris la règle du jeu, qui est que Célimène se plaira d'abord à déplaire, afin d'essayer ce grand pouvoir qu'on lui a noblement remis. C'est ainsi que, dans les discussions où il est convenu que l'on peut tout dire, on voit paraître aussitôt les opinions les plus déplaisantes. L'esprit libre, c'est d'abord l'esprit de contradiction. Celui qui tente d'instruire, de conquérir, de gouverner enfin, sous le signe de la liberté, doit faire provision de sagesse. Et il me semble que la première précaution à prendre ici contre soi, si l'on ne peut tout permettre, est de séparer l'action et l'opinion ; car l'action se heurte naturellement aux forces, et toujours doit composer, ce qui fait que le tyran des actions offense moins ; au lieu que l'opinion ne veut changer que par des raisons ; c'est pourquoi le bâton ici, même seulement montré, offense et sans remède.

5 juin 1928.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXXVII

Fidélité

5 février 1926.

[Retour à la table des matières](#)

Quand on veut dire qu'il y a de la volonté dans l'amour, tous résistent, d'après l'antique idée d'une fatalité des passions . En quoi il y a du vrai ; car on ne choisit pas d'aimer ou non, ni d'aimer telle ou telle. Mais il faut dire aussi que l'idée d'une volonté qui choisit est une idée de professeur. On ne choisit point de naître, ni évidemment ses parents. Aussi le bon vouloir, le vrai vouloir, est de partir de là, et de développer ce qui se montre. Ainsi pour l'amour, il dépend de chacun de le mener à bonne fin, comme on élève un enfant chéri. Car on ne choisit pas non plus ses enfants ; mais ce n'est pas une raison pour les accepter comme on accepte la pluie ou la grêle.

L'amour fatal plaît au premier moment. Mais le développement de cette maladie d'après l'idée qu'on n'y peut rien fait voir plutôt offense qu'offrande. Imaginez ce discours de l'amoureux hypocondriaque : « Je suis bien forcé de dire que je vous aime, et je ne puis faire autrement. J'ai cherché vainement quelque symptôme annonçant la guérison, mais je n'en trouve point. Voici donc l'hommage que je vous fais. Je suis lié à vous par une nécessité de

nature ; je voudrais me délier, et je ne puis. Je ne vous promet rien, sinon de joyeusement fuir dès que je le pourrai. » Ce discours est en vérité injurieux ; il enferme autant de haine que d'amour. Aussi trouve-t-on les effets de ce mélange dans le jeu des passions. Mais ce n'est point sentiment. Nous ne trouvons encore ici que deux ennemis qui se guettent. Et puisque l'âge les dépouille jour après jour d'un peu de ce pouvoir magique, on voit se produire ce jeu cruel, où chacun essaie un peu tous les jours la corde qu'il tient et la corde qui le tient. C'est à qui s'enfuira le premier.

Juliette, quand elle voit pour la première fois Roméo, trouve ce mot sublime : « Nourrice, dit-elle, si je n'épouse pas celui-là je mourrai vierge. » Certes elle ne choisit pas d'aimer ; mais plutôt elle reprend cet amour étranger ; elle le fait sien. Elle en jure d'abord, ce qui la porte au sentiment le plus haut. On dira que c'est vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Les stoïciens en étaient là quand ils disaient : « Les destins te traînent si tu résistes, mais si tu consens, ils te conduisent. » C'est ainsi qu'un homme peut aller au supplice au lieu de s'y laisser traîner. Mais cet exemple est trop violent ; il abolit toute pensée réelle. Que l'homme le prenne bien ou mal, c'est toujours mourir. Au contraire, s'il s'agit de vivre, il y a bien de la différence entre accepter et subir ; l'action même en est changée. Je n'ai pas bien compris d'abord en quel sens les destins nous conduisent ; entendez qu'ils nous offrent à chaque instant des passages dont l'homme accablé et triste se détourne. L'espérance a ouvert plus d'une porte.

Dans le fait il y a bien de la différence entre le métier qu'on accepte de bonne grâce et même de tout son cœur, et le même métier, si on le subit. C'est toute la différence d'un bon comptable à un médiocre, ou d'un bon charpentier à un médiocre.

En toutes choses, les hommes s'usent souvent à penser cette faible idée : « J'ai mal choisi ; cela est sans remède, et c'est tant pis pour moi. » L'idée juste est au contraire que tous les choix sont mauvais si l'on s'abandonne, mais qu'ils peuvent tous devenir bons par le bon vouloir. Nul ne choisit son métier par de bonnes raisons, puisqu'il faut choisir un métier avant de le connaître. Nul ne choisit non plus ses amours. Mais c'est la fidélité qui sauve le choix, ici comme là. Il faut choisir d'être fidèle ; il faut choisir de rendre le choix bon. Il y a peut-être des romanciers qui s'aperçoivent, à l'exécution, que le sujet qu'ils ont choisi n'est pas beau. Et certes il est bien facile de se prouver à soi-même qu'un sujet est mal choisi ; mais aussi cela ne conduit à rien. Alors on n'écrit point. Car il n'y a pas de beaux sujets ; il faut les rendre beaux par la fidélité. Il n'y a pas peut-être une seule pensée qui ne soit déception, si l'on attend qu'elle se développe, et si on la regarde danser. Il n'y a pas une seule pensée qui ne nous paie de nos peines, si nous la suivons généreusement. Ainsi il n'y a pas sans doute un seul amour qui ne puisse devenir grand et beau si l'on en jure ; et le plus bel amour ne va pas loin si on le regarde courir. Mais plutôt il faut le porter à bras, comme un enfant chéri.

5 février 1926.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXXVIII

L'homme de guerre

23 septembre 1922.

[Retour à la table des matières](#)

Tout homme est guerrier. Non par les causes extérieures, mais par la structure et par l'énergie accumulée. Tout homme qui entre dans un jeu s'y anime, sans penser aux coups de pied ni aux os cassés. Qui n'a vu un soldat, roi des chevaux, acculer un animal fou dans l'angle de deux murs, et lui passer la bride ? L'animal est de beaucoup le plus fort, mais il fléchit devant l'orgueil, le courage et la certitude. Ce dompteur de chevaux risquait sa vie ; mais il ne pensait point à cela ; il ne visait, au contraire, qu'à étendre sa propre vie. L'homme n'aime pas autre chose que les actions difficiles et les victoires, comme on voit dans les sauvetages, où l'homme est prompt, assuré et infatigable. Ce héros c'est n'importe qui. Comme l'écrivait Desbois, penseur d'infanterie, aujourd'hui poussière de Somme : « Le massacre est une des conditions du jeu, il n'en est pas la fin. » Le fait est qu'il y a péril de mort en beaucoup d'actions ; et l'on arriverait à n'oser plus boire du lait qui n'a pas bouilli ; c'est pourquoi l'homme choisit de vivre et choisit de vaincre. Ne lui dites pas que la guerre est effrayante et au-dessus des forces ; cela lui donnera envie d'y aller.

Ici est le détour de pensée qui demande attention. Car je semble donner gagné à ceux qui disent que la guerre est dans la nature humaine et durera autant que les hommes. Ce que je dis, c'est que la guerre est toujours possible

et sera toujours possible, de même que la colère est toujours possible et guette même le sage. Or, au sujet de la colère, n'importe qui peut comprendre qu'il y a deux erreurs du jugement, également funestes, et d'ailleurs alliées ; la première est de croire que toute colère est vaincue parce qu'une colère est vaincue ; l'autre est de croire que la colère naît d'après des causes invincibles et selon une fatalité insurmontable. Faites seulement j'essai de rire volontairement quand la colère s'élève en vous comme une maladie. Au vrai celui qui s'abandonne entièrement à la colère et qui l'attend comme une nausée ou une rage de dents est un fou. Et il est profondément vrai de dire que le sentiment d'une fatalité insurmontable est commun à tous les genres de folie. Toujours est-il qu'un homme sain veut être maître de son corps et croit fermement qu'il le sera. Même surpris, et honteux d'avoir été surpris, il croit encore, il veut croire encore le ressort de la volonté se trouve là.

Or la fatalité règne sur la guerre. Des hommes qui ne se croient point fous individuellement se croient fous collectivement. Parce qu'ils croient que la guerre ne peut être voulue, et qu'elle est toujours subie, ils en cherchent autour d'eux les signes sacrés. Ils les reconnaissent, les nomment, et ainsi les lancent eux-mêmes à leurs frères épouvantés. Encore mieux les voient-ils au loin, et chez les autres peuples, écoutant les pas du Barbare sur la terre. « Dieu le veut » fut le cri des croisades ; mais c'est le cri de toute guerre. L'antique idée du destin nous reprend par là, et la religion des présages, qui est toute la religion peut-être.

Il ne s'agit plus alors de savoir ce que chacun veut, mais bien de savoir ce que tous feront. Ainsi une farouche volonté s'impose à tous, et qui n'est de personne. Tout cela par l'ignorance des causes. Comme on veut supposer que le sauveteur agit par amour, ainsi on veut supposer que le guerrier combat par haine. Mais non. Il combat comme il sauve, parce que c'est difficile. Il n'y a point de pire erreur que si l'on croit que les périls de la guerre fatigueront l'homme et assureront la paix. N'en croyez rien. La guerre n'effraie pas plus l'homme que n'importe quel métier qu'il sait faire. Car la fatigue et l'accident sont dans tout métier. Et au vrai toute la vie humaine est combat.

La guerre étant donc toute renfermée dans l'homme sain et équilibré, et par les mêmes causes qui assurent la paix est possible, indéfiniment possible. Le laboureur et le soldat ne sont point deux hommes ; c'est le même homme. Dans les moindres actions je vois que c'est le même homme. Donc si la paix dure un mois elle peut durer cent ans. La vraie cause des guerres, c'est que l'on croit que les guerres sont au-dessus de l'homme et par décret divin, comme on croyait autrefois des songes. Une exacte connaissance de la nature humaine effacera toute fatalité ; car c'est la connaissance des vraies causes qui donne sécurité et puissance en toute action. C'est par l'effort dirigé que l'homme possède tout ce qu'il possède, et aussi bien lui-même.

23 septembre 1922.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XXXIX

Un ministre des signes

9 avril 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Observez l'ordonnateur des Pompes Funèbres ; c'est un roi des signes ; il n'est que cela. Il sait marcher, regarder, baisser les yeux, nommer, selon le cercle humain, selon les parentés et selon les dignités. Il reçoit des signes, il renvoie des signes, sans aucune complaisance à sa propre humeur. De choses lourdes ou légères, carrées ou rondes, coupantes, piquantes ou glissantes, il n'a point charge et ne s'en soucie guère ; mais des visages et de son propre visage, de l'ordre humain autour de lui et en lui, des signes retenus ou échangés de ce qui touche par le sens, non par la masse, de l'impondérable enfin. Telle est sa charge. Je dis charge métaphoriquement ; et lui agit métaphoriquement ; car c'est la signification qu'il surveille et dont il a garde, non pas l'être. Or je crois que ce vêtement de signes est bien attaché sur lui et le tient ferme : cet homme est composé par son métier ; il n'improvisera guère. Et comment ses opinions n'iraient-elles pas avec ses gestes ? Car nos pensées sont réglées sur l'expression. Si j'ai la bouche ouverte, je ne puis penser.

Le marchand de robinets s'avance autrement ; son costume même est comme un programme ; il porte sa boîte d'insolente façon. Parce que son métier n'est point de signes, mais réel ; le plomb et le cuivre ne sont point des êtres que l'on persuade. Le geste ici est réglé sur la chose, selon qu'elle est

dure ou molle, carrée ou ronde, grosse ou petite. D'avance tous ses gestes se règlent sur la chose, comme si le monde des hommes était sans importance. Ses gestes sont déjà des actions, et des actions sans politesse ; tout annonce qu'il se prépare à couper, tordre ou fondre. Et dès que le robinet va comme il faut, il se moque du reste, ce qu'il fait savoir à toute la rue par son air de mirliton. Cet air n'est point tout à fait juste ; mais il n'a pas de honte ; au contraire il se moque ; il se plaît à ne point plaire. Il est clair que chanter juste c'est déjà politesse. Ainsi d'autres gestes, et en même temps d'autres opinions ; ou bien, peut-être, d'autres manières d'exprimer les mêmes opinions ; et c'est par la manière surtout que les opinions diffèrent ; Proudhon est révolutionnaire en ses opinions les plus modérées. Mais je reviens au marchand de robinets. Il se moque de l'opinion, mais non pas tout à fait ; car il doit fixer les prix d'après les visages.

Il y a sans doute une habileté manuelle qui dispense tout à fait de politesse. L'horloger qui fabrique ne parle pas à ses semblables comme l'horloger qui vend. J'ai souvenir d'un sculpteur sur bois, fort habile à copier les vieilles choses, qui buvait un peu trop et qui se moquait de tout. Il s'en allait en vagabond de ville en ville, sans vertu ni apparence de vertu, assuré de trouver du travail dès qu'il se montrait, car il n'avait pas son pareil pour imiter les ornements des vieux meubles. Quand on en est à un certain degré d'impudence, il est sans doute difficile de former des idées, et surtout certaines idées, comme de sentiment, de politique ou de droit. Mais si on les forme, elles seront autres, et selon les gestes qui font, non pas selon les gestes qui persuadent.

Ces réflexions me venaient comme je considérais un cocher de noce, assez râpé et même marqué de quelque cynisme, mais qui gardait une apparence de bourgeoisie. Son affaire était pourtant de conduire ses chevaux, et non de plaire aux hommes. Et il y avait entre son allure, son visage et son grand chapeau une harmonie non cherchée. J'inventais déjà une biographie et des causes lointaines pendant qu'il se tenait près de ses chevaux ; enfin je cherchais dans un passé imaginaire l'origine de ce reste de bourgeoisie que je lui voyais. Je compris qu'il ne fallait pas chercher si loin, quand les chevaux se mirent à se mordre en couchant les oreilles ; car lui, attentif aux signes, les regarda vivement, non sans majesté ; il eut cet air d'autorité que les sculpteurs donnent aux lions ; et les chevaux se disposèrent aussitôt comme des enfants sages. La bourgeoisie n'était point une sorte d'attribut du cocher, mais plutôt une conséquence de la situation de maître et d'esclave dont le cocher tirait tout ce qu'il pouvait ; il se formait selon la bourgeoisie, apprenant ainsi le métier de maître et les signes qu'un maître emploie. Assurément ce n'est point par des regards impérieux que l'on peut fermer un robinet ou faire marcher une montre.

9 avril 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XL

Métiers

30 avril 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Avril, mois trompeur. Le jeu traditionnel du premier avril nous en avertit assez. Mais tous s'y laissent prendre, aux jeux du soleil comme aux jeux des hommes. L'habitant des villes relève son col et va à ses affaires. L'usine est encore mieux fermée au monde ; l'homme ici récolte exactement selon ce qu'il fait et souffre selon sa faute ; c'est son marteau qui frappe sur son doigt, et il n'accuse que lui-même. Mais le paysan reçoit la grêle ou la gelée, et il n'y peut rien. En tout son travail il attend, sans aucune métaphore, l'ordre du ciel, ne pouvant charroyer par la boue ni labourer en terre sèche. Bien plus tous ses soins ne sont que commencement ; c'est nature qui achève ; et je ne retrouve, pas ici cette exacte proportion entre le travail et le produit, d'après laquelle l'esprit prolétarien se trouve redressé, qu'il le veuille ou non, selon la justice, sans jamais craindre ni espérer beaucoup que de lui-même. L'idée de justice se dessine d'après le métier qu'il fait. Le bourgeois, qui vit de plaire, ne peut concevoir salaire égal pour travail égal ; c'est qu'il n'y a point de mesure entre ce genre de travail et le résultat l'avocat qui plaide mal est souvent celui qui travaille le plus. Au contraire le prolétaire a banni l'espérance ; ce qu'il gagnera, il le sait d'avance, car ce n'est au plus que le produit de son travail ;

chaque coup de marteau a une valeur bien déterminée ; d'où l'ouvrier penche toujours à régler les sorts ; c'est le législateur né.

Aux champs pousse l'espérance. Par la grâce du soleil, la vigne, le blé, la prairie, l'arbre à fruits feront des miracles. J'ai souvenir d'un petit bourg bien fleuri qui vendit en une matinée, à des ramasseurs étrangers, pour quatre-vingt mille francs de prunes. Remarquez que faute de prunes ils ne seraient pas morts ; il se trouve toujours quelque culture qui réussit passablement ; et l'on vit. Ainsi les rêveries du paysan n'ont point pour objet le pain quotidien et le nécessaire, mais plutôt la richesse, qui tombera du ciel comme une manne ; c'est pourquoi ce genre d'attente et cette prière d'avril n'est point d'un pauvre qui demande charité. Il y a une fierté et assurance du paysan, qui a toujours du bois pour son feu et une soupe à cuire. Il est inquiet souvent ; mais toujours regardant plus loin que son existence immédiate. Et toujours formant un bel avenir, sans désespoir vrai, puisqu'il ne peut rien prévoir au delà de deux jours. Le malheur qui lui est propre est l'espoir trompé, on dirait presque l'ambition trompée. Il est dans les hasards ; mais l'idée d'un destin régulièrement mauvais ne naît point de son expérience ; c'est plutôt la malédiction qu'il imagine, terminée à certains objets et à un certain temps. L'âge champêtre est l'âge des sorciers et des sorts, et des épreuves passagères qui ne tuent jamais l'espérance. Ce que les contes populaires expriment très bien, par ces enchanteurs à pouvoirs limités, et ces héros du travail, dont l'obstination est sans limites.

L'idée d'un destin invincible est plutôt politique, j'entends propre à ceux qui tirent leur subsistance des hommes, et de plaire, et de persuader. Car il est vrai alors qu'un succès en annonce un autre ; mais il est vrai aussi qu'un premier revers tue la confiance en tous, en ceux qui donnent et en celui qui demande ; ce qu'exprime éloquemment le triste visage du solliciteur. Ici règne la chance ; et cette déesse ne mourra point. C'est le prolétaire qui en rit, assez fort de son outil et de ses bras, et le paysan aussi, mais d'une autre manière, parce qu'il croit à d'autres dieux, et ainsi se gardera toujours d'offenser le dieu voisin. Prière de poète, ici, non prière de pauvre. Cependant l'ouvrier est autre ; il travaille et chante ; et, si les choses vont mal, petites ou grandes, aussitôt vous le voyez avancer la main pour les changer. Forte main, et forte prière. D'où l'on viendrait à comprendre passablement ces réunions d'avocats, de paysans et d'ouvriers desquelles aucune idée commune ne peut se former, parce que les rêveries ou prières, comme on voudra dire, des uns et des autres ne s'accordent point du tout. Quand ils s'accordent, bourgeois, ouvriers et paysans, sur la justice, soyez sûrs que chacun pense la justice d'après son métier. Les paysans voudraient un système de la propriété inaliénable ; les ouvriers, un marché public des produits, et un salaire réglé sur les prix ; les bourgeois, un bénéfice secret et des moyens de jouer à la hausse et à la baisse. Car l'homme pense ses rêves et ses dieux et ne pense rien d'autre.

30 avril 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XLI

La structure paysanne

25 juillet 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Il y a un violent contraste entre le paysan qui arrondit son domaine et le maître d'une grande entreprise qui participe de haut à des industries, à des banques, et qui touche en jetons de présence, pour une seule année, de quoi payer les terres de dix paysans. Quel rapport entre l'ouvrier qui s'ennuie et s'épuise dans une sorte de grande caserne, et le maître lointain qui n'a jamais touché un marteau ? Ce sont deux espèces d'hommes, ennemis déjà par le costume ; et il y a plus d'une ressemblance entre le pouvoir industriel et le militaire, qui tous deux agissent par sous-officiers. Le contre-maître connaît la peine des hommes ; mais il n'est point libre de ralentir le rythme inhumain ; il est lui-même tenu par d'autres, ingénieurs du chefs de service, qui ne sont encore que les délégués du pouvoir. Et, comme le général en chef fait avancer le fantassin qui ne le connaît que de nom, ainsi un pouvoir encore plus caché, fait d'un conseil de grands usuriers, donne ou retire le travail, embauche ou débauche, réduit les salaires, et jette des chômeurs au désespoir d'après des combinaisons et des projets qui sont profondément secrets. La propriété individuelle couvre tant bien que mal des institutions si profondément différentes. Ceux qui spéculent abstraitement d'après de telles notions ne peuvent que se tromper. Il y a deux types de propriétés et deux capitalismes.

Au temps des foins ou de la moisson, vous ne distinguez pas le maître et l'ouvrier ; ils sont maigres l'un et l'autre, et recuits de soleil ; d'un même mouvement ils précipitent le travail, si la pluie menace ; à bien regarder, le maître est celui qui se donne le plus de mal, et c'est par là qu'il pousse les autres. Hors dès menaces du ciel, le travail se fait selon un rythme balancé qui convient au corps humain ; au reste tout est tempéré par le cheval et le bœuf, qu'il faut ménager, tout est tempéré par la terre ; car, quelque culture que l'on entreprenne, il faut attendre ; l'impatience humaine ne peut avancer l'époque de la moisson. Les longues nuits de l'hiver invitent au repos, ou bien à cette demi-paresse de la veillée. D'où se forme l'esprit paysan, toujours adhérent à la nature, sans être jamais entraîné par des combinaisons abstraites. Le champ qu'il désire, il le voit chaque jour ; il y voit des travaux ; cette richesse nouvelle sera une occasion de se fatiguer davantage. L'oisif n'est jamais celui qu'on envie ; et l'ouvrier agricole, qui rêve d'avoir son champ à lui, ne cesse de voir son modèle, les pieds dans le fumier comme lui-même. Ici l'égalité est présente et sensible. Et l'inégalité n'irait pas loin si le prêteur, l'avidé prêteur, ne venait troubler l'ordre des travaux.

On conçoit une politique qui définirait la propriété légitime, ou tout au moins favorisée, qui la définirait par cette condition que le maître soit vêtu comme l'ouvrier et fasse le même travail que l'ouvrier. L'artisan de village, menuisier, charpentier ou forgeron, est formé sur le modèle paysan, étant lui-même à demi paysan. Il faut attendre pour avoir une porte, que le menuisier ait fait sa moisson. Tout villageois, maître ou ouvrier, possède un petit commencement de jardin, de basse-cour, de clapier. Nul ne se sépare tout à fait de l'antique travail qui nourrit l'homme. Les villes sont faites de villages. Les peintres, les maçons, les ébénistes sont tous vêtus de même, et le patron est debout le premier. La fortune est liée au travail ; on le voit ; l'exemple est devant les yeux. Ainsi est fait le monde des hommes pour le principal. Et le législateur devrait travailler d'après nature, ayant toujours sous les yeux cette éternelle structure, toujours paysanne au fond. La partie d'usines et de logements ouvriers est au contraire monstrueuse, comme l'est aussi la partie orgueilleuse et fortifiée où se loge le rentier.

On ne changera jamais l'ordre des besoins. On a longtemps vécu sans autos et sans phonos ; on n'a jamais vécu sans pain, sans volaille, sans troupeaux. Le grand désordre humain, si l'on y pense bien, c'est l'immense entreprise qui rassemble premièrement des signes monétaires, et de là se porte à ce qui est nouveau, à ce qui donnera pour un temps court des profits démesurés, comme on a vu pour les cycles au commencement, ou pour le cinéma, ou pour la radio. On comprend que ce genre d'industrie attire d'abord les ouvriers et transforme même les fils de paysans en ouvriers. Tout cela est téméraire et hors nature. On peut prévoir que par la production folle, la concurrence, et la saturation du marché, on verra les habiles s'en retirer, la petite épargne ruinée et le paysan transformé en chômeur. Toute politique raisonnable serait donc rustique. Il me semble que cette idée circule dans le monde entier.

25 juillet 1936.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XLII

Marins et paysans

3 septembre 1922.

[Retour à la table des matières](#)

Quand le marin est soulevé avec son navire sur le dos de la vague, il connaît directement une force bien plus puissante que l'homme ; mais aussi, lorsqu'il navigue tout près du vent, et ainsi s'éloigne des récifs sur lesquels justement le vent le poussait, il connaît que l'industrie donne moyen de vaincre le vent et les vagues ; et l'expérience lui fait voir qu'il y a parade contre tous les coups de mer. Bref, c'est toujours force mécanique, et seulement mécanique. Tout y est clair ; et la loi se montre même dans le désordre, en ces balancements sans fin. Le fidèle retour des marées semble défier le dieu des tempêtes, et le bois flotte toujours sur l'eau. C'est l'agriculteur, malgré l'apparence, qui foule l'élément perfide. Ici jouent les forces biologiques composées avec le caprice des saisons. Ici attente, patience, et d'abord déception ; il faut porter sa vue sur une longue suite d'années pour entreprendre quelque chose d'utile, irrigation ici, assèchement là. Une année est sèche et cuite ; l'année qui suit est pluvieuse et pourrie. Entre les semailles et la moisson que de changements ! Contre lesquels il n'y a pas de parade, si ce n'est par provision et compensation ; une année c'est le foin et le bétail qui paient, une autre

année c'est le blé. C'est donc la tradition et c'est l'imitation qui sauve ; toute invention est suspecte, parce que cette sagesse paysanne ne s'arrête jamais aux premiers résultats. On voit des terres à blé parsemées de pierres plates. Bouvard et Pécuchet faisaient enlever ces pierres à grands frais ; mais cet engrais minéral soutenait la paille, et les pierres faisaient drainage peut-être. Ils fumaient trop richement, leur moisson poussait en herbe molle et leur blé se conservait mal. Attendons la fin, telle est la chanson paysanne.

Le marin agit dans le moment même ; un coup de barre sauve ou perd ; ce sont des combats successifs et des victoires assurées à chaque instant ; un seul danger à la fois ; et dès que l'on est au port on se moque de Neptune. L'audace et l'industrie devaient naître sur ces bords découpés où le flot se fatigue ; tout ce vain bruit à côté du port toujours tranquille doit modérer l'imagination. « Laisse passer la risée », c'est un mot de marin, et c'est aussi une règle de vie en quelque sorte. Dans nos villes maritimes on voit que les plaisirs des marins font scandale aux yeux des sages fantassins, fils de laboureurs. C'est que la tempête ne saccage point les moissons du marin ; du moment qu'il se sauve lui-même, il a tout sauvé. Mais le paysan ne peut conduire ses richesses au port ; elles sont étalées et exposées toujours ; ainsi le bon feu ne le console pas assez de la gelée. Ce n'est pas lui qui dira jamais avec le poète : « Qu'il est doux d'être à l'abri quand le vent est déchaîné sur la terre. »

Par ces causes, la Chine est massive et impénétrable. Par ces causes le remuant Occident, rongé par la mer, promène ses lois et inventions dans le monde. Ces remarques peuvent expliquer quelque chose de cette île industrielle et physicienne, et de cette politique que Montesquieu ne se lassait pas d'expliquer par la force des marées et la profondeur des estuaires ; car, disait-il, le port profond fait les bons voiliers, par cette résistance latérale de la quille profondément plongée, qui permet de naviguer tout près du vent. Par ces causes, Venise ne pouvait vaincre l'Angleterre ; et toute bataille navale était réglée d'avance d'après les eaux et les rivages. Pensée de marin ; philosophie de marin. Goethe le terrien n'aimait point trop ces explications par les causes extérieures ; mais ses méditations allaient plutôt du gland au chêne centenaire, suivant ce développement par l'intérieur, sur lequel, l'homme n'a pas de prise. Goethe était paysan en cela ; il pensait l'idée comme un germe qui porte sa loi en lui ; cette idée est mystique. Elle est objet de contemplation plutôt que de raisonnement ; elle met l'esprit en marche plutôt qu'elle ne l'éclaire. Ainsi le terrien rêvait à la lumière italique. Il partait déjà en voyage. Ainsi le continent pousse ses troupeaux d'idées nébuleuses vers les îles de toutes parts baignées ; et c'est Darwin le marin qui les tond.

3 septembre 1922.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XLIII

Prolétaires et bourgeois

1^{er} Octobre 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Le ballon est tombé dans le jardin de cette vieille dame. Il y a une porte à ouvrir, chose sacrée ; et l'on peut prévoir d'aigres reproches. La physique de la chose est toute simple, mais la politique en est difficile, et l'enfant met en œuvre la politesse, l'excuse, la promesse, enfin tous les moyens que j'appelle bourgeois ou citadins. Il s'agit de persuader, et d'abord de plaire, et premièrement de ne pas déplaire. Une sorcière détient le mot.

Le même ballon maintenant est dans un arbre il n'y a point de clôture ni aucune défense, ni aucun être humain en vue. Il faut être bien enfant pour prier un arbre ou un ballon ; notre garçon n'est pas si sot ; il cherche une pierre de bonne grosseur ; il la lance, attentif seulement à sa propre sûreté. Il y a attaché une ficelle ; il secoue la branche ; le ballon descend et la pierre aussi ; la ficelle va rejoindre dans la poche le couteau, autre précieux outil. Ici l'enfant est tout prolétaire, sans politesse aucune. Je vois sur son visage une attention aux choses, qui n'est point douce, et une raison sans respect. La courtoisie est effacée. Reviendra-t-elle ? Il s'agit de savoir s'il gagnera sa vie à ce jeu ou à l'autre. Physicien ou avocat, ce sont deux hommes. Ils se battent en chacun ; et il n'est pas difficile de savoir qui des deux croit en Dieu. Croire en Dieu c'est politesse.

Le pur prolétaire est un homme rare. J'ai connu un ouvrier cordonnier qui n'avait pas d'égal pour la chaussure de femme ; on le priait, mais il ne priait personne ; c'était un philosophe matérialiste. Ainsi l'on trouve les maçons, les terrassiers, les machinistes, les ajusteurs, dans les temps où les entreprises vont. Le matérialisme est d'attitude et de costume pour ceux qui n'ont jamais à prier. Au contraire dès qu'il faut offrir son travail et le vanter, bourgeoisie revient. Le haillon est bourgeois dans le mendiant. On peut même dire que le mendiant est le bourgeois pur ; car il ne vit absolument que de prière. L'escroc est bourgeois, car il gagne sa vie à discourir, à tromper, à promettre ; mais le cambrioleur est prolétaire, parce qu'il n'a affaire qu'aux serrures. Le médecin est un parfait bourgeois, car il vit de persuader : mais l'homme de laboratoire est prolétaire, car on ne persuade pas les microbes, ni le microscope, ni la cornue. Le chirurgien quoique d'abord il persuade, a une teinte de prolétariat, ou, ce qui est la même chose, d'incrédulité, car il est l'ouvrier de main, comme son nom le dit.

Un des traits du bourgeois est de croire d'abord et par précaution ce que tous disent ; car on ne peut plaire et même contredire qu'en partant de là. Si rien n'est cru, le discours ne peut pas seulement commencer. De là vient que Cicéron invoque les principes sacrés. Ayant pour fin de changer l'opinion, il s'y accorde d'abord. Ce genre d'esprit excelle à changer les conséquences tout en respectant les principes. Ainsi Dieu, on s'en arrange, et chacun le sait : mais il faut commencer et finir par un grand salut de politesse. L'union sacrée est le pain de cet homme. Et. encore plus, l'union sacrée est son dieu. On peut très bien différer et discuter, mais à l'ombre des choses qu'on ne peut discuter. Le droit réel, le droit citoyen, ou, si l'on veut, bourgeois, se compose d'une multitude de principes sacrés, à travers lesquels un homme habile découvre un chemin de politesse qui permet de ne rien casser. Dans un salon toute tasse de thé est également importante, et tout mouvement vif est dangereux. C'est là que la procédure apprend ses mouvements tournants. On conçoit l'armée de politesse, qui se fait tuer pour des choses qui furent toujours, et l'armée d'impolitesse, qui se fait tuer pour des choses qu'on n'a encore jamais vues, comme liberté et justice. La seconde armée obéit bien, mais vise mieux. Elle est physicienne, et l'autre est magique.

L'étrange, c'est que le chômeur redevient bourgeois ; c'est qu'il a besoin de persuader. L'habileté manuelle devenant une valeur méprisée, tout l'être de l'homme est attaqué en son centre ; et la hardiesse de métier est la première tuée. Chercher une place, c'est bourgeois. Ce changement n'attend pas ; il se fait tout de suite ; ce n'est plus le même regard. Ainsi le chômage serait la plus habile des manœuvres politiques, si c'était une manœuvre ; mais les choses vont à l'aveugle, et le bourgeois y trouve son chemin en aveugle-né qu'il est, suivant chance, faveur et fortune, qui sont ses dieux. Ainsi la recrue du malheur est pour lui. Il meurt de peur, et gagne. Telle est cette face dyspeptique, qui mène le monde.

1^{er} Octobre 1932.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XLIV

Le mathématicien

24 juin 1924.

[Retour à la table des matières](#)

Le mathématicien est prolétaire par un côté. Qu'est-ce qu'un prolétaire ? C'est un homme qui ne peut même point essayer de la politesse, ni de la flatterie, ni du mensonge dans le genre de travail qu'il fait. Les choses n'ont point égard et ne veulent point égard. D'où cet œil qui cherche passage pour l'outil. Toutefois il n'existe point de prolétaire parfait; autant que le prolétaire doit persuader, il est bourgeois ; que cet autre esprit et cette autre ruse se développent dans les chefs, et par tous les genres de politique, cela est inévitable et il ne faut point s'en étonner. Un chirurgien est prolétaire par l'action, et bourgeois par la parole. Il se trouve entre deux, et le médecin est à sa droite. Le plus bourgeois des bourgeois est le prêtre, parce que son travail est de persuader, sans considérer jamais aucune chose. L'avocat n'est pas loin du prêtre, parce que ce sont les passions, et non point les choses, qui nourrissent les procès.

Où placerais-je le physicien ? Malgré l'apparence d'ouvrier qu'il se donne, je le pousserais un peu du côté des bourgeois, car je le vois persuadant et plaidant. Pourquoi ? C'est qu'il ne s'en tient pas à la chose ; il invente, il suppose, il relie ; or il y a plus d'une manière d'inventer, de supposer, de

relier ; la dispute n'est pas loin ; il faut plaider. J'avoue aussi que l'expérience le ramène. Pourtant, sous ce rapport, le chimiste est plus près du prolétaire que le physicien, par cette cuisine sans flatterie qui est son métier. Néanmoins l'objet n'est pas encore assez nu pour qu'un peu d'éloquence ne s'y puisse employer. Théories sont filles de rhétorique.

Bon. Mais le mathématicien se trouve alors dans la théorie pure, et plaideur plus que personne ? On sent bien que non, et même on voit pourquoi non. Le mathématicien ne pense jamais sans objet. Je dis bien plus ; je dis que c'est le seul homme qui pense un objet tout nu. Défini, construit, que ce soit figure tracée ou expression algébrique. Il n'en est pas moins vrai qu'une fois cet objet proposé, il n'y a aucune espérance de le vaincre, j'entends le fondre, le dissoudre, le changer, s'en rendre maître enfin, par un autre moyen que la droite et exacte connaissance et le maniement correct qui en résulte. Le désir, la prière, la folle espérance y peuvent encore moins que dans le travail sur les choses mêmes, où il se rencontre bien plus qu'on ne sait, et enfin une heureuse chance qui peut faire succès de colère. Un coup désespéré peut rompre la pierre. L'objet du mathématicien offre un autre genre de résistance, inflexible, mais par consentement et je dirais même par serment. C'est alors que se montre la nécessité extérieure, qui offre prise. Le mathématicien est de tous les hommes celui qui sait le mieux ce qu'il fait.

On dit souvent que ce genre de travail sur problèmes abstraits fausse l'esprit. Je n'en crois rien. Assurément il y a danger et passions partout ; mais je ne crois pas que le vrai mathématicien risque d'oublier jamais la nature des choses ; il en est bien plus près qu'on ne croit ; quelque détour qu'il fasse, il y va toujours, et porté par l'expérience la plus constante et la plus commune. Il faut donc relever le jugement traditionnel sur l'esprit géométrique. Car, oui, il n'a point de finesse, mais à l'opposé, que vois-je sous le drapeau de la finesse tant vantée ? De, vieux acteurs. Des flatteurs tristes. Des hommes qui parent leurs idées comme des mannequins de couturier, toujours l'œil sur l'acheteur, toujours se demandant : « Cela plaira-t-il ? » Courage, conscience, probité, travail, je mets tout égal. Il reste quelque chose en l'un de net et de pur, que l'autre a perdu. Oui, il y a dans le mathématicien quelque chose qui est comme le modèle du prolétaire, quelque chose d'incorruptible qui étonne l'esprit de finesse. Il faut bien de la finesse pour construire la société productrice comme elle est ; le rentier vit de finesse. La révolution est donc mathématicienne ; on le constate ; il n'est pas mauvais de le comprendre, et de joindre en Platon l'idée abstraite avec la rêverie socialiste.

24 juin 1924.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XLV

Technique et science

20 août 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Il n'y a point de technique s'il n'y a outil, instrument ou machine ; mais ces objets, fabriqués de façon à régler l'action, et qui sont comme des méthodes solidifiées, ne font pas eux-mêmes la technique, qui est un genre de pensée. Un ouvrier qui se laisse conduire par la chose, la coutume et l'outil, n'est pas encore un technicien. Un technicien exerce la plus haute pensée, et la mieux ordonnée ; un technicien découvre, réfléchit, invente ; seulement sa pensée n'a d'autre objet que l'action même. Il ne cesse d'essayer. Toutes ses idées sont des idées d'actions.

On se plaît à dire que l'expérience décide de tout ; et c'est vrai ; mais c'est vrai de trop loin pour qu'on détermine par là les différences dans cette foule des hommes qui inventent. L'ouvrier adhère à l'expérience ; il ne perd jamais le contact ; mais le théoricien aussi, à sa manière ; et le technicien se trouve placé entre ces deux extrêmes. Palissy, autant qu'on sait, était un ouvrier d'émaux ; mais non pas un pur ouvrier, car il cherchait. Le propre de l'ouvrier c'est qu'il invente sans chercher, et peut-être en refusant de chercher. Guidé par la chose, par l'invariable outil, par la tradition, il ne se fie jamais à ce qui est nouveau ; il invente par des changements imperceptibles à lui-même. La pirogue, la voile, l'arc, le moulin à vent, l'agriculture, la cuisine, l'art de

dresser et d'élever les animaux, sont dus à cette pratique serrée et prudente, pendant une immense durée, de maître en apprenti, et, plus anciennement, de père en fils. L'art du luthier est un de ceux où l'on peut admirer un lent progrès par pure imitation. La technique s'y met présentement, et l'on tente de produire des sons de violoncelle sans violoncelle. À l'autre extrême, un Helmholtz analyse les timbres, et nous apprend de quels sons harmoniques se composent les voyelles. Tous suivent l'expérience et interrogent la chose. Le premier suit les procédés connus ; le second invente des procédés ; le troisième cherche à comprendre, c'est-à-dire à débrouiller ses propres idées. Que gagne-t-on à comprendre ? Peut-être simplement ne pas craindre. Lucrèce, après Épicure, disait qu'il se souciait peu de choisir entre telle ou telle conception de l'éclipse, pourvu qu'on n'y mît pas les dieux. Je me borne à rappeler ici l'immense idée de Comte, d'après laquelle la science est née de théologie nettoyée, et non de technique. Cette idée est livrée aux discussions ; mais, de toute façon, elle éclaire le sujet.

Dans les choses de l'âme, comme passions, sentiments, aptitudes, caractères, vertus, vices, il se trouve aussi des ouvriers, des techniciens, des savants. M. de Saci, le fameux directeur, était une sorte d'ouvrier ; l'inspecteur de la Sûreté en est un autre. Saint-Cyran et Sherlock Holmes sont plutôt des techniciens. Descartes est un savant dans les passions. L'ouvrier manie l'homme selon la tradition, et devient habile sans le vouloir. Le technicien ose davantage, et secoue l'homme, si je puis dire, de diverses manières ; le savant cherche seulement à se représenter ses propres passions comme des mouvements non absurdes ; et c'est ainsi que Descartes comprend que l'amour est bon pour la santé, et la haine, au contraire, très mauvaise. Cette troisième route n'est pas assez suivie. On ne gagne pas beaucoup à agir sur les passions comme on ferait une soudure, ou comme on manie le condensateur dans la téléphonie sans fil. Au lieu que Spinoza a marqué le point idéal en disant : « Une passion cesse d'être une passion dès que nous en formons une idée claire et distincte. » Ainsi, de même qu'il y a des ouvriers d'astronomie, comme les Égyptiens qui arrivaient à prédire les éclipses par longues archives, et des savants d'astronomie, qui se font autant qu'ils peuvent des idées explicatives des apparences célestes, je dirais de même qu'il y a des ouvriers de la psychologie, des techniciens de psychologie, et de rares savants, plus précieux et plus secourables en cette difficile matière qu'en aucune autre.

Qu'est-ce que c'est que le savant de psychologie ? C'est Descartes qui en donne le mieux l'idée. Il joint la contemplation avec l'adhésion la plus stricte à la nature. En toute science, il y a étude continuelle de l'expérience ; il est bon de voir comment se définissent les différences, comment la recherche s'oriente, et comment il se fait que l'orgueilleuse technique n'ait pas tout dominé. C'est que les formes géométriques et mécaniques sont bien plus légères que les outils. Ce sont des ombres qui limitent l'expérience ; on les voit à peine ; on les change d'après l'événement sans que la rigueur géométrique cède jamais. L'arpentage n'est pas moins rigoureux en marécage.

20 août 1930.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XLVI

La technique contre l'esprit

3 novembre 1932.

[Retour à la table des matières](#)

La puissance est plus aimée que le savoir ; et c'est une étrange loi de nos actions que le succès va toujours au delà de ce que nous comprenons ; ainsi il n'y a point d'homme que le succès ne déshonore. La technique, en toute chose, est ce genre de pensée qui se méprise elle-même. Si je m'envole, au diable les théories. Il y a un plaisir à gagner par science, comme aux échecs ; il y a un plaisir à gagner par chance, comme à la roulette ; et c'est au second que les hommes ont attaché le bonheur. « Il a du bonheur », cela ne veut pas dire qu'il sache ce qu'il fait, au contraire. Devin est plus honoré que n'est sage ; et l'on passe mille erreurs au devin, car c'est la plus haute espèce d'ambitieux. Toutefois, dans les affaires humaines, où il est sensible que l'espoir change l'événement, on méprise celui qui ne réussit pas, comme ingrat. J'ai entendu condamner un homme important par ces simples mots : « Il n'a point de chance » ; et j'ai eu souvent cette pensée, qui révèle le partisan. Qui explique pourquoi le moteur ne tourne pas, il intéresse, faute de mieux ; mais celui qui fait tourner le moteur est un dieu. Où l'on saisit très bien que chacun attend l'occasion de trahir l'esprit. Mais le technicien parfait a sauté la barrière ; il a

de l'esprit contre l'esprit. Tel est le renégat absolu ; et il y a de cette graine en tout homme. Chaque invention a humilié l'esprit, et consolé. On a fait l'arc, le treuil et la voile sans savoir assez ce qu'on faisait ; de même le moteur à essence et l'avion ; de même la grosse Bertha. On a souvent remarqué que nos lointains ancêtres avaient une technique fort avancée avec des idées d'enfant. Nos descendants diront à peu près la même chose de nous ; car il est vrai que nous savons plus que les sauvages ; mais, en nous comme en eux, il y a toujours une pointe de puissance qui est en avance sur le savoir ; et, en nous comme en eux, toute avance de cette pointe tue une idée. De deux hommes qui méprisent leur propre savoir, celui qui sait le plus est le plus sauvage. L'illustre Poincaré, en ses livres de philosophie, qui sont badinage pour lui, penche à trahir, mais finalement refuse de trahir ; non sans regret ; c'est si plaisant de trahir !

Mais trahir quoi ? Que sait-on de rien ? Que saura-t-on jamais de rien ? Il faut être enfant pour essayer de dire ce que c'est que l'or en lui-même, et comment il est réellement fait ; ce que c'est que l'électricité en elle-même, et de quoi elle est faite. Et, plus simplement, comment concevoir même que l'on connaisse le tout de cet univers, ou le dernier détail de ses parties ? Deux infinis. Une connaissance incomplète n'est pas le vrai ; et ce qui y manque est toujours immense. Ainsi l'esprit a fait faillite, et fera toujours faillite. Laissez-nous donc manier les ondes, les richesses, les hommes, sans les connaître. Et perçons au lieu de penser ; perçons ce qui résiste ; la victoire fait preuve. Je reprends ce lieu commun trop connu seulement pour faire voir qu'il fait la guerre, et non pas par accident.

L'esprit n'est point né de la technique. L'esprit est théologien. Cette grande idée, qui est de Comte, enferme encore un grand avenir. L'homme a cru voir les dieux et les démons ; il s'est frotté les yeux ; il a soupçonné qu'il rêvait quelquefois ; il a aperçu, en quelques-unes de ces visions, une grande part de lui-même, et comme sa propre ombre, qu'il prenait pour une chose du monde. D'où il vint à nettoyer en quelque sorte ses lunettes, et à démêler de ce qu'il croyait voir ce qu'il voyait. C'était science contemplative, comme on dit, et non point technique. Pourquoi je vois un animal dans la lune ? C'est que, comme dit le fabuliste, il y a une mouche dans la lunette. Et pourquoi je vois un spectre ? C'est que j'ai peur. À bien comprendre Lucrèce, on aperçoit que ses atomes, hypothèse évidemment, ne sont que des armes contre les dieux ; il l'a dit très explicitement. Considérés de ce côté, les progrès de la science, toujours pauvres quant à l'objet, ont formé à l'égard de l'homme lui-même, un irrévocable livre de sagesse. L'art de constater, qui est le fin de toutes les méthodes, est bien petit devant l'immense objet ; mais il n'est pas petit par les erreurs d'imagination dont il nous a nettoyés ; car ce n'est pas peu qu'une éclipse n'affole plus les foules. Et, bref, en nettoyant l'image du monde, l'homme s'est nettoyé lui-même de barbarie. Car nous ne savons pas ce qu'il y a dans les choses, mais nous avons découvert que les diables, lutins et farfadets n'y sont pas. Que ces êtres fantastiques soient possibles ou non, cela dépasse notre portée ; mais aussi tous les Descartes de ce monde vont toujours à constater si cela est, ou disons plus modestement, si ces apparitions sont bien telles que l'imagination les décrit. Or, comme Montaigne savait déjà dire : « Il n'en est rien. » Je néglige même ce que les passions rabaisées nous laissent voir de la justice.

Il suffit que presque tous les maux évitables résultent de croire et de faire croire. Ainsi ceux qui trahissent l'esprit trahissent quelque chose. Ils craignent de le savoir ; et c'est aussi pour eux-mêmes qu'ils savonnent l'eau. Ce qui rend inextricable la doctrine sceptique, c'est qu'on ne sait pas toujours où elle va, ni si elle se prend au sérieux. Il est si agréable de ne rien croire, que le seul prolongement de cette règle, si naturelle dans l'expérience, soutient encore le penseur. Sans compter qu'il se garde des alliés de l'autre côté, du côté des croyants. Cette politique triomphante fait les traîtres véritables, qui, à dire vrai, valent mieux qu'ils ne semblent. Et comme on dit, ils ne sont pas bien méchants ; finalement ils ne savent pas bien où ils en sont. Et le savoir montre ici ses vertus indirectes ; car il rend honnêtes ceux qui le touchent. L'esprit souvent vaut bien mieux qu'il ne dit ; cela explique l'ironie.

3 novembre 1932.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XLVII

L'orientation

27 décembre 1934.

[Retour à la table des matières](#)

Je crois qu'il y a beaucoup d'imitation et d'occasion dans ce qu'on nomme une vocation. Par le hasard d'un oncle ou d'un parrain, tel se trouve prêtre, qui aurait mieux été paysan. Tel s'est fait banquier par l'amitié d'un camarade de guerre, qui était peut-être plus doué pour vendre des chapeaux ou de l'épicerie. Convenons que la vocation qui suit l'exemple paternel, comme il est constant chez les paysans, est assez selon la nature. Et, de ces faciles remarques, je tire d'abord qu'il ne faut craindre ici que de grosses erreurs ; car la différence n'est pas immense d'un chef de bureau à un avocat, de l'un et de l'autre à un juge. Et glisser de la menuiserie qu'on aimait, à la mécanique, qui s'est mieux présentée, ce n'est pas une grave méconnaissance de soi. Ce qui importe ici, c'est de faire de grandes divisions auxquelles on puisse rapporter des espèces d'hommes, et ce n'est pas si facile.

Je vois une immense différence entre ceux qui aiment à gouverner et ceux qui aiment à fabriquer. Ce n'est pas la même chose d'inventer un moyen de persuader, si l'on est avocat, et d'inventer un émail à froid ou un enduit pour

les murs. Et quelle est la différence ? C'est que celui qui aime et sait persuader est aussi curieux des hommes, liseur, parleur ; au lieu que l'autre n'a pas à parler à la peinture ni au ciment, car on ne le persuade point.

D'après cela je vois se dessiner quelquefois, et dès le commencement des études, deux espèces d'hommes et de femmes. Les uns ont l'intrigue, la ruse, la prudence, et aussi le genre d'audace qui impose un conseil, qui fait croire, qui emporte l'assentiment. Prêtre, avocat, professeur, banquier, militaire, diplomate, bureaucrate, tels sont les états qui conviennent à l'habile négociateur. Et ce mot m'avertit de ne pas oublier ici le commerce, autant qu'il est de persuasion. Mais si j'observe quelqu'un de timide, d'impétueux, d'irritable, qui ne supporte pas la contradiction, qui ne s'adapte pas aux caractères, qui ne sait pas écouter, qui ne sait pas attendre, je soupçonne que cette nature trop vive réussira mieux devant les choses, à qui en effet la colère ne fait rien du tout. Celui-là est positif ; il cherche quelque connaissance sur quoi il puisse faire fond. Aussi, incapable qu'il est de discuter deux minutes sans se fâcher, il fera tourner un moteur à l'essai pendant des mois, assuré qu'ici s'il échoue ce ne sera jamais par malice ou envie dans le moteur. Chacun observera aisément ce genre de patience et ce genre d'impatience. Et voici d'autres états qui se proposent au manieur de choses. Inventeur, ingénieur, ajusteur, mécanicien, forgeron, charpentier, terrassier, voilà ce qui lui convient. Et ce dernier métier m'avertit de ne pas oublier le paysan, qui a toujours affaire aux choses, quoique avec plus de patience encore, et une sorte de respect pour la coutume, qui au reste compte toujours beaucoup chez les manieurs de choses. Or, cette division étant faite, je dis qu'on se trompe beaucoup si l'on se met prêtre ou banquier avec une vocation de fabricant, mais que, de prêtre à professeur, ou bien d'ajusteur à charpentier, on ne se trompe guère. Les signes sont innombrables et assez faciles à interpréter. Je dirai par exemple que l'art d'écrire conduit au premier groupe, et l'art de compter au second. Observez, dans une grande maison qui fabrique et vend, le chef qui vend, homme persuasif, et le chef qui fabrique, homme de physique et de chimie ; vous devinez vers lequel des deux le comptable penche.

Maintenant j'ai à dire encore qu'il ne faut pas orienter l'instruction d'après les signes d'une vocation. D'abord parce que les préférences peuvent tromper. Et aussi parce qu'il est toujours bon de s'instruire de ce qu'on n'aime pas savoir. Donc contrariez les goûts, d'abord et longtemps. Celui-là n'aime que les sciences ; qu'il travaille donc l'histoire, le droit, les belles-lettres ; il en a besoin plus qu'un autre. Et au contraire, le poète, je le pousse aux mathématiques et aux tâches manuelles. Car tout homme doit être pris premièrement comme un génie universel ; ou alors il ne faut même pas parler d'instruction ; parlons d'apprentissage. Et je suis sûr que le rappel, même rude, à la vocation universelle de juger, de gouverner et d'inventer, est toujours le meilleur tonique pour un caractère. Cela lui donnera cette précieuse constance qui vient de ce qu'on ne croit jamais avoir mal choisi, et de ce qu'on juge digne de soi de pouvoir beaucoup dans n'importe quel métier. La vie sauvage de la guerre a révélé à beaucoup d'hommes qu'ils étaient prêts à toute action ; tel sans-filiste, nature d'ajusteur, a appris l'anglais et l'allemand, sans compter le bon français. Je voudrais dire que ces aventures, qui élargissent le métier, élargissent l'âme aussi, et donnent du paysage à la connaissance de soi. Avoir de l'âme, c'est

peut-être s'échapper en des métiers possibles, de façon à juger de haut le métier réel. L'homme est tellement au-dessus de ce qu'il fait ; gardons-lui cette place.

27 décembre 1934.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XLVIII

Paralyse des assemblées

23 février 1935.

[Retour à la table des matières](#)

J'entends dire que l'ouvrier n'est pas encore en état de former des idées, et que cela est la conséquence d'un long esclavage ; qu'à long mal il faut long remède, et que dix siècles ne seront pas de trop pour instituer la vraie culture prolétarienne. De tout cela je ne crois pas un mot. Que la sottise soit héréditaire, cela n'a pas de sens pour moi, quand j'observe qu'en toutes les espèces l'hérédité ramène toujours au type moyen et équilibré. Toutefois je passe encore sur cette idée ; toujours est-il que je ne puis pas comprendre que le travail d'exécution, homme contre chose, puisse jamais rendre sot ; au contraire, il me semble que c'est le travail d'ordonner sans faire qui rendrait sot. Au reste, à regarder l'élite, je ne la trouve pas étonnante ; il n'y a qu'à voir comment un état-major conduit une guerre, ou comment un bureau de diplomates mène une négociation. Les fautes de guerre furent énormes et multipliées. Comme fautes des diplomates je rappelle les projets, les objections, les prétentions, les illusions concernant la Sarre. La très haute culture de nos lauréats ne les sauve pas d'être hommes, de flatter, d'admirer, de s'admirer, de penser selon la mode, d'oublier les réalités. Ces maux, à ce que je crois, ne peuvent diminuer ; j'entends qu'ils nous menaceront toujours ; j'entends que l'homme encensé sera sot ; j'en vois la preuve dans la structure même de l'animal capable de raison. Je veux dire que ni raison ni science ne sont

assurées à aucun homme pour la minute qui suit. Il suffit que la vanité, l'envie, la colère, élèvent leurs brouillards. Je vois le danger d'être député, et le danger d'être ministre ; mais un chef de bureau ne risque pas moins, car il a aussi des flatteurs et des camarades. Et partout je vois une lourde administration s'efforcer de faire le bien, et n'y réussir guère. Ce qui n'empêche pas qu'il y ait des compétences admirables, et des détails bien faits.

La même chose est à dire des ouvriers. Je leur vois la finesse d'Ésope, dès qu'ils pensent du haut de leur esprit. La majesté de l'homme est en eux, et aussi le rire, plus haut que tout. Seulement il ne faut pas croire que la classe ouvrière n'est pas administrée. Division, coordination, bureaux, spécialités ; autorité de coutume, ardemment défendue ; préjugés de la fonction ; infatuation ; tout l'homme s'y retrouve, et flatterie, et intrigue, et fatigue après tant de discussions. Les congrès ouvriers sont comme les parlements ; les problèmes y sont nourris de discours, et grossissent sans limites ; l'homme ne s'y retrouve plus ; il se résigne ; il n'est pas content. Tout marche par quelques traîtres habiles et quelques honnêtes gens surmenés. La classe ouvrière n'existe pas, ne pense pas, ne juge pas.

La classe des gens du monde non plus ; la classe des militaires non plus. Toutes les associations de semblables tombent dans une scolastique, comme faisaient autrefois les conciles. Cet empâtement et cette paralysie des assemblées est ce qui rend le progrès difficile et presque impossible, j'entends progrès de sagesse ; car on voit que le progrès de puissance est bien gênant faute de sagesse. Et alors où se tourner ? Invoquer le quarantième siècle, où il est évident que les assemblées seront ce qu'elles ont toujours été, et que le chef, par son état, sera inférieur à ceux qu'il doit guider ?

Le temps n'y fait rien. Tous ces hommes que je veux critiquer, ouvriers, ingénieurs, gouvernants, tous ces hommes, si vous les prenez libres, sans souci, sans comédie à jouer, vous les trouverez excellents à leur manière, très fins juges, très bons juges. Seulement prenez garde à la timidité de l'homme qui veut sauver son prestige ou simplement son rôle ; il se met à prétendre ; il faut le fuir. Dès qu'il préside, il est plus sot que les plus sots. Je voudrais parier qu'en tout temps la culture aurait suffi pour une sorte d'âge d'or, et qu'en tout temps la culture a été écrasée par l'opinion. Mais, en tout temps, desserrez les liens d'opinion, de discussion, de motion, d'amendement et autres collets à prendre l'homme, de nouveau la culture assainira l'air. C'est ce qu'on aperçoit présentement, où il me semble que le bon sens va l'emporter sur la doctrine. Toutefois attention ! La partie n'est pas gagnée et ne le sera jamais tout à fait, par la faute des mêmes hommes, qui défont si bien en corps les profondes et belles pensées qu'ils forment quand ils sont tout seuls. Et que faire donc ? Ne jamais laisser la critique ; ne jamais laisser la grande amitié. Par tous les moyens délier l'individu, lui faire confiance, faire sonner son génie propre, en appeler à sa vie intérieure, qui est notre commune patrie ; ce qui est bien mieux que de croire le voisin, mais ce qui est aussi croire le voisin d'autre manière, et d'abord le croire égal. L'humanité se trouve cachée précisément là, et si proche !

23 février 1935.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XLIX

Chasseurs d'horizons

27 juillet 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Il n'y a point d'horizon. Cette ligne coupante entre le ciel et l'eau, jamais le marin ne la trouve, ni ne la trouvera. Cette ligne sinueuse des bois et des montagnes, et cette brume richement colorée, allez-y voir ; c'est partout comme ici, troncs, feuilles, sentiers, rochers. Le nez dessus, vous vous étonnerez moins, ou bien autrement, comme on peut s'étonner partout. Un bourgeon qui pousse et qui donne une rose, cela est admirable ; une rose de Chine ne l'est pas moins, ni plus. Un Chinois aux yeux bridés est un problème ; mais le paysan que je vois tous les jours est assez chinois pour moi. On dira que l'immense Chine est un mystère ; c'est qu'on ne la voit jamais toute ; c'est un horizon. L'Allemagne de loin est bien chinoise ; quand on y est, c'est tout comme ici. Mais je connais pas mal de gens qui ne pensent qu'horizons. Ils ne voient pas la bouteille d'huile de ricin qui sort de la poche de nos fascistes ; il s'étonnent qu'ailleurs on la fasse boire à l'ennemi politique. Les bolchevicks n'avaient pas d'adversaires plus irritants que les socialistes révolutionnaires ; cela semble absurde ; mais regardez chez nous. Qui a vu le boulangisme, l'affaire Dreyfus et la guerre, il a vu toute la chinoiserie du monde. En toutes ces choses aussi il y avait un tour d'horizon, impénétrable à l'esprit, et des choses proches et familières, où se trouvait le secret de toutes les autres,

l'ordinaire, qui en effet est très admirable ; seulement il faut se le rendre admirable. Les chasseurs d'horizons s'émerveillent de ce qui est loin.

Il n'y a point de Chine. Il y a à débrouiller quand on y est ; ce n'est pas plus difficile, ni moins, qu'à Paris ou à Pantin. Galilée s'émerveillait d'une bille qui roule sur un plan incliné, et Newton d'une pomme qui tombe de l'arbre. Choses communes ; mais ils arrivaient à n'y plus rien comprendre. Archimède fut stupéfait de se trouver plus léger dans sa baignoire. Je voudrais bien m'étonner aussi du marché couvert, où il ne se passe rien, et d'une baraque improvisée sur le trottoir, où les gens s'écrasent. Mais Démosthène, qui reste à l'horizon, m'intéresse plus qu'un marchand de pâte à rasoïr, qui est pourtant un orateur tout vif, dont je pourrais mesurer le souffle, les ruses, les sentiments ; car il est tout franc quelquefois ; il laisse deviner ; il a des silences, de l'amitié, un certain mépris, des reprises, enfin tout ce qui est requis pour vendre la pâte à rasoïr ou la molette à couper le verre. Mais je suis pressé ; je vais prendre mes passeports pour une chasse aux horizons. Je trouverai les mêmes choses à Naples, où je n'aurai point non plus le temps de les voir.

Les voyageurs, comme il est aisé de le remarquer, voudraient nous communiquer cette impatience qu'ils eurent, et ce regard qu'ils portèrent sur l'horizon quand ce n'était encore qu'horizon. Ils y réussissent, car nous sommes tous voyageurs-nés, et curieux de ce que nous ne voyons pas encore. Mais quand il faut venir au solide, ils se trouvent dans le même embarras qu'un maître de banque qui veut parler de finances.

Et si ce voyageur pénètre et fait comprendre, ce n'est pas parce qu'il revient de loin, c'est parce qu'il est bon partout. Alors il n'y a plus d'enchantements ni de contes, mais l'étonnant réel, qui n'est réel qu'à portée de la main. Au cours de la guerre je rencontrai un homme cultivé, qui venait de Berne, où il était en mission : « Quel périscope ! » disait-il. Je pariai avec moi-même qu'il ne me dirait que des lieux communs, et je gagnai. Les lieux communs sont les mêmes partout, comme l'air, l'eau, le sel, le granit.

Et ces exemples me conduisent à penser à nos physiciens, qui ne décrivent plus que des horizons. Car le très petit fait horizon. On y suppose bien plutôt qu'on y constate, et c'est cela qui est merveille. Car si l'on voyait l'électron, le proton, et autres chinois, comme je vous vois, ce serait aussi ordinaire qu'un tas de gravier, et il s'agirait alors de s'étonner selon Descartes, et non selon ma mère l'Oie. Je crois qu'ils en sont là, et qu'ils ont bien envie de dire que le très petit est comme le moyen et le gros, et que le mystère est le même pour l'atome que pour une roue de voiture. Mais ils sont comme les voyageurs ; il reviennent de loin, et ils veulent nous remettre au seuil de la caverne d'Ali-Baba. Quelles merveilles, pensaient-ils, quand cette porte s'ouvrira ! Une porte qui n'est pas encore ouverte, quel horizon ! Le terrassier, plus sage, apporte toujours sa même pioche, quel que soit le trou ; sa pioche, qui lui ressemble.

27 juillet 1933.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

L

Géographie humaine

11 octobre 1923.

[Retour à la table des matières](#)

Comprendre, c'est comprendre par les choses, et il n'y a pas d'autre chemin. Les personnes sont trop flexibles ; on leur suppose des aptitudes d'après ce qu'elles ont fait, et cela n'explique rien. Il est facile de dire que les marins d'Angleterre étaient plus entreprenants que ceux de Venise. Aussi Montesquieu compare les estuaires anglais, continuellement creusés par de puissantes marées, avec les lagunes et l'eau morte de la mer intérieure. Où seront les navires profonds, les hautes quilles et les puissantes voilures, ce n'est pas difficile à deviner. Mais cette physique de l'homme est encore dans l'enfance, et l'immense idée de Darwin est mollement appliquée. Il me plairait d'expliquer Ulysse et ses compagnons par la forme de la Méditerranée, mais il faudrait avoir doublé les mêmes caps sur les bateaux qu'ils avaient, et tenir la barre comme ils faisaient pour prendre un peu de leurs passions, de leurs gestes et de leur ressemblance.

Une chose est à remarquer dans l'Itinéraire de Chateaubriand. Dès qu'il prend la mer, le voilà aux aventures d'Ulysse et aux serments d'hospitalité, par les longues relâches ; ce qui s'explique déjà assez par les tempêtes de cette mer profonde, où la vague est rapide et brutale. Une navigation ordinairement

facile, et soudain impossible, rend compte de ces aventures et même de ces pillages ; on partait avec huit jours de vivres et l'on errait pendant des années. Il fallait bien tuer les bœufs du Soleil. On m'a conté que, quand les marins de l'île de Groix entraient dans la Méditerranée, à la poursuite des thons, ils n'étaient pas près de revenir, mais qu'il arrivait de leurs nouvelles par les papiers de police ; ils tuaient aussi les bœufs du Soleil ici et là. Il y a un genre d'oisiveté, d'insouciance, d'ennui et enfin de passions qui dépend de la mer, des côtes et du climat. L'Odyssée est le poème de cette mer ; Ulysse, assis sur le rivage et regardant la mer, se connaissait lui-même.

Le montagnard se connaît lui-même en sa montagne. Ses jarrets sont comme des sentiers ; la hotte lui façonne la tête et renvoie les pensées au front. Celui qui ajuste des montres au coin de son feu pendant les longs hivers ne peut avoir la même politique ni la même religion que l'ouvrier d'usine. L'usine rassemble les familles et en même temps les dissout, par l'effet de cette machine à vapeur, qui a changé plus profondément les mœurs qu'aucune prédication ou propagande n'ont jamais pu faire. Par opposition imaginez cette solitude hivernale, qui resserre sur elle-même la famille montagnarde ; le respect et l'obéissance y sont autres ; or les idées de chacun ressemblent à ses actions.

Balzac a représenté les mœurs de la haute montagne dans son Médecin de Campagne ; la famille y est plus unie, plus rassemblée, plus fortement gouvernée ; aussi la religion y a plus de puissance. L'anthropomorphisme a bien des nuances. L'homme fait Dieu à son image ; mais la cité de Dieu est conçue aussi à l'image de la cité des hommes ; et la volonté divine est toujours supposée d'après les mœurs, c'est-à-dire d'après les relations humaines les plus constantes. Le père est partout le premier modèle de Dieu, comme l'indiquent nos métaphores. Mais il faudrait aller au détail. Il ne se peut pas qu'un conducteur de chevaux ait les mêmes passions qu'un toucheur de bœufs. Le dresseur de chiens a encore une autre manière de commander. Les enfants qui éprouvent cette puissance, et bientôt l'imitent, prennent alors une manière de respecter et de braver, de dire et de dissimuler, d'attendre et d'oser. Mais aussi le montagnard ne retrouve plus ses idées dans les plaines ; il lui manque ces trois ou quatre heures de montée patiente, et ces descentes galopées ; sans compter le torrent et l'écho, qui sont deux musiciens, et le printemps soudain, et cette envie de passer de l'autre côté des cols, car nul n'y résiste. Mais chaque tournant a sa poésie propre et sa chanson. Chaque tournant dessine un geste d'homme. Ainsi la poésie est continuellement modelée par le paysage ; le sentier emmène l'homme, l'escalier l'arrête et le dresse ; l'écho le porte à chanter ; la montagne conseille le chant en chœur ; la société est resserrée et affirmée, ce qui par mille causes, confirme les croyances.

11 octobre 1923.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LI

La mer institutrice

12 décembre 1923.

[Retour à la table des matières](#)

Quelquefois, célébrant le héros qui se mesure avec le monde et qui brave la douleur, on glisse à louer la douleur elle-même, et aussi cette aveugle nécessité du monde, qui n'a point d'égards. C'est adorer les idoles. Certainement le pouvoir de souffrir est signe de la puissance ; par exemple il est souvent plus honorable de souffrir d'une injure que d'y être indifférent ; et, plus précisément, c'est grandeur si l'on souffre au spectacle de l'oppression plus que l'opprimé lui-même. C'est perfection et non imperfection de l'oreille si l'on est ému désagréablement d'une note un peu fausse. On souffre enfin en proportion de ce qu'on exige. C'est pourquoi, avançant de proche en proche jusqu'aux bords de l'obscur douleur qu'on dit physique, j'y supposerais encore de l'indignation, j'entends une lutte entre ce qui devrait être et ce qui est. L'univers en est cause aussi, parce qu'il frappe en sourd et en aveugle, comme il est ; mais ce n'est point par ce côté-là que la douleur est grande et belle. Et si l'on louait l'univers de ces dures épreuves qu'il nous apporte, ce serait à peu près comme si l'on voulait louer la guerre parce qu'elle fait paraître des héros. Je loue le héros qui surmonte, je ne loue point la guerre qui frappe.

Encore moins irai-je louer cet univers mécanique. Éloge perdu ; l'existence n'en a pas besoin ; éloge aussi vain que le blâme. La mer s'étale selon la nécessité. La bordure de l'eau contourne le moindre caillou, dessinant le mouvant équilibre ; la lumière s'y joue selon le soleil et le nuage ; la moindre ride se conforme au soleil, à la lune, au vent. Tout subit tout. Cela n'est ni mal ni bien. C'est ainsi.

Cette idée est jeune. Il n'y a pas longtemps que l'homme se fie à lui-même au lieu d'immoler un taureau à Neptune. Et il reste toujours trop de cet ancien esprit, encore gravé dans le langage, qui suppose une vertu dans chaque chose, et comme une offense du fer chaud à la main. Tout le coupant de l'intelligence, comme celui du fer, résulte de ce qu'elle se ramasse en elle-même et se retire de l'inflexible nécessité. Il y a loin des grains de minerai mêlés à cette lame de sabre ; ainsi l'esprit diffus. Le passager se lamente et prie ; mais le pilote agit, prenant l'existence pour ce qu'elle est.

Je crois assez que la mer fut l'institutrice, bien plus que la forêt ou le champ. On voit loin sur la mer, et cette masse fluide exprime mieux que les rochers ou la terre boueuse les balancements de l'universelle mécanique, Et le navire témoigne mieux que la charrue de ce que l'homme peut, quoique plus dangereusement. Le pilote invente ; le laboureur imite. Il est vrai que le pilote instruit le laboureur ; mais il est vrai aussi que les vastes continents nourrissent encore d'autres idées sur la nature et sur l'homme, que celles qui naissent et se reforment sur les côtes dentelées. Ici c'est l'expérience pure qui remplit la coupe de l'esprit. Saine boisson.

12 décembre 1923.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LII

Le poème du désert

13 septembre 1924.

[Retour à la table des matières](#)

« Dieu sans les hommes », telle est l'étonnante idée du désert, que je trouve dans une nouvelle de Balzac. Ce n'est pour moi qu'un oui-dire, et pour Balzac aussi. Sans doute faut-il avoir parcouru les espaces désolés pour comprendre pleinement la Bible. La nature s'y montre immense, et non point secourable ; et cet immobile, tellement plus fort que nous, est comme un destin invincible. Nos jardins de l'Ile-de-France parlent tout à fait autrement. Le signe de l'homme y est partout ; c'est une histoire qu'on ne peut s'empêcher de lire ; même la brèche d'un mur donne du courage ; les pierres attendent. Il faut continuer. Vainement l'équinoxe pousse les nuages. La grande pluie ramène l'esprit à tous ces travaux orientés et résistants, à ces pignons qui sont ruse et victoire. Tout cela tient. Aussi l'homme de ce pignon ne craint pas Dieu autant que la Bible voudrait. Mais sur le sable, comme dit le poète, l'homme n'écrit rien. Le vent efface les pas. Un sentier est donc un signe sacré ; mais nullement un oracle ; au contraire un signe de l'homme à l'homme qui nous rappelle que l'on peut vouloir. Sur ces gais coteaux, nécessité chante, non point fatalité. Mais que penser devant l'étendue inhumaine ? L'existence

s'y montre pour soi, non pour nous. L'homme ne subsiste que par grâce. Le sacrifice d'Abraham et le Livre de Job sont les poèmes du désert.

L'Océan devrait conduire aux mêmes pensées ; mais non. Cette force mobile offre appui de toutes les manières. Elle porte, et le pilote conduit la charge de cent chevaux, sans autre travail que d'attention. Ce reflux découvre les coquillages et les crabes. La côte résiste ; le promontoire fait abri. Le navire parle encore plus clairement que la maison. Sans doute y a-t-il une parenté plus secrète encore entre cette eau salée, mère de la vie, et le flux et reflux de notre sang. Même fouettée et furieuse, cette eau nous est saine, et le goût du sel est le goût même de notre intime existence ; aussi voyons-nous que le sel figure dans les sacrifices et dans les fêtes de l'amitié. Ici, à cet air, à ces pluies, l'audace se nourrit et la pensée prend force.

Ce que l'on trouve dans la pensée désertique c'est au contraire une contemplation désespérée. L'esprit n'ose rien que par l'ordre de ce Dieu sauvage. Il faut donc que la pensée retombe aux menues choses, et travaille sans espérance. Il faut que l'attention, l'esprit d'ordre, la persévérance soient des lois de l'ordre moral, et non pas des moyens pour une grande ambition. Selon l'esprit du Livre de Job, l'épreuve est arbitraire, et la vertu ne promet rien. Remarquez que cette résignation hébraïque, transportée en nos heureux pays, se change naturellement en une puissance d'entreprendre et d'amasser. Mais il n'y faudrait point voir un esprit de calcul, sans poésie, sans grandeur de contemplation. Tout au contraire c'est l'esprit mystique, et toujours revenant au sublime de la puissance totale au regard de laquelle l'homme n'est qu'un ver, c'est ce sentiment de la dépendance qui rend supportables les commencements difficiles et qui détourne de cette ivresse de vanité qui ruina César Birotteau. Le peuple escompteur est avare métaphysiquement et comme par désespoir. C'est une profonde erreur de croire que c'est la convoitise qui fait les fortunes ; non, mais plutôt la sévère loi du travail, prise comme une loi supérieure, qui ne distingue point le riche et le pauvre, tous néant et poussière devant le Dieu du désert. Bref, une prudence qui n'est point de calcul, mais d'humilité, voilà le meilleur soutien des entreprises. Il est prouvé par mille exemples que l'espoir de dépenser ne peut soutenir la patience d'acquérir. Le désir envie, et ne fait rien. Et tout l'argent des conquérants joyeux doit aller finalement à ces prêteurs tristes, qui ne croient point au bonheur, et aux yeux de qui la confiance est premièrement un péché. En somme l'idée de l'arbitraire et de l'incertitude est saine à l'homme. Il se prive alors plus par sévérité que par prudence sans rien craindre, il prévoit le malheur. Tel est le climat du maître de l'or, telle est sa hautaine justice. Au contraire, le joyeux marin jette sa paye, par trop se fier à son œil, à ses bras, et au seigneur Océan.

13 septembre 1924.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LIII

Le temps cartésien

15 mars 1926.

[Retour à la table des matières](#)

Je m'étais arrêté près de la sphère armillaire, et j'avais constaté de nies propres yeux, comme aux temps anciens, que le soleil éclairait maintenant par le dessus l'équateur de bronze. Après cela j'annonçais Printemps à tout le monde, invitant chacun à l'allégresse, comme aux temps anciens. Mais le Parisien ne voulait pas être content.

« Printemps menteur, dit-il ; et c'est ainsi tous les ans. Sentez-vous ce furieux vent d'est ? Vous réchauffez-vous à ce soleil blanc ? Encore un grand mois, pour le moins, de temps aigre. Encore deux mois, et même trois, avant que nous puissions nous lier à l'air, et vivre autrement qu'empaquetés. Je me demande pourquoi les hommes se sont rassemblés en si grand nombre sous un climat pareil, qui nous offre tout au plus trois mois de belle saison, trois mois sans feu. »

« Le feu, lui dis-je, est une belle chose. Les hommes de nos pays méditent en tisonnant ; c'est une vieille habitude, et qui a plus d'un sens. J'ai ouï dire au

fameux Quinton que les hommes ont dû d'abord émigrer vers l'équateur, à mesure que la terre se refroidissait, et qu'ils ont ensuite remonté vers le pôle en emportant le feu. Il est permis de se représenter mythologiquement des choses immensément anciennes. D'après ces vues, les hommes seraient passés deux fois ici ; une première fois ils suivaient le soleil à la manière des animaux, cherchant comme les animaux à vivre sans peine. Mais quand ils remontèrent, armés du tisonnier, chose propre à l'homme, ils laissaient naturellement derrière eux une multitude d'insectes et de reptiles ; ils s'avançaient vers des terres que le froid nettoyait tous les ans. Ils n'y trouvaient que des bêtes engourdies pendant une bonne partie de l'année ; et leurs propres passions étaient engourdies et maniables comme les bêtes. Le vêtement, la maison, le foyer séparaient l'homme de la bête, sur laquelle il commençait dès lors à régner, par le double effet du froid et du feu. Le tisonnier s'allongeait et prenait toutes formes. L'industrielle méditation apaisait naturellement ces folles passions qui jettent l'homme à l'esclavage. La politique naissait avec les idées dans ces maisons bien closes d'où montait la fumée. Dans le fait c'est l'âge du froid qui a conquis toute la terre. »

Le Parisien ne m'écoutait plus ; cette race est, dit-on, versatile, par l'effet de ce climat capricieux. Il y a sans doute un degré de chaud et de froid justement convenable pour les pensées. Descartes le voyageur l'a sans doute trouvé. S'il fallait choisir, nous devrions aller chercher un printemps un peu plus rude et des hivers un peu plus longs. Trop au nord, l'homme s'engourdirait dans ses pensées, comme les marmottes ; trop au sud, il se mêlerait dans la nature sauvage, adorant l'ibis et le serpent. Sans aucun doute il y a plus d'une région favorable, et des différences merveilleuses, qui tiennent aux montagnes et aux découpures de la mer. Toujours semble-t-il qu'un certain degré de froid convient aux pensées, et que c'est au coin du feu que l'homme retrouve le fil de ses inventions. Penser en tisonnant, c'est demander conseil à l'outil le plus étonnant, la pincette qui a permis de faire le feu. Nos pensées courent comme il faut sur ce chemin. Car les animaux n'ont pas su manier les tisons ; ils se brûlent au feu. L'homme seul se chauffe ; l'animal se laisse chauffer, ne sachant régler le feu, ni le ranimer, ni le modérer. Cet empire que l'homme a pris sur le plus dangereux des éléments l'a fait roi sur toute la nature. Toute la chimie est contenue dans le feu, dans le feu qui rompt les choses et les rassemble autrement, dans le feu qui fait tourner les atomes et prépare les explosions. Je comprends qu'on rêve en regardant le feu. Mais c'est un rêve d'action et de règne ; on y voit les véritables palais d'Aladin, le diamant et l'or joints comme dit le sage Épictète, je prends notre aigre printemps par cette anse-là. Profitons de ce temps cartésien.

15 mars 1926.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LIV

Saisons

14 décembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

L'ange Jesrad m'est apparu en songe. « Tu ne peux, m'a-t-il dit, débrouiller l'histoire humaine. Tu tires un fil après l'autre ; or ce sont de vieux fils, qui ont déjà servi ; il y reste des traces de l'ancienne couleur, qui font une fantastique tapisserie. Moi, qui vois passer vingt-cinq mille ans comme toi vingt-cinq années, j'ai déjà vu bien des fois le troupeau humain remonter et redescendre selon les vraies saisons, qui sont d'environ six mille ans. Quand l'été de six mille ans arrive à sa fin, alors les sciences et les arts sont transportés un peu au-dessous du cercle polaire ; et les peuples méridionaux participent tous de la paresse équatoriale. Mais quand s'avance l'automne de six mille ans, les glaces polaires attaquent par le nord l'espèce pensante et gouvernante ; ainsi il se fait une invasion du nord au sud, non point de barbares, mais de civilisés, qui apportent leur sagesse et leurs industries à des peuples méridionaux, déjà un peu réveillés par le retour annuel de la fraîcheur. Et tous ensemble, mêlant leurs dieux, leurs arts et leurs systèmes politiques descendent toujours à mesure que le glacial hiver annuel les poursuit. Dans l'hiver de six mille ans, l'espèce pensante et gouvernante se trouve vers le tropique, mariant les génies hyperboréens avec les fétiches équatoriaux. »

« C'est, lui dis-je, le beau temps de Thèbes aux cent portes et de l'Atlantide. Le beau temps aussi de l'ancien Mexique, et le sommeil du Canada ? »

Mais l'ange Jesrad semblait sourd, semblable en cela aux esprits supérieurs, qui donnent les réponses, mais n'entendent pas les questions. « Il faut, dit-il, que les peuples commencent sur des ruines ; car vient après l'hiver, le printemps de six mille ans, qui repeuple les contrées septentrionales. Alors d'un côté, le meilleur des peuples du midi laisse ses palais souterrains et remonte vers les régions tempérées, emportant ses dieux, ses arts et ses lois. Mais il rencontre l'autre invasion du nord au sud, de barbares cette fois, qui se multiplient plus vite que leurs aliments, et cherchent une existence plus facile. De nouveau, mélange des dieux et des légendes ; mais la sagesse et le pouvoir remontent ensemble vers le nord, où l'été de six mille ans les fixe. Et tout recommence en un sens, mais tout continue en un sens, parce que les peuples, en chacun de ces voyages, ont appris encore quelque chose. Bien des fois les Pélasges réveilleront la Grèce, et bien des fois quelque Rome réveillera les Gaules, mais à chaque fois un peu plus sages, et restaurant des ruines meilleures ; toujours reconnaissant les anciens dieux, et les habillant de pensées nouvelles. Ainsi les idées sont encore plus composées que tu ne crois, et tous les dieux sont vrais de plus d'une manière. » Je me réveillai, comptant sur mes doigts ; car me disais-je, puisque nous sommes presque au milieu de l'été de six mille ans, les peuples du nord ont fini de descendre et c'est le moment de préparer l'âge d'or pour la Thébaïde du prochain hiver.

14 décembre 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LV

Les grandes saisons de l'histoire

5 décembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

L'astronome dit : « Je connais assez mal ce qui se passe sur la terre, et bien plus mal ce que les hommes ont fait avant nous ; en revanche je connais passablement ce qui se passe dans le ciel et même ce qui s'y est passé aux yeux de nos lointains ancêtres.

Et si vous me dites que Thalès a prédit une éclipse totale de soleil, visible de l'Asie Mineure, je vous dirai sans trop de peine, et sans m'exposer à de graves erreurs, quel jour, en quelle saison et en quelle année cette éclipse a eu lieu ; et c'est à vous, historiens, de régler votre chronologie sur la mienne. Remontant bien plus haut encore dans le passé, je puis affirmer qu'il y a environ douze mille ans, les saisons étaient arrivées au plus haut degré d'inégalité que permette le système solaire. En ces régions que nous appelons maintenant tempérées, les glaciers s'étendaient jusque sur les plaines à chaque hiver ; en revanche l'été était brûlant et presque saharien, d'où un printemps torrentiel, des fleuves furieux et chargés de glaçons, des terres balayées et ravinées, que l'ardent soleil transformait bientôt en sables stériles. Certainement la vie des hommes était moins facile en France que maintenant ;

beaucoup mouraient de faim ou de froid ; beaucoup émigraient vers des régions plus clémentes. J'arrête ici mes suppositions. Quelles mœurs et quelle police d'après cela, je ne sais. Ce que je sais, c'est que treize mille ans environ avant ce difficile passage, les saisons en ces mêmes lieux ressemblaient assez à ce qu'elles sont maintenant, que l'hiver était moins rude et l'été moins brûlant, comme nous voyons, et comme on verra encore mieux dans les siècles qui suivront. D'où, en ce temps qui précède de loin nos histoires, certainement d'autres mœurs et d'autres régimes politiques. Je me risquerais même à remonter encore bien plus loin ; je compterais alors par millions d'années, et les périodes dont je parlais seront alors comme des saisons. Je tiens, d'après nombre de preuves concordantes, que la terre s'est peu à peu refroidie, à commencer par les pôles, et que c'est aux pôles que la vie s'est montrée, gagnant peu à peu des pôles vers l'équateur, d'abord inhabitable. Voilà ce que j'ai à dire de l'histoire. »

« Ce n'est pas peu, dit le sociologue. J'en conclus d'abord et en gros que l'humanité dut émigrer du pôle à l'équateur, poursuivant la chaleur convenable ; et aussi qu'elle n'a pu remonter de l'équateur vers le pôle qu'après avoir inventé le feu. Mais cette vue est trop sommaire ; car, d'après ce que vous dites, il y a eu de longues oscillations des saisons, qui, même le feu étant inventé, ont certainement modifié beaucoup la migration essentielle. Comme il y a une inégalité violente des saisons qui rend la vie difficile et rare, il y a aussi une constance de l'été qui abrutit. Je conclus que les peuples nombreux et intelligents qui ont fait avancer les mœurs, les lois et les sciences, n'ont pas toujours été établis dans les mêmes régions. Au commencement de certaines périodes la civilisation descendait du nord au midi. En ces temps-là l'Égypte pays heureux, explorant les régions sibérienne, y trouvait les traces d'un régime humain stable et qui se croyait éternel, et les archéologues égyptiens cherchaient les causes d'une décadence difficilement explicable. Mais, dans la période qui suivait, c'était l'Égypte à son tour qui était problème pour les archéologues du Nord. Avec cette différence toutefois, que la décadence du Nord se produisait par destruction et migration, au lieu que la décadence du Sud était torpeur, paresse, esclavage. Mais la tradition de l'âge d'or et des dieux sur la terre se retrouve partout, et bien fondée. »

L'historien poursuivait son monologue intérieur. « J'ai toujours enseigné, se disait-il, que la vraie histoire est l'histoire des climats ; mais je m'aperçois que je ne découvrais pas cette idée dans toute son étendue. Ce qui est clair maintenant pour moi, c'est que le progrès continu n'a pu avoir lieu ; qu'il y a eu au contraire des interruptions et des découvertes d'un passé enseveli, en sorte que l'on a toujours repris un état antérieur bien plus civilisé. Le progrès a consisté en une obéissance continuelle à la tradition. Les hommes ont toujours cru que leurs prédécesseurs valaient mieux qu'eux et en cela ils se trompaient ; les uns et les autres s'adaptaient à des climats différents. Le progrès fut adaptation. »

5 décembre 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LVI

Thalès

10 novembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Un peintre doit d'abord apprendre à retenir son pinceau, sans quoi il effacera aussitôt sa première pensée, qu'il vient d'esquisser. Même l'homme habile se donnera le temps de considérer le visage de son œuvre naissante. Mais toute action entraîne, et détourne d'observer. J'ai connu des peintres novices et intempérants qui s'emportaient à leurs propres gestes, au point de ne plus regarder le modèle, ni même leur tableau. Le sculpteur qui veut écrire sa pensée dans la terre glaise est encore plus mal placé pour savoir ce qu'il fait, et par conséquent ce qu'il veut ; car le moindre mouvement de la main change la forme ; ainsi ce qu'il allait comprendre, souvent il l'efface.

Cette impatience de la main éteint la pensée de deux manières. D'abord par l'action elle fait un autre objet. Mais il se fait aussi dans le corps humain un changement d'attitude, et comme une mimique nouvelle, qui change la prise en même temps que l'objet. C'est pourquoi la légende nous représente bien Thalès immobile.

Il y a bien de la différence entre le peintre agité et l'impatient chimiste qui mélange, agite, transvase, cuit et recuit. Mais il est vrai aussi que le chimiste doit se défier de cette puissance qu'il exerce sur les eaux, les terres et les métaux ; ce genre d'action efface aussi la pensée de deux manières, par l'inconstante mimique, et par le changement de la chose, changement presque toujours irréparable. Cette inquiétude qui gagne les savants et qui les dispose à disputer témérairement des principes, cette inquiétude vient de chimie. Cette fureur d'espérer, que l'on voit grossie dans les anciens alchimistes, tient un peu à cet appareil de fourneaux et de creusets ; méthode guerrière et conquérante ; toujours violente un peu, même chez les plus prudents et les plus retenus ; le succès les punit toujours assez et la puissance les console mal. Toute couronne se pose sur une tête vide.

Ainsi les guerriers, par leur impatience à manier l'homme, sont privés de le connaître. Comment sauraient-ils ce qu'il est puisqu'ils le changent sans égard ni précaution. Cette méthode de frapper l'homme de le rompre, de le cuire et recuire, fait une expérience ambiguë. Le chimiste, en cette chimie, est alchimiste toujours ; son regard seul change déjà la chose. Observez seulement un enfant qui joue ; s'il soupçonne que vous l'observez, il n'y a plus de jeu, mais un mélange de timidité et de comédie, indéchiffrable. Du coin de l'œil, et en passant vite, c'est ainsi qu'on surprend quelquefois l'homme vrai. Je vois Molière à l'affût et immobile, comme Thalès. C'est pourquoi l'esprit, las d'ignorer et de pouvoir, retrouve son salut dans le spectacle du ciel. Heureusement notre main n'atteint pas jusque-là. L'homme ne peut ici que penser.

10 novembre 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LVII

Les empreintes

21 juin 1927.

[Retour à la table des matières](#)

L'expérience nous marque de deux manières. En un sens nous sommes bien tablettes de cire où l'empreinte de la chose se marque. Une cicatrice est la marque de l'offense ; on peut bien dire qu'elle est le souvenir de l'offense. L'événement a refoulé ou déchiré les tissus. Nature tisse selon la déformation, comme une fleur de broderie. Combien de marques de ce genre-là, petites ou grosses, invisibles ou visibles, qui font que l'on boite, que l'on trébuche, que l'on chancelle, que l'on cligne, que l'on grimace ; ce qui fait que l'on bute aussi dans le souvenir et que les idées grimacent. Ce sont les étrivières de l'expérience. L'homme en est gravé, diminué, usé ; c'est ainsi qu'il vieillit.

Il y a d'autres marques, non de faiblesse, mais de force. Car si je cours souvent, je me fais, comme on dit, des jambes. Le muscle, s'il est exercé selon sa force, ne cède pas ; tout au contraire, comme une éponge maniée, il chasse le sang noir, il appelle le sang rouge ; il se lave premièrement et puis il se nourrit par le mouvement même. Vous le voyez grossir. C'est ainsi que le forgeron se fait forgeron, plus fort par l'effort et mieux pourvu de chair neuve

sur le point même de son travail. Bien mieux, comme tout participe au travail, non seulement les bras, mais le dos aussi, et les jambes et les pieds, et comme tout profite du grand lavage par le sang et de la nourriture partout envoyée, tout le corps grossit et devient plus puissant par le travail, quoique les muscles les plus exercés l'emportent sur les autres, le mollet durcissant en l'un, le biceps du bras en l'autre. Voilà d'autres marques, non plus en creux, mais en relief. Autre manière de vieillir, qui est grandir ; enrichissement.

Comme je devinais, et non sans raison, d'autres cicatrices, qu'on ne voit pas, et qui sont dans les moindres fibres, dans les sens, et dans le réseau des nerfs, et dans les carrefours, et dans ce lieu de grand passage que l'on nomme cerveau, de même je dois supposer et deviner en tous les organes la marque en relief, la puissance conquise et fixée par le travail même.

Ainsi il y a deux manières d'apprendre. Le métier nous habille d'un costume de chair ; disons même de deux costumes de chair. L'offense nous marque. C'est ainsi que la jambe d'Épictète, après que le maître l'eut cassée, resta boiteuse. Or, la jambe du coureur garde le souvenir des courses tout à fait autrement, non en ce qu'elle est faible, mais au contraire en ce qu'elle est forte. La défaite s'inscrit en creux ; la victoire s'inscrit en relief. La grimace reste, par un pli des muscles et des nerfs, ineffaçable comme le pli du papier. Mais, au rebours, le visage se compose par les essais de puissance et par les victoires. Par les mêmes causes l'idée ne grimace plus, ne bégaye plus, ne bute plus ; l'idée faite en prépare d'autres, comme, dans l'athlète, l'action prépare l'action. Dans les dessins, dans les œuvres peintes, dans les discours, dans les écrits d'un homme, j'aperçois la marque en creux et la marque en relief. Toute sa vie, il butera au même point, comme le cheval se cabre au même point. Il dessine, il peint, il parle, il écrit selon des sillons ineffaçables. Il vieillit en cela, et c'est ainsi qu'il finira ; chaque cicatrice fait bandelette, et enfin momie. Mais en toute œuvre vivante paraît la marque en relief, qui est signe de puissance accrue et en quelque sorte la ligne athlétique qui annonce quelque chose de plus, qui, par cette action faite, par cette victoire fixée, devient possible et déjà se prépare. La petite musique revient sur ses propres traces, elle s'y enfonce. La grande musique rebondit de ses puissants reliefs ; elle prend force par l'œuvre. On voudrait étendre ces remarques à la poésie ; car il semble bien qu'un poète ne vieillit pas. La poésie donne donc l'immortalité tout de suite ; elle défend qu'on vieillisse. D'un artiste on dit qu'il fera toujours ce qu'il a fait ; la marque est en creux. D'un autre, on pressent qu'il ne fera plus ce qu'il a fait. Il ne sait plus courir comme il courait au temps où il se faisait des jambes. Ainsi comme son action ne peut plus lui représenter ce temps-là, c'est dire qu'il l'a oublié, qu'il ne peut plus y penser. Apprendre est une manière d'oublier.

21 juin 1927.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LVIII

Gestes

13 mai 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Comme on ne peut penser quand on a la bouche ouverte, ainsi on ne peut être en colère lorsque l'on tend sa main largement ouverte, la paume tournée vers le haut ; si la colère n'est pas nettoyée aussitôt, c'est que le geste est mal fait. Les gestes de nos mains traduisent nos humeurs, nos adhésions, nos refus, nos défiances, et jusqu'au détail, comme chacun a pu observer ; en revanche qui tourne la main seulement change un peu ses humeurs et ses opinions, et très aisément, si ses opinions ne sont qu'humeur. Amusez-vous à mimer des opinions d'un moment, comme font les avocats ; tendez les deux mains en les ouvrant, comme pour recevoir ; vous voilà prêt à tout entendre ; que votre adversaire vous instruisse s'il peut ; et même vous lui direz merci ; voilà un homme conciliant. Mais tournez vivement la main, la paume vers le public ; c'est un autre homme qui va parler, et qui a son opinion faite ; il ne remettra pas en question ce qui est plus clair que la lumière du jour. Ces gestes sont de gymnastique et presque de danse ; ils modèrent la violence des pensées en même temps qu'ils en changent le cours. Un haussement d'épaules nous remue plus profond, déliant les puissants muscles qui s'attachent au thorax, et

délivrant le cœur. Mais songez à ces gestes de tout le corps, dont le spectateur n'aperçoit que quelques effets. Plus vite que la main ne tourne, pour un bruit, pour l'ombre d'un oiseau, toute la masse musculaire, et presque sans un mouvement, est comme retournée et orientée vers d'autres fins, ou désunie, ou brusquement raidie, ce qui détourne les ondes de sang, chauffe les entrailles, arrête le souffle. Sur cet océan de muscles flottent nos opinions, faibles barques.

Je disais un jour à un garçonnet qui s'était montré rebelle et qui venait, d'être mis à la raison par de vifs reproches. « Plus tard tu auras des enfants ; tu verras qu'ils ne sont pas toujours faciles à gouverner. ». Le petit paquet de muscles tourna vers moi des yeux fixes, comme s'il faisait effort pour réfléchir, et dit : « Oh bien, mes enfants, je les battrai. » Ce n'était point du tout une pensée, mais plutôt la réponse de l'humeur irritée. Je ne penserai pas autre chose de ces opinions de guerre, et aussi bien des miennes, qui se suivaient selon les mouvements de l'humeur. Et encore maintenant, autour de ce tison de guerre qui ne veut point s'éteindre, l'humeur improvise, menaçant et maudissant de Berlin à Londres, et même par dessus l'Atlantique, tantôt sombre, et l'instant d'après goguenarde ; portée, dans le temps d'un éclair, à agir, à résister et à laisser faire ; car le corps humain se tend, se détend et se retourne selon ses lois, redressant une erreur par une autre, ce qui ne conduit à rien. Trop d'humeur ; guerre contre soi.

Ceux qui entendent trop de musique, ou trop nouvelle, sont souvent livrés aussi aux improvisations de l'humeur. Il n'est pas facile de juger lorsque l'on a l'esprit tiré à quatre orchestres ; en revanche il est bientôt fait de bondir d'impatience sous cette pluie de sons ; d'où l'on prononce : « Voilà qui n'est rien », ou « Piquant, rustique, vigoureux ». Très savant, mal écrit, sublime, plat, voilà ce que l'on entend dire ; et les gens décident ainsi ou autrement selon qu'ils ont la main tournée, qu'ils sont bien ou mal assis, ou seulement qu'ils sont fatigués d'admirer, ou fatigués de s'ennuyer ; car il faut que le corps humain se repose d'une attitude par une autre. La discipline du geste c'est la politesse même. Ainsi on ne peut former son goût sans la politesse ; on n'a que des impressions. Si seulement on s'impose de se taire, tous les jugements sont médités et l'esprit se pose par le beau, ce qui est la seule manière, que l'on a nommée culture. Hors de culture nous sommes des barbares brûlant un musée, et sauvant une œuvre, puis une autre. Un bon musicien, qui ne s'était pas assez défié des musiciens, disait un soir, après le cinquantième concert de la saison : « Je ne sais plus ce qui est beau ni ce qui est laid tout vient au gris et à l'ennuyeux. » Dont le remède est connu ; il faut faire une saison de belles œuvres ; seulement de belles œuvres, connues, éprouvées, élevées par la commune admiration ; ce qui délivre de choisir et remet l'homme en humaine attitude. Et de même, contre l'humeur pensante, revenir aux œuvres éprouvées, qui délivrent de choisir et nous laissent penser. Gymnastique contre la vraie guerre, qui est en nous. *L'Iliade* aussi bien.

13 mai 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LIX

La peur sans objet

19 février 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on pouvait observer les mouvements des nerfs, des muscles et du sang dans un homme qui se pique ou se brûle par mégarde, on apercevrait une suite de sauts de grenouille qui vont de la partie au tout. Il n'en peut être autrement, puisque le choc nerveux rebondit d'abord à partir des centres inférieurs, et réveille les muscles par zones de plus en plus étendues, avant que le tout puisse gouverner les parties, ou, en d'autres termes, avant que le haut du cerveau renvoie des excitations équilibrées et comme tempérées les unes par les autres. Voilà en gros ce que j'observerais du dehors, dans un homme rendu transparent pour moi. Si c'est de mon propre corps qu'il s'agit, il arrivera que je sentirai toutes ces choses, mais seulement quand le centre principal entrera en jeu ; c'est dire que je sentirai d'abord un grand tumulte des muscles et du sang, une défense commencée, un trouble total, d'où je démêlerai ensuite, par une exploration active et prudente, la douleur de brûlure ou de piquûre en un point déterminé. Les esprits attentifs remarqueront que lorsqu'ils se trouvent réveillés par quelque cause, c'est d'abord leur propre tumulte qui les réveille, c'est-à-dire les premiers mouvements de la défense. Bref, c'est toujours une

alarme musculaire qui nous avertit, ce qu'exprime très bien le sursaut. Dire que la sensation n'est qu'une abstraction du sentiment, c'est dire la même chose. Et, de toute façon, il est évident que moi, le tout, je ne puis avoir mal à la main si le tout n'est pas ému de ce mal. Si l'on appelle peur ce sentiment de ma propre agitation, on pourrait dire que je sens tout ce que je sens sur un fond premier de peur, dont j'ai ensuite à démêler un objet, une lésion, une action utile. La peur sans cause, l'alarme pure, serait donc le premier état de toutes mes pensées sans exception.

J'ai mis en avant, et en abrégé, ces choses assez obscures, afin de rétablir la timidité en sa place. Il est dans l'ordre que nous ayons peur sans savoir d'abord de quoi ; nous sommes éveillés par notre propre peur, et notre peur, comme pensée, est d'abord la peur de la peur. Quand nous avons découvert l'objet et essayé l'action, la peur se change en crainte. La crainte mesure et pèse ; l'action nous détourne de penser à nous. Chacun sait par mille expériences qu'un danger connu, si redoutable qu'il soit, nous trouble moins qu'une peur sans cause, et qu'enfin l'action nous délivre de peur, surtout l'action difficile et que nous savons faire.

La timidité se développe dans l'attente, parce que, ne pouvant ni agir utilement ni percevoir distinctement, nous éprouvons alors en notre corps une agitation diffuse et qui se nourrit d'elle-même. Ce sont de faux départs, en quelque sorte. Par exemple, je commence une conversation qui a de l'importance pour moi ; mais en l'absence de l'interlocuteur, je ne puis la continuer ; je ne trouve point d'objet. Je joue du piano sans piano, et autres choses de ce genre. Toutes ces actions sont commencées et arrêtées, et recommencées. C'est une lutte diffuse des muscles contre eux-mêmes, non sans répercussion sur le sang, qui est comme chassé de ces organes durcis, et lancé dans les parties molles. Et l'on dira qu'il est bien sot de prendre cette agitation comme une peur, et d'en souffrir comme d'une peur ; mais j'ai mis en avant une sorte de préface, afin de faire entendre qu'une telle agitation est exactement la peur, et que la peur toute pure n'est rien d'autre que le sentiment de ce trouble sans raison ni remède. Disons qu'en somme la peur n'est jamais l'effet d'une pensée que nous aurions concernant les choses qui sont à craindre. La timidité serait donc une peur sans autre objet qu'elle-même, et la plus pénible de toutes par cela même.

On aperçoit les remèdes. Tous les genres de massages sont très bons contre la timidité ; tous les genres de gymnastique aussi. Si vous êtes condamné à rester en repos, alors appliquez-vous à vous mettre bien en repos ; on est plus timide sur un pied que sur deux. Il y a une méthode de détendre les muscles qui n'est pas méprisante, tout à fait analogue à cette attitude que l'on prend pour dormir. Mais la connaissance des causes est sans doute le meilleur remède ; car, comme la peur de la peur grossit la peur sans fin, au rebours, si l'on n'a plus peur de cette peur, et enfin si on lui refuse une pensée, elle n'ira pas loin. Ne pas présager de soi.

19 février 1931.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LX

Le timide

24 octobre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

La Timidité est une étrange maladie. C'est comme une révolte que l'on sent courir dans les frontières du corps ; sans cause extérieure qui suffise à l'expliquer ; révolte qu'on dirait presque malicieuse, car elle semble n'avoir d'autre fin que de rappeler au pouvoir gouvernant qu'il sera mal servi, quoi qu'il entreprenne. C'est l'ironie diffuse. Votre canne, homme timide, ira frapper le tibia de l'huissier ; votre pied s'engagera sous le tapis ; et, s'il faut pousser une porte, naturellement vous tirerez. Tous ces mauvais diables de muscles sont en humeur de désobéir ; et cette émeute préliminaire vous met la sueur au front, le rouge de la forge sur les joues, et la colique au ventre. Vous voilà préparé, et bien préparé, à un entretien difficile, où il faudrait apporter la souplesse du gymnaste et la retenue de corps de l'escrimeur. Mais le timide serre les dents, crispe sa main et tout son corps sur la poignée de l'épée, fait voir enfin ce mélange de peur et de fureur qui représente assez bien le courage malheureux.

Quand on veut savoir si un homme est propre à conduire un avion, on le soumet à des surprises ; on tire des coups de pistolet derrière sa tête ; on fait basculer une trappe sous ses pieds ; aussitôt après un médecin observe les réactions du cœur ; on pourrait aussi éprouver le héros en lui donnant une aiguille à enfiler. Il serait bon de soumettre les rois, éphémères ou non, à des épreuves de ce genre. Il n'y a rien de plus redoutable pour un peuple que d'avoir un roi timide. Et les anciens, plus amoureux que nous de gymnastique, auraient ri de voir aux premières places du gouvernement un homme incapable de se gouverner lui-même. L'on est aisément trompé là-dessus, parce que le timide est souvent ambitieux, il cherche la puissance comme une cuirasse de majesté ; car la politesse des autres, et encore mieux le respect, sont les baumes qui endorment son mal. Au reste il n'y a point de flatteur qui, aux yeux d'un roi timide, vaille un timide de bonne foi. « Je fais donc peur à quelqu'un », disait le lièvre en voyant sauter les grenouilles. Ainsi de degré en degré la chaîne des importants, qui sont des timides, tend au plus haut, et de là gouverne passablement et solennellement, jusqu'aux temps de crise, où la maladresse revient avec l'improvisation.

Un homme, qui ne semble pas affligé du mal des timides, a osé dire qu'un gouvernement qui a de la chance n'est pas un si mauvais gouvernement. Cette manière de déposer plus de sérieux qu'il n'est nécessaire, appartient à la gymnastique ; c'est une ruse de l'assouplissement ; c'est la négation même de l'importance. Ainsi la place est laissée au bon sens, qui est la chose la plus commune dans le repos, et la plus rare dans l'action. J'ai saisi un geste de ce genre dans un violoniste adroit et quelquefois puissant ; il savait relâcher tous ses muscles, afin d'éviter la raideur qui toujours guette la grandeur. « Socrate, disait l'oracle, Socrate apprend la musique. »

24 octobre 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXI

La vanité

7 juin 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Supposons que j'aie le pouvoir de changer comme il me plaira les actions, les sentiments et les opinions d'un homme. Qu'on imagine par exemple un appareil à radiations qui enregistre ensemble le secret de mes pensées et le secret des pensées de mon ennemi, marquant les discordances par des courbes ; et que je puisse, par réglage, comme on accorde un violon d'après un piano, réduire les pensées de mon ennemi à faire harmonie avec les miennes. Me voilà certes pourvu d'un grand pouvoir de séduire. Je serai aimé et admiré au commandement ; et même je serai sincèrement aimé et admiré. Jamais tyran a-t-il rêvé plus ? Et pourtant ce grand pouvoir sera tout de vanité. Je pourrai croire que mes partisans m'acclament spontanément ; je pourrai le croire, à condition que j'oublie l'appareil que j'ai dans ma poche. Et n'importe qui pourrait bien l'oublier un moment, tant la louange est douce. Au fond et quand je penserai à mes tout-puissants moyens, je devrai reconnaître que je m'admire simplement moi-même, et que je m'acclame par des semblants d'hommes, pures machines en réalité.

L'ambitieux n'a pas entre les mains une telle petite boîte à persuader. Le plaisant est qu'il souhaite quelquefois d'en avoir une. Un acteur paie très bien la claque, et se réjouit d'être salué dès son entrée. L'homme politique a

souvent des journalistes payés, et se plaît peut-être à les lire. Et il ne faut pas croire que l'approbation d'un petit lieutenant déplaît toujours au général. Mais c'est qu'il reste un soupçon d'indépendance, qui est comme le sel des éloges payés. J'écris un roman, et je lis une critique qui m'a coûté assez cher à obtenir, soit par l'argent, soit par l'intrigue ; et, si le marchand de louanges sait son métier, je me dis en le lisant : « Il est fort heureux que j'aie obtenu un moment d'attention de cet homme ingénieux. Car on voit bien qu'il n'a pu résister, et que ses cordes mentales étaient d'avance ajustées aux miennes. Cela se voit ; le ton de la sincérité ne s'imite point ». Qu'est-ce que je cherche donc, sinon l'incorruptible juge, celui qui décide librement, celui que je ne puis forcer ? L'art des flatteurs est de se faire désirer, à la manière des coquettes, par des mouvements de liberté et de fuite. Telle est la part de l'insolence dans le flatteur, et qui va loin. C'est faire entendre ceci : « Je me moque de vous plaire, et je ne vous loue que si vous le méritez ». Matière de comédie.

La vanité est un sentiment très sérieux ; car, comme il est de petite santé, on le soigne. Mais il faut dire aussi que les signes sont bien puissants. Les huées vous rendront malade, même si on vous prend pour un autre. Et je comprends que celui qui ressemble à un homme connu trouve du plaisir à l'attention admirative qui lui fait cortège un petit moment ; car ce sont des signes agréables directement ; ce n'est que par réflexion qu'on en rit. Toutefois on n'aimerait pas un phonographe à louanges. C'est le semblable que l'on veut conquérir ; exactement c'est la partie libre et cachée du semblable que l'on poursuit. Les jeux de l'amour, qui sont d'abord énigmatiques, s'expliquent par là. Mais les jeux de l'ambition sont plus purs, et, au fond, mieux nettoyés de contrainte ; car il n'y a pas ici d'autre plaisir que d'être loué par un homme libre, sur qui l'on n'a aucune prise de force. Ainsi la force est vaine, et ainsi toujours irritée. On veut avoir raison ; mais cette forte expression prend souvent un autre sens, qui est tout de violence ; par où l'ambitieux montre ce qu'il voudrait, et qu'il est en train de perdre. Au seul mouvement de forcer, l'homme s'enfuit très loin au fond de lui-même, et désormais impénétrable. C'est de la même manière que Célémène s'enferme à clef dans son apparence, dès qu'Alceste gronde. Il n'y a qu'un chemin pour être aimé ou admiré, c'est de chercher et d'estimer seulement le libre, c'est d'aimer ce qui résiste et ce qui contrarie, mais non pas par jeu et pour un court moment comme fait le vain. À vrai dire on découvre ici ce qui fut la réelle et sérieuse religion dans tous les temps ; car les recherches théologiques finirent par considérer que le libre arbitre est le plus haut attribut de Dieu, et que l'imitation de Dieu consiste à se faire libre, à adorer le libre et à établir sur la terre des demi-dieux. Ce qui mène très loin ; car on veut régner alors sur ses égaux ; tel est le fond des sociétés, sans exception aucune. « Terre et corruption ne furent jamais que surface. Tant qu'on ne gratte pas jusqu'à découvrir liberté et amitié, on n'écrit que l'apparence de l'histoire.

7 juin 1932.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXII

Orgueil et vanité

9 septembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Un violoniste célèbre, aujourd'hui retiré, et qui eut, entre beaucoup de signes éminents, le privilège de donner toujours la note juste, revenait d'Italie, où il s'était donné des vacances. Aux questions d'usage, s'il se portait bien, s'il était reposé et content, je l'entendis répondre de son air tranquille : « Cela va bien, merci. Je joue faux. » Ce mot me rappela les sévères leçons de mon maître d'escrime, qui, dans un art non moins difficile, avait saisi aussi les derniers secrets ; mais sa science elle-même le conservait en modestie. « Si je demeure, disait-il, quelques jours seulement sans travailler, c'est comme un voile qui descend devant mes yeux, je puis ferrailer encore, et même toucher par aventure ; je devine, mais je ne vois plus. Si je reprends le travail d'âne, comme d'un enfant qui épèle, alors peu à peu le voile se lève, et je vois tout ce qui arrive de l'autre et tout ce qu'il faut faire, si vite que les épées tournent, aussi clair que je vous vois. »

Les vrais artistes sont guéris de vanité, et bien vite, car un éloge non mérité irrite plutôt. Mais il faut qu'ils soient guéris aussi de l'orgueil c'est le second moment de la puissance. Quelle est la différence entre orgueil et vanité ? En ceci que le vaniteux se contente de signes menteurs, comme si on

loue un auteur pour ce qu'il a copié d'un autre ; au lieu que l'orgueilleux se réjouit d'une puissance réelle, qui a donné ses preuves ou qui a fait ses œuvres. Et l'orgueil est toujours creux en ceci qu'il croit que la puissance, une fois qu'elle est acquise, se conserve d'elle-même. Par exemple un homme est vaniteux s'il porte avec plaisir les insignes du courage sans les avoir mérités ; un homme est orgueilleux s'il s'établit dans son courage cent fois prouvé comme dans un bien, considérant toujours ses actions passées, et voulant qu'elles suffisent. Et elles suffisent aux yeux des autres, qui attendent le courage de lui comme l'eau d'une source ; mais lui, après tant d'actions, il se retrouve toujours dépouillé et nu comme au jour de sa naissance, ayant de plus, comme charge et fonction, d'être désormais au-dessus de l'homme. Or cela lui est aussi difficile qu'au premier jour, et quelquefois plus difficile, par son expérience même.

Un savant aussi est comme dépouillé de sa science passée. S'il s'en habille, le voilà d'orgueil rejeté en vanité. L'infatuation d'un homme instruit, loué, célébré partout, est une des sources de la sottise sans mesure. On pourrait dire que la vanité est la punition de l'orgueil. Dès qu'il se redresse et se trouve assuré de faire mieux qu'un autre, il est aussitôt au niveau le plus bas. Tous les hommes qui ont travaillé avec suite ont ce sentiment que rien n'est jamais acquis, et que tout doit être conquis et reconquis. Un vieux sage, et qui avait droit au repos, disait, comme on traitait de choses difficiles : « Autrefois j'ai compris cela. »

Les artistes, encore plus que d'autres, sont soumis à cette grande loi. Car il n'est pas vrai, et il n'est même pas vraisemblable, qu'une œuvre faite rende plus facile l'œuvre à faire. Il faudrait donc se copier soi-même ; et il n'est point un signe de décadence qui soit plus clair que celui-là, pour l'artiste et aussi pour les autres. C'est par ce sentiment triste que le talent descend aussitôt à la manière. C'est pourquoi le moindre succès veut être vaincu par un redoublement de travail. Beethoven, sur la fin de sa carrière, savait encore se remettre au métier, écrivant des harmonies modernes sous d'anciennes chansons ; ainsi il refit son génie, et devint capable, par cette imitation écolière, d'inventer encore. Les œuvres faites servent alors de points de comparaison, et nous somment de les dépasser. La gloire n'est donc pas garantie ; et la gloire est une épreuve redoutable ; l'esprit n'en jouit qu'au commencement ; ensuite il en a la charge, et s'il ne la sent pas, cela est signe qu'il descend. C'est une marche forcée qu'il faut reprendre tous les matins. En somme le goût public est assuré par la critique des génies eux-mêmes, et leur critique c'est leurs œuvres ; eux seuls sont capables d'être assez sévères sans être soupçonnés d'envie. Idée salutaire, et qui doit guérir, il me semble, de toute espèce d'envie, car la moindre gloire est lourde à porter. J'appliquerais ces remarques à un ministre ; car, s'il se croit arrivé, il est perdu. Ses épreuves commencent. S'il est petit en cette place élevée, cela se verra. S'il se récite lui-même, les événements riront. Les grands succès rendent modeste, s'ils ne rendent sot.

9 septembre 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXIII

Le langage naturel

15 octobre 1930.

[Retour à la table des matières](#)

Qui rit fait rire. Qui pleure fait pleurer. Qui a peur fait peur. Ces effets si simples, si connus, si puissants, dépendent de la fonction d'imiter, qui est physiologique. Un homme qui me jette les signes de la peur, me dispose moi-même selon la peur. J'ai compris les signes par cela seul que je les renvoie ; mais de quel danger il s'agit, si c'est feu ou eau, homme ou bête, je ne le sais pas encore ; je commence par participer aux signes et en même temps à l'affection. Toutefois c'est l'action qui est première, car c'est elle qui m'émeut. Dans une panique, je commence par fuir. Ainsi je commence par imiter et renvoyer les signes, sans savoir de quoi ils sont signes, et sans même savoir que je sens. Du signe suspendu ou abrégé, je fais ensuite émotion, recherche, connaissance. C'est par ce chemin détourné, et qui est sans fin, que le signe signifie le sentiment et l'idée. Nous n'avons jamais fini de savoir ce que nous disons.

Le mot Dieu attend toujours qu'on l'explique. Je dis qu'un spectacle est sublime ; je sens que je dis quelque chose. Mais quoi ? Le calvaire est un grand signe, et profondément senti. Mais signe de quoi ? Le croissant est un autre sphinx. Plus près de nous, plus familier, le mot même de terreur est bien loin de livrer tout son contenu. Horreur dit tout, et ne dit rien ; mais ici la

physiologie est assez éloquente ; je sens en moi une défense comme du hérisson ; j'ai compris, en ce sens que je suis dans le bon chemin. Les poètes ont cet art de me disposer physiologiquement par le signe ; en cela ils ne font que retrouver la vertu du langage, qui dit toujours plus qu'il ne sait. Nous n'arrivons presque jamais à parler en prose. Je ne vois que l'algébriste qui sache parfaitement ce qu'il dit ; et encore je n'en suis pas sûr, car il se montre des profondeurs imprévues, dans ces signes si bien dépouillés. Comte, qui est ici le maître des maîtres, se plaît à montrer que l'invention des signes algébriques imite, en ses aveugles tâtonnements, le langage des bonnes femmes.

Il n'est donc point si important qu'on croirait, quand on veut parler en quelque langue peu familière, de savoir d'abord ce qu'on veut dire. Cette marche, qui consiste à traduire dans la langue de l'autre ce que l'on s'est dit d'abord dans sa langue à soi, cette marche n'est point naturelle. Ce n'est évidemment pas celle de l'enfant qui apprend de sa mère ; il commence par dire, et il a toute sa vie pour comprendre ce qu'il dit. Il n'a pas premièrement des pensées, qu'ensuite il communique ; mais plutôt dans son propre langage, qui l'émerveille, il trouve ses pensées.

La vraie méthode ? Ce serait d'après cela parler anglais ou allemand sans savoir ce qu'on dit. Cela n'est pas si étrange. Les politesses, les interjections, les particules, s'ont des signes que l'on emploie sans jamais bien les comprendre. On peut dire « bonjour » sans penser que c'est un souhait, de beau temps, de bonne humeur, de bon succès. Le premier sens de ce mot, celui qui porte tous les autres, vient d'un air ouvert, bienveillant, confiant, hospitalier, toutes choses qui assurent la prononciation. Et ce que je vois à dire d'utile là-dessus, c'est que la prononciation, ou si vous voulez, l'accent, est ce qui importe, si l'on veut pouvoir ensuite découvrir dans une phrase anglaise des pensées d'Angleterre. Il faut bien remarquer que le langage intéresse des organes vigoureux et de première importance, la mâchoire, les poumons, le larynx. Un mot ne peut donc se produire que par une torsion vitale qui change notamment le visage. Ainsi pour parler anglais il faut imiter la grimace anglaise et avoir, en quelque sorte, les passions anglaises. Et la faute, que je connais bien parce que je la fais toujours, est de chercher des mots anglais pour exprimer une idée française. Il faudrait donc apprendre une langue étrangère sans jamais traduire en dedans de soi, ou, autrement dit parler anglais sans comprendre en français ce qu'on dit en anglais. Je sais qu'on y arrive ; et les philosophes grecs savent bien nous faire penser en grec. Mais quelle avance, si j'avais pu commencer par imiter la manière dont Socrate mâchait ses mots ! C'était me faire Grec par sentiment d'abord ; c'était prendre les idées d'un grec de ce temps-là par les racines ; et remarquez que cette métaphore dit bien plus que je ne voulais. La difficulté est d'arriver dans une langue à ce genre de bonheur. C'est difficile en grec ; et c'est l'avantage d'un enfant qui parle anglais comme il imiterait le chant d'un oiseau.

15 octobre 1930.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXIV

Le salut

22 avril 1924.

[Retour à la table des matières](#)

L'esclavage ne blesse que par la puissance de l'esprit, qui se sent libre, et s'indigne. Cette pensée ne se veut point courber, que par son propre décret. Toutes les passions s'alimentent de cette lutte, et le pur sentiment en réussit. Non sans détours et ruses de pensées, qui vont naturellement à quelque genre de couvent ou de monastère ; tout cela aussi naturel que la corniche, la colonnade ou le toit en pente car la religion aussi a la forme de l'homme.

Pascal, esprit royal, et qui ne trouvait point de résistance, fut emporté par ses chevaux et vit son carrosse suspendu au-dessus du fleuve, dont il lui resta une peur malade, à ce qu'on dit ; toujours il voyait un gouffre à ses côtés. Il faut comprendre ce que put être cette épreuve pour un esprit accoutumé à se diriger par soi, à penser droit, à penser vite. Ce fut une honte, une colère, un mépris de soi par estime de soi ; par-dessus tout ce fut un problème, un peu plus résistant que celui des coniques ou des nombres triangulaires. De là il recherche toutes les marques du corps sur l'esprit, et jusqu'aux plus faibles, grossissant tout, et aggravant tout. Éternuellement, qui occupe toute l'âme ;

moucheron qui bourdonne, et assassine le penseur ; vertige plus fort que raison, sur la célèbre planche où Montaigne déjà avait placé le sage, afin d'en prendre la mesure. En tout cela ce qui nous humilie c'est moins le choc, que le sentiment ample et perturbateur, impatience, colère, et au fond, peur. Il faut bien comprendre que ce n'est pas la mort toute nue qui fait peur ; mais c'est plutôt la peur qui fait peur ; cet esclavage irrite ; on le voit partout.

Il ne pouvait rester là. Il fallait franchir le pas et parvenir à un sentiment pleinement approuvé, par quoi la peur et le désespoir même eussent leurs lettres de noblesse. Tout amoureux essaie cette délivrance de lui-même, et souvent y parvient, par le serment, qui est choix d'esclavage. Mais ici le problème était plus ample, par le choc pathologique, et aussi par la pénétration de la pensée, qui découvrait un esclavage plus intime, plus inhérent. Il fallait vouloir cela, le choisir en quelque sorte, et jusqu'à l'aimer. Selon le mouvement naturel de tout homme pris de passion : « Je ferai bien plus. » Ainsi Turenne courait au danger, parce qu'il avait senti la peur. Mais sans doute Turenne n'avait pas assez d'imagination pour se faire moine. L'autre, donc, chercha son équation. De tels malheurs ne peuvent aller sans de grandes fautes. Le voilà à chercher des fautes, et à juger l'espèce. Or si la raison est laissée, c'est que le salut est possible. L'esprit se perd parce qu'il s'oublie. Il s'oublie à des machines à compter, à la brouette, et à des divertissements de ce genre. Regardons les preuves ; il n'y a point de preuve de la preuve ; l'esprit croit. En ces bagatelles, il croit pour s'amuser ; ramenons-le ; il doit croire pour se sauver. Ce serait trop absurde si l'esprit était capable d'inventer des droites et courbes qui n'existent point, simplement pour bâtir des ponts, et s'il n'était pas capable d'aller jusqu'à l'hypothèse qui le sauve tout. C'est ainsi que, passant du remords au repentir, ce qui est le texte de toute consolation, Pascal allait à inventer le jansénisme. Le jansénisme, c'est la situation humaine prise sévèrement ; la religion n'y est qu'une condition de fait. Ce qui est profondément irrégulier, dans le jansénisme, c'est que c'est la réponse de l'âme à une situation difficile. Ce n'est pas le ciel qui a enseigné le jansénisme, c'est la terre.

Or le jansénisme était en Pascal par l'éducation, autour de lui par l'exemple. D'autres hommes avaient inventé l'indignation pour se sauver de la colère, et l'humilité pour se sauver du mépris. De la plainte de Job était née l'espérance ; et l'espérance la plus démunie de preuves peut se sauver encore par l'amour juré. Ainsi la pensée la plus libre fulgura de ces grandes images, et la mythologie chrétienne fut comme la craie et le tableau de cette géométrie supérieure. Ce genre d'esprit méprise la droite bien tracée devant la droite pensée ; car c'est idolâtrie à proprement parler, si l'on croit que, le signe de l'idée ressemble à l'idée. Le signe est pour le corps, et assez bon pour le corps. Ainsi Socrate voulait faire libation de la ciguë ; idolâtrie surmontée et conservée. Les anciens étaient géomètres, et les modernes sont plutôt algébristes ; mais, pour les uns et pour les autres, c'est la même parabole.

22 avril 1924.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXV

La modestie

5 décembre 1929.

[Retour à la table des matières](#)

L'humilié est le même homme que l'orgueilleux cet homme est bridé et étranglé. La modestie au contraire est une force nue et prompte ; c'est le beau moment de l'homme ; et j'aime à la définir par un état des muscles ; oui, un état aisé et délié. Comme le maître d'escrime enseigne aux apprentis, qui ne le croient point, que le vrai moyen de frapper vite n'est pas de se tendre, mais au contraire de se détendre ; comme le maître de violon enseigne à l'apprenti, qui ne le croit point, que la main ne doit point serrer l'archet, si l'on veut conduire, étendre, élargir le son ; ainsi je veux enseigner à l'apprenti de n'importe quel savoir qu'il ne doit point se raidir ni s'étrangler par les signes de l'attention et du désir. Il ne me croira point ; et le maître de savoir non plus ne me croira point, lui qui serre la gorge, élève la voix, et bientôt crie dès qu'il veut former une idée.

C'est que ce n'est pas une petite science, ni facile que de savoir vouloir ; et presque tous commencent par serrer les dents, comme le chien. Ce n'est point qu'ils aient une adoration passionnée d'eux-mêmes, ou une jalousie, ou une féroce ambition ; ils le croient peut-être, et je pourrais le croire aussi de moi-même lorsque je suis entraîné à la colère. Mais ce n'est point par là que je dois

me considérer, ni me juger, ni me redresser. Au contraire, c'est par gymnastique et musique, comme voulait Platon, que je me dois assouplir ; le repentir n'assouplit point. Le mal du repentir c'est que l'on pense beaucoup à soi. Colère contre colère ne gagne rien. ;C'est à moi de penser d'abord sans violence ; et cela me détourne des amères pensées, qui sont toutes filles d'attention étranglée.

Je veux nommer attention déliée cette simple, libre et puissante modestie que l'on remarque dans les bons écoliers. Aussi mon avertissement n'est point. « Faites attention ; regardez-moi ; serrez les poings et mordez-vous les lèvres », mais au contraire : « Ne prétendez point ; laissez mûrir ; nous avons le temps ; sourions ; ne courons point. L'idée s'enfuit ? Elle reviendra, et nous la verrons alors au visage ». Et si j'étais maître de chant, je n'aurais même pas ce discours à faire ; je n'aurais qu'à écouter ; car la moindre envie de plaire fait une écorchure sur le son. Voilà par où j'ai compris pourquoi Platon prend la musique comme une gymnastique plus subtile et plus puissante.

La politesse est aussi un repos et une assurance sur ce que l'on doit dire et faire, qui exclut la timidité et la maladresse. Seulement la politesse ne vise à rien ; l'invention est proprement son ennemie ; au lieu que la modestie vise fort loin. Chacun a pu remarquer que la politesse détourne de penser ; non par la crainte des pensées mêmes, mais plutôt par la crainte de l'agitation laide et sottise qui est l'effet ordinaire des controverses. C'est seulement faute de modestie que la politesse va aux lieux communs. Ils disent qu'ils craignent les idées neuves et hardies ; mais je crois qu'ils craignent les passions et la mauvaise tenue ; non du peuple, mais d'eux-mêmes.

Ils ne savent pas comment s'y prendre pour penser. Ainsi ils aiment mieux risquer de perdre dans une guerre tous leurs enfants mâles, mal lointain, que se jeter dans les chemins inconnus de la paix, mal prochain. La paix fait guerre, parce que la paix est neuve.

La modestie a donc raison de viser loin ; elle peut encore plus qu'elle ne croit. Ce sentiment juste ouvre aussitôt des perspectives sans fin, qui éveillent quelque chose de plus fort que l'espérance. Il suffit d'oublier un moment ce malheureux Moi, qui toujours mâche l'humiliation ; et c'est en déliant les muscles qu'on y arrive. Ainsi est assis le bon écolier à son banc, moins soucieux du vrai, du bien et du beau que de ses cahiers et de sa plume ; l'air distrait et peut-être même négligent ; peu soucieux de s'affirmer, de régner, d'imposer sa propre loi aux choses et aux gens ; mais l'esprit aussi vif qu'un jeune chat. Je veux dire qu'il guette l'idée comme un peloton de laine et prend ses mesures pour le faire rouler d'un bon coup de patte.

Toute idée de culture est alors effacée ; il voit en Dieu sans dire merci. Je reconnais le modeste à ce bon sourire. Il ira loin, s'il garde la modestie.

5 décembre 1929.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXVI

Le jeu de l'ambitieux

13 avril 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Je plains le tyran, il n'a jamais ce qu'il voudrait. De même qu'une femme n'est pas bien fière d'être aimée pour son argent, de même le tyran ne peut se réjouir d'acclamations payées ou forcées. L'ambition, à ce que je crois, n'est pas moins exigeante que l'amour, ni moins clairvoyante. Nul ne veut régner sur des sots, ni sur des poltrons, ni sur des flatteurs qui sont bien clairement à vendre. L'habile courtisan est celui qui sait assaisonner l'éloge d'un grain de liberté ; mais le tyran, à ce que je crois, guette la liberté vraie, car c'est là son gibier. Il veut le libre éloge, venant d'un homme libre. De la même manière le mathématicien méprise l'approbation d'un ignorant ; il veut être admiré par un autre mathématicien ; et, s'il foule toute vanité, s'il se rend bien compte de ce qu'il veut, il cherche son égal ; il ne se contente pas à moins ; car autant qu'il reste une inégalité, l'approbation est forcée ou sottée. Or, même ceux qui vivent presque entièrement de vanité, comme sont les comédiens, font encore la différence entre l'applaudissement libre et l'applaudissement qu'ils ont eux-mêmes payé. Si comédien que soit le tyran, il fera toujours venir Platon, comme firent les Denys de Syracuse. L'infatuation même ici les aveugle ; et

parce qu'ils se croient éloquents, séduisants, profonds, sages, et tout, c'est avec Platon qu'ils veulent jouer le jeu. Ce jeu a fini très mal une fois, et finira de même mille fois et plus.

Si l'on est seulement une sorte d'homme libre, qui s'exile lui-même dans un silence impénétrable, et si l'on a au-dessus de soi, non pas Denys le tyran, mais un simple capitaine, on voit que c'est souvent le tyran qui fait la cour à l'esclave en qui il soupçonne des pensées, et enfin lui propose amitié, donc égalité, car l'ennui est le tyran des tyrans. Or l'esclave ne sait pas se priver d'essayer ce beau contrat, et en quelque sorte de tirer dessus, pour éprouver l'étoffe. Ainsi, il cherche l'occasion de déplaire, et de contredire ; et voilà le contrat en deux morceaux. J'ai observé que c'est toujours le maître qui revient et essaie de recoudre, sous la pression de l'ennui, et que ces tentatives sont toujours vaines ; ainsi je comprends très bien, il me semble, l'histoire de Platon et de Denys.

Il est pénible d'être méprisé de celui-là même dont l'estime est jugée désirable. Et l'autre, parce qu'il se sent recherché, se remet bien vite dans la position de déplaire. J'ai connu deux ou trois de ces durs amis, qui vous jugent tellement au-dessus des flatteries qu'ils vous mènent au bâton. La vanité en souffre toujours, car tout homme a des parties de tyran. Mais quoi ? Si aucun n'a pouvoir sur l'autre, cela fait des amitiés bourruées et fortes. Il n'y a que l'ami véritable qui s'arrête tout net, au point où le musicien n'a plus d'inspiration, au point où le poète ne fait plus que des chevilles d'or. Ce critique est clairvoyant par amitié ; et cela est redoutable, car dans le travail même on ne cesse de penser au juge incorruptible, à celui à qui on ne peut rien cacher. On imagine l'artiste usant d'une pénétration supérieure, qui lui sert à deviner ce que son sévère ami pense et ne dit pas. Ces deux consciences forment miroir. Or, cette humaine fourrure, qui seule tient chaud, le tyran n'est pas assez riche pour la payer. Les vertus et perfections qu'il croit avoir, et qu'il a peut-être, sont comme vaines entre ses mains. S'il se désarme, s'il s'offre poitrine nue, il n'en est que mieux piqué. Il se remet en garde. Et l'autre, grand ou petit Platon, toujours assez grand par le refus, s'enveloppe de ce respect qui fait la bête, qui est la plus insolente chose du monde. Sur quoi le tyran répand la terreur par le sabre et le sang, s'il peut, par le coupe-papier et l'encre, s'il ne peut mieux. « Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent. » Mais c'est le cri du désespoir. C'est le signe que l'ambition n'a pu se développer selon son idée. C'est le cri du poète médiocre qui se jure d'avoir flatteurs, académie, et tout mais qui ne peut oublier le vrai lecteur, le lecteur qui compte, et qui reste arbitre en son grenier. Toute tyrannie est un sonnet d'Oronte.

13 avril 1929.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXVII

La vraie gloire

16 novembre 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Quand on dit que tous les hommes poursuivent quelque plaisir, l'un de manger et boire, parce qu'il est ainsi fait, l'autre de s'enrichir, parce qu'il est ainsi fait, l'autre de se dévouer, parce qu'il est ainsi fait, on n'a rien dit encore, on n'éclaire point du tout l'homme. Car les plaisirs ne sont point en étalage, à prendre ou à laisser, comme des denrées. Par exemple le plaisir de lire n'est rien pour celui qui ne s'est pas exercé à lire ; de même le plaisir de peindre, ou le plaisir de grimper en montagne. Chacun doit gagner son plaisir, et je dirais plus, le tirer de lui-même à force de travail ; et je ne vois point du tout d'exception à cette règle. Il est vrai qu'on envie ceux qu'on voit qui ont du plaisir, et qu'on les imite ; mais ce mauvais départ est ce qui fait que l'on s'ennuie. L'ennui vient de ceci que l'on croit que le plaisir est en un certain lieu, et qu'on n'a qu'à le prendre. Mais c'est folie, évidemment, de se mettre à barbouiller afin d'avoir part au plaisir de peindre ; et le plaisir de l'amateur, malgré l'apparence, suppose aussi un apprentissage ; on pourrait bien dire que tout plaisir est la récompense du généreux ; car il faut donner d'abord.

Au vrai les hommes se jettent dans l'action ; ils y essaient leurs puissances ; ils cherchent passage pour un génie qui est captif en eux et qui se remue. Autant qu'ils règnent sur leurs actions, ils y trouvent du plaisir ; et il n'y a de peine aussi qu'à sentir l'esclavage et l'impuissance. C'est pourquoi le bien-être ne résout rien. Un bien reçu n'intéresse pas. Le Gobseck de Balzac n'est pas un de ces avarés imaginés qui entassent ; c'est un homme qui exerce une puissance, et qui fait mouvoir les passions comme sur une scène. On s'étonne de voir qu'un avare ne jouit pas de son argent ; c'est que l'argent n'est pas tant un moyen de jouissance qu'un moyen de puissance. L'amitié est une puissance, et l'amour aussi. Chacun sait bien à quel niveau l'on descend si l'on cherche seulement les plaisirs tout faits, sans la puissance qui les relève. Ainsi toute ambition mène fort loin.

On ne veut pas tenir puissance d'un hasard, ou d'une méprise ; on veut un vrai et grand et libre pouvoir. Il se peut qu'un musicien ait pris d'abord comme fin d'être acclamé ; mais ce n'est que vanité. Néron prétendait au rang d'artiste ; mais l'idée seule que l'applaudissement était payé ou forcé annulait l'applaudissement. Chose étrange, et que tout le monde comprend très bien, on veut l'applaudissement libre ; c'est dire qu'on veut le mériter. Suivez maintenant le musicien en son travail ; ce qui compte pour lui, c'est le progrès qu'il sent et dont il est seul juge ; c'est la victoire, même si le public ne la mesure pas bien, c'est le développement selon la loi intérieure. Et là-dessus l'ancêtre Aristote a dit quelque chose de bien profond, c'est que les plaisirs sont les signes des puissances. Ainsi c'est par le plaisir même, tout intime, et sans témoin que lui, que l'artiste juge qu'il s'est dépassé lui-même. Alors, oui, l'applaudissement compte, parce qu'on le juge libre.

L'obéissance est une sorte d'applaudissement, et soumise aux mêmes règles. Car l'ambitieux veut être approuvé ; l'ambitieux, d'un mouvement sûr, passe continuellement de vanité à orgueil et d'orgueil à modestie ; il faut enfin qu'il se juge digne, et qu'il soit sévère pour lui-même ; autrement, il faut dire adieu au plaisir ; il faut mépriser les autres et soi, et s'étourdir d'apparences. La gloire est creuse si elle n'est que bruit. On loue mon courage. Que me fait cela, si je sais que j'ai couru comme une bête affolée. Les hommes sont ainsi toujours rejetés au travail véritable, de soi à soi. Le moindre boxeur ici nous donne leçon ; car il ne veut point vaincre un adversaire malade ; il le veut fort et libre ; c'est presque aimer. L'écrivain aussi veut un lecteur clairvoyant, sans faveur, sans légèreté, sans pitié. L'écrivain qui méprise, au contraire, est bien malheureux, car il se méprise. Il n'y a aucun plaisir par là ; chercher le succès auprès d'un public que l'on croit ignorant ou sot, c'est descendre. Et il est vrai que l'intime plaisir est finalement le juge et le seul juge, et qu'ainsi le plaisir, ou la joie, ou le bonheur, comme on voudra le nommer, est le seul bien ; seulement il n'est pas à prendre ; il est à faire. Il est vraisemblable que le fond de toutes les utopies politiques soit de vouloir distribuer le plaisir comme on distribue l'eau.

16 novembre 1929.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXVIII

De l'envie

7 octobre 1922.

[Retour à la table des matières](#)

On n'envie point celui qui se promène si l'on peut soi-même se promener ; ce serait ridicule. Mais on porte envie à celui qui gagne le gros lot, parce que l'on ne peut ici qu'attendre, désirer, espérer, non pas vouloir. Toutefois il me semble que l'envie, dans ces cas-là, est presque sans venin, par cette idée du hasard aveugle, dont l'effet n'honore point. Pour les choses qui dépendent de la volonté, mais qui sont difficiles, comme de jouer du violon ou de savoir le latin, il me semble qu'on ne peut éprouver l'envie, dès que l'on a quelque idée des immenses travaux que suppose le moindre talent. J'ai connu un bon helléniste, et qui portait toute la langue grecque dans sa tête ; mais aussi tous les ans il lisait toute la grécité, comme il disait, du commencement à la fin. Vais-je me plaindre de ne pas savoir ce que je n'ai pas voulu apprendre ? Au reste, sur les bancs de l'école, d'après ce que j'ai vu, on n'envie guère ; le paresseux sait bien à qui il doit s'en prendre. Quant aux aptitudes, je ne vois pas où un être, terminé comme il est par sa propre nature, prendrait appui pour désirer ce qu'il n'a pas. Qui n'aime pas jouer aux cartes n'envie pas ceux qui jouent aux cartes ; il s'étonne au contraire de voir qu'ils s'y plaisent. Qui n'est point géomètre n'envie point le géomètre ; car comment se faire une idée du plaisir du géomètre si l'on n'est point soi-même géomètre ? Qui n'est pas né

musicien n'envie pas les musiciens. Au fond, nul ne désire que ce qu'il a. Ainsi l'envie serait sans corps, comme la vanité.

L'envie a du corps. Non seulement de la force, mais de la grandeur aussi. Ce serait un fanatisme, et même un prosélytisme. L'envie ne va pas aux faux biens, mais au vrai bien, qui est de croire que l'on peut vouloir. L'envieux est celui qui ne comprend pas que l'on puisse avoir du courage, et qui voudrait prouver aux autres, comme il se prouve à lui-même, qu'aucun homme ne devrait jamais travailler avec foi ni être content. Il y a du scandale dans l'envie. Non pas un sot étonnement devant les avantages extérieurs ; mais plutôt une fureur contre ceux qui croient à eux-mêmes et qui développent vaillamment leur nature. Aussi voit-on que le succès ne guérit pas de l'envie.

L'envieux n'a point une haute idée de soi, ni de rien ; et il est assuré qu'en cela il pense vrai. D'où une colère proprement diabolique devant le travail heureux. On sait que l'envieux n'est pas démocrate ; par de petites raisons il devrait l'être ; mais par la profonde et diabolique raison, il ne veut point qu'on puisse l'être ; car c'est vouloir que les choses publiques aillent mieux, que la paix règne, et la justice ; et c'est la dernière insolence à ses yeux d'oser vouloir une chose pareille. D'où je ne conclus pas qu'il n'aime point la justice, ni la paix. Il faut comprendre ces âmes tourmentées. Ce qui est envié, on dirait presque que c'est l'absence d'ambition. Par exemple le candidat à l'Académie éprouve de l'envie à l'égard de celui qui n'est pas candidat. Le libre est l'ennemi de l'envieux ; encore plus l'heureux est son ennemi. En sorte qu'on envie ce qu'on ne désire pas pour soi. Cette passion est même en un sens généreuse ; elle veut éclairer l'imprudent ; elle est plus solitaire qu'on ne croit ; l'envieux est envieux même sans rivaux ; il est hérissé d'envie comme l'ennuyé d'ennui. Ce n'est pas qu'il soit étranger aux nobles ambitions. Au contraire, c'est cette folie, d'oser vouloir ce qu'on aime, qui lui est une insulte. C'est pourquoi l'ironie est son arme.

La volonté ne se prouve que par l'action suivie il faut donc vouloir d'abord, et en quelque sorte gratuitement ; Descartes dit généreusement, et l'on n'a jamais mieux dit. Sans aucune preuve et contre toute preuve. Mais il arrive que l'intelligence exercée cherche des preuves, et attend d'être assurée de pouvoir vouloir. Cela est sans remède ; car, à celui qui ne veut pas vouloir, les preuves viennent en abondance ; et à qui n'essaie pas de tout son cœur, il est aussitôt évident qu'il ne sert à rien d'essayer. Le fatalisme, ou comme on voudra l'appeler, est vrai si l'on ne veut pas contre, et ce courage de vouloir contre est ce qui irrite l'envieux. Il est donc vrai de dire que l'envieux veut du mal aux autres, et se réjouit du mal des autres ; mais il est de bonne foi en cela ; et c'est pour mon bien qu'il veut m'enlever ce sot courage de vouloir. L'ironie l'oblige à ce genre d'amitié, car il faut que l'extrême bien soit aussi l'extrême amertume. Ainsi le diable guette toujours celui qui veut faire l'ange. Mais l'homme boucle sa ceinture, s'affermi en sa nature moyenne, et travaille.

7 octobre 1922.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXIX

L'humeur dans nos passions

5 juillet 1928.

[Retour à la table des matières](#)

Nous sommes tous fatalistes, et par le jeu naturel de l'imagination. C'est pressentiment, mais c'est aussi vertige un peu, parce qu'il n'y a jamais de sentiment vif sans quelque action. Quand nous craignons de tomber, c'est que nous nous sentons tomber déjà. Ce tremblement annonciateur, qui signifie la mise en marche de notre machine, est si clair et si éloquent, qu'on oublie tous les discours sages que l'on pourrait se faire à soi-même, pour n'écouter plus que le discours animal. C'est ainsi qu'on sent la colère monter en soi-même comme un orage ; et le corps tire sur la bride, comme un cheval impatient. « Je me connais, dit l'homme naïf, je sens que l'événement tourne mal. » Autant de fautes ou de sottises, autant, ou presque, de prédictions réalisées.

Voici un homme que je dois ménager et flatter, à qui enfin je dois plaire ; en des discours à moi-même, fort sages, je me conseille ; mais bientôt je sens se préparer une impatience, qui consiste en des commencements de gestes ; j'entends dans ma propre voix une sorte de grondement ; en même temps j'observe dans l'homme important d'autres signes qui répondent à ceux-là. La peur de soi est insupportable ; la peur de la peur est insupportable ; l'attente est un état violent. Je lâche mon cheval, c'est-à-dire que je suis méprisant,

insolent, menaçant ; je me jette ; j'achève mon malheur. Ce mouvement est commun ; chacun en a l'expérience. Tous les mouvements d'humeur sont ainsi prévus, redoutés, et enfin confirmés par le gouvernement intérieur, qui achève alors l'événement, qui joue son rôle comme un acteur le jouerait. C'est ainsi qu'on est bourru, et même méchant, contre toute résolution, contre tout bon sens, par cette seule idée que l'on sent qu'on le sera. Il y a un brusque parti dans l'homme, qui prend soudain le commandement des forces animales ; et par un mouvement très noble, car c'est par l'aiguillon de la peur que souvent l'on ose tout. Le timide se change en audacieux ; une sorte de raison incendiaire éclaire le malheur et l'achève. Ainsi vont nos passions, petites et grandes. « Je savais que je ne pouvais pas faire autrement. » Être l'exécuteur d'une pensée redoutable, d'une prédiction funeste de soi à soi, c'est l'ordinaire de nos fautes.

La passion est une prédiction et comme un oracle qui s'élève du corps humain ; cette connaissance est très confuse mais aussi très émouvante ; elle arrive escortée de l'action ; le sort en est jeté. L'homme a choisi ; ou bien il se rend compte qu'il joue un rôle, ou bien il arrête les gestes et modère les mouvements. C'est dire qu'il sent qu'il a choisi ; il s'élance ou bien se recueille ; lui-même se dit qu'il est trop tard pour revenir ; le rôle qu'il joue, c'est son opinion. Voilà en quoi les partis se poussent eux-mêmes à l'exaspération ; car ils sont ici spectateurs, et retrouvent leur vieille fureur toute fraîche en leur orateur préféré. On s'étonne souvent d'entendre des menaces de guerre de la part d'hommes qui ne pensent point du tout à se battre et qui cherchent autour d'eux leur opinion.

Le fatalisme est une doctrine abstraite qui absout notre cœur. C'est pourquoi le fatalisme plaît. Tolstoï, racontant la guerre des deux empereurs, se plaît à dire que tous les événements, bataille de Borodino, incendie de Moscou, désastreuse retraite, étaient fixés d'avance. Cette puissante imagination gouverne l'idée. Comment peindre les passions si l'on n'en imite point le mouvement, le vertige, les mirages ? Si nous étions souples, froids, mesurés, comme un homme qui coupe un arbre, l'idée fataliste n'aurait plus alors aucune puissance. Alors nous changeons tranquillement l'avenir. Mais ces précieuses expériences ne sont point émouvantes comme sont les autres ; nous n'y pensons guère. La puissance ne se connaît point c'est la passion qui se connaît.

Le bûcheron lui-même quelquefois se tue, soit qu'il se fie une seconde de trop à la branche qu'il est en train de couper, soit qu'il s'obstine à frapper au lieu -de bondir. Et il se peut bien qu'un vif mouvement de peur appuie encore sur la hache. En ce court moment les dieux ont leur revanche. Et il se peut que la théologie repose toute sur les passions ; car il faut un dieu pour porter le destin. Il y a de l'humeur certainement dans la métaphysique. J'ai remarqué que les fameuses preuves contre la liberté sont toutes irritées. Ce sont des Furies bachelières.

5 juillet 1928.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXX

L'humeur dans nos pensées

20 février 1929.

[Retour à la table des matières](#)

On n'arrive jamais à trouver des degrés dans l'intelligence. Les problèmes, réduits au simple, comme de faire quatre avec deux et deux, sont si aisés à résoudre que l'esprit le plus obtus s'en tirerait sans peine, s'il n'était pas empêtré de difficultés imaginaires. Je dirais que rien n'est difficile, mais que c'est l'homme qui est difficile à lui-même. Je veux dire que le sot ressemble à un âne qui secoue les oreilles et refuse d'aller. Par humeur, par colère, par peur, par désespoir ; oui, ce sont de telles causes ensemble et tourbillonnant qui font que l'on est sot. Cet animal sensible, orgueilleux, ambitieux, chatouilleux, aimera mieux faire la bête dix ans que travailler pendant cinq minutes en toute simplicité et modestie. Comme celui qui se rebuterait au piano, et, parce qu'il se tromperait trois fois de suite, laisserait tout là. Toutefois, on travaille volontiers à des gammes ; au lieu qu'à raisonner, on ne veut pas travailler. Peut-être par le sentiment qu'un homme peut se tromper de ses mains, mais qu'il ne lui est pas permis, sans grande humiliation, de se tromper de son esprit, qui est son bien propre et intime. Il y a, certes, de la fureur dans les têtes bornées, une sorte de révolte, et comme une damnation

volontaire. Les peintres et les poètes n'ont pas bien représenté, au Jugement Dernier, la fuite des damnés qui se précipitent sans attendre la condamnation. Ce mouvement est à considérer dans l'enfant, car il s'y trouve un bel orgueil et un refus d'être pardonné, dont on pourra faire peut-être une sorte de vertu hérissée. Tel a toute patience pour débrouiller un paquet de ficelles, qui n'en a point du tout pour débrouiller un paquet d'idées.

On dit quelquefois que c'est la mémoire qui fait la différence, et que la mémoire est un don. Dans le fait, on peut remarquer que tout homme montre assez de mémoire dans les choses auxquelles il s'applique. Et ceux qui s'étonnent qu'un artiste de piano ou de violon puisse jouer de mémoire, font voir simplement qu'ils ignorent l'obstiné travail par quoi on est artiste. Celui qui a travaillé autant qu'il faut peut jouer de mémoire, et cela ne fait pas question. Je crois qu'il en est de même pour tous les genres de savoir, et que la mémoire n'est pas la condition du travail, mais en est bien plutôt l'effet. J'admire la mémoire du mathématicien, et même je l'envie ; c'est que je n'ai point fait mes gammes comme il a fait. Et pourquoi ? C'est que j'ai voulu comprendre tout de suite, et que cet esprit brouillon et rétif s'est jeté dans quelque erreur ridicule dont je n'ai pas su me consoler. Chacun a vite fait de se condamner. L'infatuation est le premier mouvement, et toujours cruellement puni. D'où cette timidité indomptable, qui tombe d'avance à l'obstacle, qui bute exprès, qui refuse secours. Il faudrait savoir se tromper d'abord et rire. À quoi l'on dira que ceux qui refusent science sont déjà assez frivoles. Oui, mais la frivolité est terriblement sérieuse ; c'est comme un serment de ne se donner à rien.

J'en viens à ceci, que les travaux d'écolier sont des épreuves pour le caractère, et non point pour l'intelligence. Que ce soit orthographe, version ou calcul, il s'agit d'apprendre à vouloir. Il s'agit de surmonter l'humeur. On s'étonnera peut-être de comprendre par là l'immense prix de la culture, qui est un bon gouvernement de soi. On demande à quoi sert de savoir le latin ; il sert de l'avoir appris à cause de la difficulté et de la subtilité. Mais justement on refuse souvent ce genre d'épreuve. L'homme est naturellement atrabilaire et misanthrope, par la grande opinion qu'il veut garder de lui-même. J'en vois beaucoup qui aiment mieux n'essayer point que se tromper. Mais aussi on remarque que, dans la politique, la modération est presque toujours un état violent. Par ne pouvoir tout résoudre et débrouiller, en ce prodigieux échec, on se jette à tout croire, et à vouloir que tout soit cru. C'est se jurer à soi-même qu'on ne peut rien changer à rien. Et l'on n'est que plus furieux à la guerre, par l'impossibilité de comprendre pourquoi on la fait. Quand l'homme, par pur orgueil, refuse la pensée, il se plaît alors à se faire brute. Et quand les biographes nous content que tel obstiné chef est, au fond, timide comme une fille, je reconnais mon terrible frère et mon redoutable ami. Descartes dit que c'est souvent le grand amour que nous avons pour la vérité qui fait que nous la manquons.

20 février 1929.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXI

L'humeur et le caractère

19 mars 1924.

[Retour à la table des matières](#)

Le caractère, c'est l'humeur pensée. On peut être brutal par humeur ; ce n'est qu'un mouvement. Le caractère enferme toujours une prétention. Le brutal se pique d'être brutal ; même dans la joie, il fait le bourru. Ce genre de comédie veut un public. Je ne crois point que Robinson, tant qu'il fut seul, eut un caractère, bon ou mauvais. Le caractère se forme par l'opinion. Cela ne veut point dire que le caractère soit toujours moins vif que l'humeur. C'est un jeu parmi les enfants de mettre en colère celui qu'on sait irritable. L'autre comprend très bien le jeu ; il les voit venir d'une lieue ; il serait un grand sage s'il riait ; mais communément il s'irrite de ce qu'on veut l'irriter il n'en joue que mieux son personnage.

Un timide n'est pas timide en solitude. Ici toute l'attention se porte à l'opinion. Le timide se maudit lui-même de ce qu'il se fait mal juger ; il se prédit à lui-même qu'il se fera mal juger. Le pire est s'il suppose qu'on le sait timide, que l'on se moque, que l'on lui tend des pièges. Il ne jouera que trop bien son personnage ; il le sait ; il ne pense qu'à cela.

Mentir est de tous ; il ne se peut point qu'on dise toujours tout comme on le sait. Mais il y a un état de menteur où l'on est comme enfermé par le décret d'autrui. L'homme s'y résigne très bien. C'est une sorte de jeu où tromper est comme une règle. Gobseek mentira en affaires, parlant à des gens qui ont juré de ne le point croire. De même le voleur se trouve excusé par la défiance de tous. On pourrait se fier à un voleur ; toutefois l'expérience est difficile ; il faut d'abord que l'on ait confiance, sans aucune peur ; et il faut qu'on lui fasse croire que l'on a confiance. Ces miracles, petits ou grands, réussissent par la simplicité. On connaît l'évêque Bienvenu, dans les *Misérables* ; on dira que ce n'est qu'un roman. Cependant j'ai souvenir d'un pharmacien qui employait un repris de justice, maître en toute perfidie, pour aller présenter des notes et recevoir l'argent. Il n'y fut jamais trompé.

Chacun se pique, et voilà presque le tout des caractères. C'est pourquoi il faudrait être sobre de reproches, de moqueries et enfin de jugements. Il est trop clair que l'on peut être méchant, obstiné et même sot par persuasion. Il nous faut crédit. Il y a un mauvais pardon si l'on dit : « Je vous pardonne parce que vous êtes ainsi et que vous n'y pouvez rien. » Le vrai pardon dit au contraire . « Je vous pardonne parce que je sais que vous n'êtes pas ainsi. Ce que vous montrez ce n'est pas vous encore. » Comme on le voit bien dans ces vraies discussions, dont Socrate a laissé le modèle : « Ce que vous dites ce n'est pas encore tout à fait ce que vous pensez. » Et les actions d'un homme sont encore bien plus difficiles à débrouiller que ses paroles. Bref la vraie charité efface le caractère et cherche l'homme. L'humeur retombe ainsi à son niveau. Telles ces lettres distribuées, comme on dit, et remises en leurs casiers. indifférentes, séparées, prêtes pour d'autres mots. L'humeur est bien au-dessous des vices et des vertus.

19 mars 1924.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXII

Le caractère

20 août 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Le caractère est littéralement une marque reçue du dehors. Naturellement l'empreinte dépend aussi de l'être qui la subit. Il est donc vrai de dire que le caractère enferme le tempérament et l'humeur ; mais ce n'est pas tout dire. Un homme très vigoureux, très puissant, a souvent plus d'humeur que de caractère. Le caractère c'est l'humeur contrainte. Par exemple un horloger d'humeur impatiente prendra un caractère, par la lutte entre ses mouvements naturels et les actions de son métier. De même un militaire d'humeur inégale prendra du caractère. Le caractère est ainsi la marque du métier sur un tempérament et une humeur qui résistent au métier. Le caractère exprime donc bien la nature, mais par une lutte des circonstances contre la nature ; et c'est surtout par la famille, le négoce, la fonction que les circonstances contrarient notre nature. Notre caractère doit donc beaucoup à la société ; notre nature explosive, ainsi comprimée, est ce qui porte un caractère. Dans une vie sauvage, il y a plutôt de l'humeur. Un grand esprit comme Beethoven a seulement de l'humeur. En Goethe, au contraire, le corps sait saluer ; aussi la nature ne s'y montre que par ruses et voies détournées.

L'humeur fait bosse ; on la lit aisément ; on peut la manier physiologiquement ; par exemple un fauteuil large à un homme gros, voilà un remède à l'humeur. Mais le caractère est fait d'humeur déguisée, de colère rentrée, de

haine différée de désir transposé. Un être faible comme le petit La Baudraye de Balzac, dans *la Muse*, est une énigme souvent, parce que, ses ressentiments viennent de loin. Chauchard, maître absolu dans ses magasins, renvoyait toutes les femmes rouses ; ce n'était qu'humeur. S'il avait dû vivre trente ans avec une femme rousse, peut-être aurait-il pris du caractère.

L'humeur n'a pas le temps de penser ; elle crie, elle frappe. Le caractère pense beaucoup ; il n'a d'abord que des pensées, ou, pour parler autrement, ses réactions sont toutes ajournées. C'est pourquoi il y a de la dissimulation en tout caractère, et toujours une teinte de tristesse. Une des choses qui assombrissent l'homme, c'est la promesse de souci qu'il se fait à lui-même, d'après une longue expérience ; et ce souci à venir est déjà souci ; c'est pourquoi un caractère marqué se défie même du bonheur. Et cette prédiction, comme toutes les prédictions de l'ordre moral, se réalise par sa propre puissance. Il n'est donc pas absurde de dire que l'homme est l'esclave de son caractère.

Seulement le commun langage, qui ne se trompe jamais, me redresse ici. Car, quand on dit d'un homme qu'il a du caractère, on entend qu'il sait vouloir, et qu'il ne se laisse point gouverner. À son tour, donc, l'homme de caractère va imprimer sa propre marque sur les choses et sur les gens. Il va gouverner, par son caractère ; il va montrer constance, patience, ténacité. Mais on ne veut pourtant point dire que l'homme de caractère va subir l'événement. L'usage a rassemblé les deux sens en un mot, ce qui nous invite à réfléchir sur la puissance d'un caractère. Un homme énergique gouverne souvent par son humeur ; il lâche sa colère à point nommé, et c'est ainsi qu'il meut la masse inerte des subalternes. Napoléon savait bien se servir de ses terribles mouvements d'humeur. Or un caractère est une arme, encore mieux que l'humeur. Vouloir changer son propre caractère est une de ces entreprises qui rendent triste, parce qu'elles sont vaines. Au contraire l'homme de volonté se reconnaît à ceci qu'il ne discute jamais devant la situation donnée, mais qu'il s'y établit et part de là pour la changer ; de même il se prend comme il est, n'ayant point l'idée qu'un caractère est mauvais absolument ; en vérité l'on fait ce qu'on veut de son caractère, et sans le changer. Il est vain de souhaiter d'être grand si l'on est petit ; l'homme petit, à la salle d'armes, fait deux pas au lieu d'un ; en revanche, il est léger et offre une moindre surface. Cet art est subalterne. Mais c'est un grand art, et de même espèce, que d'agir avec toutes ses forces, telles qu'on les trouve ; ce qui suppose qu'on ne prononce jamais qu'on est par caractère incapable de ceci ou de cela. Les grands négociateurs ne sont pas moins forts par ce qu'on appelle leurs défauts. Il n'y a qu'à se rappeler ce que le père Grandet faisait de son bégaiement. Un timide, qui se sait timide, est bien capable de gouverner les autres par cela même. Et la manie du soupçon peut bien soutenir un genre de confiance ; car on se sent gardé par soi. Il ne s'agit que de laisser le caractère à sa place, et l'humeur aussi ; comme ces habiles, qui font outil de tout. Disons qu'avant de montrer du caractère il faut avoir un caractère.

20 août 1931.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXIII

Dieux déguisés

27 avril 1931.

[Retour à la table des matières](#)

La misanthropie ne mène à rien. Si vous vous défiez, vous serez volé. Si vous méprisez, vous serez haï. Les hommes se hâtent de ressembler au portrait que vous vous faites d'eux. Au reste essayez d'élever un enfant d'après l'idée, mille fois répétée à lui, qu'il est stupide et méchant ; il sera tel. Non pas peut-être autant que vous croirez ; car dans ces têtes rondes il y a des ressources. Mais il jouera comme un acteur ; il fera le méchant. Il y a un esprit de comédie entre les hommes, car les signes font toute leur religion. Un homme s'avance sous les feux croisés de cent spectateurs. Il donne la réplique qu'on attend. Si vous vous fiez à lui pour un rôle de traître, il dépassera votre attente. Il sera artiste de trahison. Tout homme est artiste. Les vices sont effrayants par cette perfection de l'acteur. Les sots sont sots exprès et admirablement. J'en connais cent, qui se font bêtes parce qu'on les croit bêtes. Tout enfant a fait cette expérience ; le visage sévère, méprisant, blâmant déjà, vous rappelle à une sorte de devoir ; vous êtes niais par politesse. À quelqu'un qui évidemment attend un mensonge, il arrive que l'on mente par une sorte de pitié redoutable. Le bourru aussi est un personnage ; s'il était doux, cela ferait

scandale. Toute la tragédie du monde est jouée par des acteurs. Un homme seulement indifférent arrête tout net la tragédie. L'enfant insolent attend le reproche comme un droit ; le rôle de l'offensé n'est que trop facile à jouer. Mais prenez au contraire l'offense comme un bruit de nature et qui n'a pas de sens, vous verrez un changement étonnant.

Il n'est pas facile d'être indifférent ; et même ce n'est pas poli. Mais on peut faire mieux. On peut être assuré qu'un homme en colère vaut mieux que ce qu'il montre. Lui faire ce crédit, c'est seulement le prendre pour un homme. Les anciens disaient que les dieux avaient coutume de se déguiser en mendiants, vagabonds et loqueteux. Belle métaphore. Mais, en suivant cette idée, je peux aussi bien me dire que les dieux se déguisent en hommes irrités, injustes, traîtres, afin d'éprouver les sages. La métaphore me ramènera à une vue de sage. « Voilà, me dirai-je, un homme bien plus sage que moi, qui veut me faire croire qu'il est fou. Attention. Ne soyons pas dupe. » Belle défiance. Quand le petit esclave, interrogé par Socrate sur la géométrie, commençait par répondre précipitamment et sottement, Socrate secouait les oreilles, disant : « Tu ne penses point cela ; ce n'est pas ta pensée. » C'est qu'il prêtait à l'autre son propre esprit. Et que veut-on dire quand on reconnaît un homme, sinon que l'on reconnaît un esprit ? Je parle à l'esprit ; je lui parle plus d'une fois, comme à quelqu'un qui a le sommeil dur. Il me répond en rêve ; il me répond à côté. Si vous ne cherchez que le faible plaisir de la conversation, cette épreuve suffit pour vous donner l'idée de votre supériorité. Mais cette idée est incertaine tant que vous ne secouez pas le dormeur. Cela pourrait bien être, penserez-vous, un dieu qui se moque de moi.

Dès que l'on pense à l'esprit, on se sent descendre ; ainsi l'on craint l'esprit ; et de là vient peut-être le trait d'esprit qui existe surtout dans l'imagination de celui qui craint l'esprit. C'est donc le moment de parler clair, et de réveiller l'homme en moi si je veux réveiller l'homme en lui.

Or je vous dis que la situation est en réalité bien meilleure. L'homme ne dort pas ; il vous observe à travers ses yeux entr'ouverts. Il se dit : « Quelle comédie veut-il que je joue, cet autre acteur ? Quel est ce jeu ? Quelle tricherie encore ? Faut-il faire le pauvre, l'ignorant, le méchant, le nigaud ? » La grandeur propre de l'homme, c'est qu'il essaie d'abord de vous décourager. Lui-même cherche l'homme. Lui-même sévère, attentif, défiant, misanthrope peut-être. Ce n'est pas votre affaire. Votre affaire est de le prendre pour un homme. S'il ne répond pas à votre appel, ne dites pas que c'est sa faute ; pensez que c'est plutôt votre faute si vous lui faites l'effet d'un comédien. Vous avez une ombre de doute ; il n'en faut pas plus. Douter de l'homme devant l'homme, c'est la faute. Prenez garde, je vous le répète, les dieux se déguisent en mendiants, et ils sont bien forts pour vous tromper. Et voyez comme la métaphore est juste ; car ils demandent la charité. Oui.

27 avril 1931.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXIV

La confiance et la foi

5 février 1936.

[Retour à la table des matières](#)

Je suis loin de mépriser les célèbres *tests*, qui font savoir en quelques minutes si un homme est adroit ou convulsif, méthodique ou emporté, attentif ou rêveur, oublieux ou de mémoire sûre. C'est aussi simple que de s'assurer qu'il voit bien les couleurs. Mais tout n'est pas dit par cette redoutable manière de juger. J'ai connu un homme qui était un excellent téléphoniste avec une oreille presque nulle sur deux. On sait que Démosthène bredouillait naturellement, ce qui ne l'a pas empêché de gouverner sa voix. Il se peut que les obstacles de nature fortifient la volonté, au lieu qu'on voit souvent que les dons les plus heureux sont annulés par la paresse ou l'insouciance. En sorte que le travail de juger ne sera jamais mécanique, et, au reste, ne doit point l'être. Et je tiens, comme principe des principes, qu'il faut ouvrir un large crédit et chercher le bien, c'est-à-dire présupposer le bien. Celui qui espère beaucoup de l'homme est le mieux servi.

Si je me demande pourquoi, j'aperçois aussitôt le point sensible de l'homme. Car il est vrai que l'opinion injuste ou soupçonneuse le rend lui-même injuste et soupçonneux. Comme il est évident pour les enfants.

Il y a une manière d'interroger qui tue la réponse. S'il est clair que le maître n'attend rien de bon, l'enfant se laisse tomber au niveau le plus bas. Au contraire, attendre une bonne réponse, et l'espérer de tout son cœur, c'est la vraie manière d'aider. Je comprends que l'employeur ne peut montrer la longue patience de l'éducateur. Il n'en a pas le temps. Mais il est pourtant éducateur d'une certaine manière ; et il ne doit jamais rompre l'homme sous le prétexte de le former. Au contraire il doit lui donner courage, et confiance en lui-même. Les meilleurs sont souvent timides, et anéantis par là ; et cela tient souvent à une mauvaise manière de régner. Un maître impatient allonge pour le serviteur le temps d'apprendre. Si vous pouvez lui donner quinze jours pour regarder, écouter, imiter, retenir, alors en huit jours il sera prêt.

Je prendrai comme exemple l'apprentissage de l'alphabet Morse, au sifflet. C'est difficile ; et, si l'apprenti est bousculé d'abord, c'est impossible. Mais si vous allez doucement pour commencer, et si vous savez faire la révision des fautes le moment d'aller vite viendra bien plus tôt que vous n'avez cru. C'est toujours faire confiance à la nature humaine ; et l'on aperçoit qu'ici comme partout la misanthropie est l'obstacle principal. Mais, ce qui me paraît surtout à remarquer, c'est que cette maladie de misanthropie se gagne ; dans tous les services on la voit descendre en cascades et tout gâter. Votre subordonné prend, lui aussi, le regard triste et qui n'attend rien de bon. Au fond le plus infime des serviteurs est encore maître de quelque chose et de quelqu'un ; par exemple le garçon de courses doit savoir demander un renseignement, ce qui est se faire servir ; et comme il est gouverné il gouverne ; or gouverner misanthropiquement c'est, en bas comme en haut, le moyen de ne pas réussir. D'où une règle de pratique, qui est de ne pas prendre bonne opinion de ceux qui pensent noir et se plaignent des hommes. À tous les degrés, celui qui accuse ceux qu'il a à diriger s'accuse lui-même.

Plus j'y pense, plus je me persuade que le plus grand défaut des hommes, et presque le seul, c'est de soupçonner d'avance ceux qu'ils emploient ; ce pessimisme corrompt toutes les affaires, et corrompt les hommes. Au lieu que le préjugé contraire, qu'on l'applique à soi ou aux autres, c'est tout un, fait vertu de presque tout. Quoi que ce soit qui manque, attention, mémoire, invention, c'est toujours le courage qui manque. C'est un avantage d'être grand, mais il y a d'autres avantages à être petit ; on est moins lourd, on marche mieux, on se gare plus lestement. De même on peut tirer bon parti de tout. Et pour reprendre l'exemple auquel je pensais, la plus mauvaise mémoire deviendra infaillible si l'on passe cinq minutes chaque, matin à repasser ce qu'on doit savoir, numéros de téléphone et de compte postal, adresses, noms d'hommes, plan de Paris, géographie de l'Afrique française, et choses semblables. Seulement il faut croire qu'on le peut ; il faut espérer de soi. Celui qui espère de soi espérera de vous ; voilà l'homme utile. Il faut bien faire attention à ceci, qu'un des pièges du sérieux c'est qu'il se change aisément en tristesse. En celui qui critique quelque chose ou quelqu'un, même raisonnablement, écoutez s'il n'y a pas une pointe d'aigreur ; car ce signe est le pire.

5 février 1936.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXV

Petits maux

5 décembre 1928.

[Retour à la table des matières](#)

Nous n'avons point deux régimes de nos humeurs en notre corps, l'un pour les petits malheurs et l'autre pour les grands. Il arrive qu'un homme jaunisse et maigrisse pour une croix ou une promotion. Un courtisan, sur le point de l'audience, tremble et sue dans son harnais comme le soldat au matin d'une bataille. Cela semble ridicule à en juger par la raison ; car le courtisan craint surtout de ne pas bien dire comme il voudrait, et tout au plus de tomber sur un maître irrité et impatient. Quand il lui en coûterait quelque pension, qu'est cela à côté d'une jambe arrachée ? Aussi n'en faut-il point juger par la raison, mais plus exactement, il faut appliquer la raison à ce qui importe, à ce qui fait la saveur de la vie, j'entends à ces petits mouvements du sang, à cette agitation du cœur et des autres muscles, à cette sorte de révolte et de division du corps vivant contre lui-même. Ce trouble des timides, qui s'étranglent eux-mêmes par des mouvements incohérents commencés et retenus, sans compter la peur de la peur et la honte d'avoir peur, qui ne font qu'aggraver le mal, ce trouble est pénible à l'égal d'une grande peur, et quelquefois pire. C'est qu'on le goûte mieux et qu'on s'en irrite davantage, et d'autant plus que les événements redoutés sont ridiculement petits.

Au reste une grande peur ne se définit pas par un grand mal en perspective. On peut avoir grand'peur sans savoir de quoi on a peur. L'attente est toujours difficile à porter, et l'inquiétude sans objet trouble aussi profondément la vie que peut faire la crainte d'une douleur inévitable. Les passions ne se mesurent point à leurs causes. Les discussions peuvent venir à l'exaspération et même aux coups pour une chose de peu. Qu'un ministre soit impérieux et emporté dans le temps de la guerre, cela paraît naturel. Je crois qu'un chemin vicinal ou une croix d'actrice l'irritera autant dans la paix s'il est mal préparé, s'il se croit humilié, s'il est fatigué, si d'autres déplaisirs s'élèvent en même temps. La différence est qu'il s'approuve en une colère qu'il offre à la patrie, au lieu qu'il se méprise dans l'autre ; ainsi la première se traduit au grand jour par des éclats, et l'autre est souvent retenue. Mais cette différence des effets est plus sensible pour nous que pour lui. Et au contraire on peut penser qu'une colère honteuse est plus piquante, plus longue, plus douloureuse au souvenir. Les limites de souffrir, on les trouve dans ce corps qui n'en peut mais, on les connaît bien vite, et pour la moindre déception ou humiliation. Il n'est pas besoin, comme on sait de former un grand amour pour éprouver une cuisante jalousie. Il n'y a point de passion plus mal connue que celle-là. Souvent il y entre de la grandeur, par l'idée que le jaloux se fait de la grandeur de Célimène. La colère n'en est que plus vive sous ce brillant prétexte. On serait encore plus humilié si l'objet aimé montrait une bassesse sans remède. Ainsi l'on est balancé d'une raison à l'autre, et rudement heurté aux extrémités. De toute façon l'on s'irrite d'être sot et de savoir qu'on le sera, de presque le jurer. Nous sommes en scène comme Alceste, et le parterre s'amuse de nous ; d'où l'on vient au pénible examen de ce que peuvent penser des gens que nous connaissons à peine ; nous inventons une opinion publique ; nous plaidons passionnément. Chacun sait bien que, par un effet qu'on n'attend guère, le mépris qu'on veut avoir de la cause s'ajoute encore aux effets. De souffrir sottement et ridiculement, on s'indigne encore plus. Indignation, mépris, jalousie, incertitude, attente, humiliation sont toutes ensemble dans ce sac de peau ; les mouvements s'ajoutent aux mouvements ; et voilà un homme encore plus irrité par les raisons qu'il a de ne s'irriter point. D'où les hommes, souvent, se jettent dans de grands maux par ne savoir supporter les petits.

La politique n'est rien d'étonnant ni de grand. Il faudrait gouverner comme l'agent lève son bâton, et de l'autre part, obéir tout mollement comme on attend dans sa voiture que la voie soit ouverte. On ne croirait point que les citoyens s'intéressent tant à leurs maîtres débonnaires. Dans le fait il s'amasse au jeu politique d'étonnantes colères et des haines sans mesure, dont la somme à la fin se fait et se paie par émeute ou guerre. Et, quand on arrive à ce paroxysme, on se trouve plus étonné qu'irrité ; c'est qu'on retrouve les limites connues du souffrir. Bon. Mais quel conseil ? En votre voiture, si vous êtes presque debout et voulant pousser, la passion vous guette. Mais tenez-vous au contraire couché et au repos sur les coussins, vous saurez attendre.

5 décembre 1928.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXVI

Douleurs et malheurs

15 août 1926.

[Retour à la table des matières](#)

Presque tous les maux sont imaginaires. Je laisse les douleurs du corps, cuisantes, mordantes, brutales ; celles-là n'ont pas besoin de pensée. Encore faudrait-il voir. La plupart des douleurs ont pourtant besoin de loisir. Il est à croire qu'un tremblement de terre fera oublier un mal de dents, et on peut parier que le rhumatisant, s'il n'est paralysé que par la douleur, courra très bien devant le feu ou l'eau. On peut donc aller jusqu'à dire que beaucoup de douleurs seraient adoucies et peut-être effacées, si l'attention se portait ailleurs. Mais il y a une crainte de la douleur qui fait justement qu'on l'épie, qu'on s'applique à la prévoir, à la mesurer, je dirais presque à la goûter. Pour l'extrême douleur, on pourrait la comparer à un ver coupé ; les parties successives de la douleur ne communiquent plus entre elles ; la conscience est comme hachée en petits morceaux. Il me semble que les grands malheurs font à peu près le même effet. On sait que, dans les terreurs paniques, tous fuient sans penser. L'excès de la crainte abolit la crainte. Il ne reste que des signes, à la vérité bien touchants pour le spectateur ; mais une panique n'a point de spectateurs. Relisant ces temps-ci des scènes de la Guerre de Trente ans, je

voulais former l'idée d'une ville prise et saccagée, hurlements, incendies, massacres ; mais il est clair que tout ici est imaginaire. Le boutiquier qui fuit emportant son or, et qui voit la mort à toutes les issues, n'a point le temps de penser. C'est plutôt aux approches de ces terribles armées que la peur s'élevait comme une rumeur ; et c'est au commencement, quand elle laissait loisir, qu'elle torturait sans doute le mieux. Dès que les malheurs se précipitent ils forment comme un trou d'ombre, et une mort anticipée. Si l'on en revient, le bonheur d'être sauf l'emporte sur les plus atroces souvenirs. Mais y a-t-il même des souvenirs ? L'exemple de l'accident de Montaigne, confirmé par tant d'autres, fait voir que l'on n'a pas de souvenir de ce qu'on n'a pas eu le loisir de mettre en forme au moment même. Jeté bas de son cheval, et revenu à lui après un assez long évanouissement, Montaigne n'a jamais pu retrouver en sa mémoire les incidents qui avaient précédé le choc. L'extrême terreur produit vraisemblablement les mêmes effets que le choc ; aussi n'est-elle point goûtée dans le moment, et ne peut-elle point l'être non plus par souvenir. En sorte que le réel le plus terrible n'est pas, il s'en faut bien, ce qui nous épouvante le plus. Rien n'est comparable, je crois, pour la terreur, à cet effort, d'imaginer une catastrophe dont on n'a aucune expérience. C'est alors la peur sans mesure, d'autant que, puisque tout est imaginaire on n'a point la ressource d'agir ; et, comme disait Descartes, il se peut que l'irrésolution soit, de tous les maux, le plus difficile à porter.

Je pense à Descartes parce que, dans ces récits de guerre, c'est lui que je voulais retrouver. Il servit volontairement, et la guerre n'était pas douce en ce temps-là ; elle ne l'est jamais. Je suppose que ce penseur étonnant avait son imagination pour ennemie, comme dit Stendhal, et qu'il trouvait soulagement à s'approcher du malheur. Son mal familier était une fièvre lente qui le consumait. Or une petite inquiétude suffit pour entretenir cette perfide maladie. Au lieu que, dans les dangers réels, on a plutôt des trances que des pensées. On ne sent plus alors cette humiliation de l'attente qui ne peut rien ; on s'installe au plus près du malheur. Ce mouvement est proprement guerrier. Les crimes sont aussi comme une course vers un malheur certain. Par impatience d'attendre, l'on se jette. D'où l'on peut comprendre une fois de plus que la peur ne détourne point de la guerre, mais au contraire y précipite. Au reste le vif mouvement d'un homme piqué à l'improviste fait bien voir que la prudence n'est pas si naturelle qu'on croirait ; car la convulsion n'est nullement mesurée, et n'a point pour fin, ni pour effet, d'écarter le danger. L'épine du rosier ne griffe point, mais c'est l'imprudent qui se griffe par une manière violente de fuir. Ceux qui tuent les chevaux n'ont qu'à les piquer au poitrail et à tenir ferme ; cette puissante machine de muscles se poignarde elle-même, par le sursaut.

15 août 1926.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXVII

Méchants

7 mai 1929.

[Retour à la table des matières](#)

Othello a étranglé Desdémona. L'étreinte de ces corps inégaux devait finir ainsi, dès qu'elle n'était plus gouvernée. Les forces et les masses sont bien au clair, et pesées devant l'esprit. Je ne vois point de mystère ici, ni aucune malice. Je n'ai point besoin de supposer quelque sourde idée de tuer, tapie dans les ténèbres de l'âme comme un animal. Il n'y a ici qu'un animal, et bien assez redoutable ; c'est l'homme. Non point caché ni ténébreux. Athlète ; réserve de force en des muscles bien nourris. Quoi de plus clair qu'un torrent ? Quoi de plus clair qu'une avalanche ? Quoi de plus clair qu'un assassin ? C'est un arc bandé. N'y touchez pas sans prudence. Maintenant supposez Othello après deux jours de guerre continue ; il tombera de sommeil. Ou bien donnez-lui du bois à fendre ; la passion sera autre ; autres les effets. D'autres pensées ; d'autres résolutions. Dès que l'homme ne dirige plus ses pensées, il pense ce qu'il fait ; et ce qu'il commence, il le désire. Desserrer les puissantes mains et pardonner, c'était une même chose.

Homme nu. Homme de Descartes. Tourbillon plus serré dans une pluie de lumière. Tout y est transparent et maniable. Ennemi ou ami ? Ennemi si je l'attaque ami s'il me voit souriant et sans peur aucune. La politesse, cette parure de sécurité et de puissance, est reine ici. Le geste pieux, le salut d'hospitalité, suspendent toute colère, pourvu qu'on les fasse, pourvu qu'on sache que l'on peut les faire, pourvu que la volonté ne s'emploie pas à autre chose qu'à disposer le corps ainsi ou ainsi. Ne vous inquiétez pas des pensées ; les seules pensées qui soient redoutables sont celles qui suivent de l'emportement ou du tumulte corporel. L'homme n'a de mémoire qu'autant qu'il fait. Le forgeron se souvient de forger lorsqu'il forge ; il commence à se souvenir autant qu'il commence à forger, par ennui ou impatience. L'homme ne se souvient d'assassinat qu'autant qu'il serre les poings. Qui sait tendre et détendre, celui-là est olympien.

Méchant veut dire qui tombe mal. Maladroit, âme noire. Celui-là entre en lutte avec ses pensées. Et sa manière d'oublier c'est de penser à ce qu'il voudrait oublier. Chacun y est pris ; nul n'est assez Cartésien. Chacun nourrit des pensées sourdes, dont il croit sentir le voisinage et l'approche. Chacun, en ses mauvais moments, se fait une âme à replis et à cachettes, et de profonds complots en lui-même contre lui. S'il surveillait seulement ses mains, et tous ses muscles en boule, et cet étranglement de soi ! Mais non. Il pense à ses ennemis ; il croit les voir. C'est ainsi qu'il poursuit son monologue de tragédien se tournant vers des confidents imaginaires, et cependant tous les messages qu'il lance sans le savoir lui font des ennemis, et véritables, de gens qui ne le connaissent pas, qui ne savent pas seulement son nom. Parmi lesquels, heureusement, il se trouve plus d'un athlète qui efface le message par un sourire. Heureux ce conspirateur, s'il n'est pas pris sérieusement ! Mais imaginez une fable de deux conspirateurs qui ne se connaissent point, et mangeant à la même table, et comme s'ils broyaient leurs ennemis entre leurs dents. Ces sombres regards, cette violence de cannibale, cette farouche résolution, quel assaisonnement pour le bœuf bouilli ! Manger n'est pas une opération de douceur. Nos idées alors concernent la destruction, d'où nous inventons des ennemis. J'ai supposé deux conspirateurs en face l'un de l'autre afin que l'on sache que l'imitation des mouvements entraîne l'imitation des passions. Le moment de manger est donc critique. Chacun devrait rechercher d'où lui viennent ses amères idées, de quels mouvements de lui, et de quels signes autour, surtout dans le moment où, par nécessité, il détruit afin de vivre. Très sage coutume des anciens, pour qui un repas était une cérémonie de religion, exactement une sorte de prière, un bénévolence en action qui excluait toute violence.

7 mai 1929.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXVIII

Les négociateurs

1^{er} août 1934.

[Retour à la table des matières](#)

L'idée de forcer est la première qui vient. Elle résulte de notre geste même, qui part comme d'un instinct, et qui est toujours de force. Un être vivant tyrannise, déchirant, broyant et digérant ce qui lui est bon et cette violence naturelle est accompagnée de plaisir. Regardez cet homme qui mange une côtelette, comme il défait l'architecture moutonne au profit de la sienne propre. Toutefois nous éprouvons un peu de honte s'il ne paraît, dans l'homme qui mange, que la victoire d'un animal sur un autre. Tous les peuples ont eu une règle pour manger ; elle consiste toujours en ceci que l'on doit se montrer capable, tout en mangeant, de penser à autre chose et de gouverner les gestes de force. C'est pourquoi manger en cérémonie est la grande épreuve. C'est alors, c'est devant la tranche de bœuf et la pince de homard, que l'on devine si un homme est capable de gouverner, ce qui suppose que l'on se gouverne.

Lorsque j'entends qu'on parle des solutions de force, je me dis : « Voilà un homme qui ne sait pas manger. » Le premier mouvement est stupide. L'homme supportable est celui qui se retient de violence. Cela se lit dans les traits, dans l'attitude, dans ce qu'on nomme si bien les manières. Le courage même consiste à différer la violence, ce qui est la conduire, et non s'y livrer.

Enfin c'est l'intelligence qui est en jeu, l'intelligence dont le signe le plus clair est ce geste qui refuse de prendre. Si les violents pouvaient être intelligents, ils auraient tout, ils pourraient tout. Mais comme il faut choisir, et parce que le recours à la force rend stupide, il y a beau temps que les violents sont menés par les négociateurs ; les replis, les détours, les hésitations, les atermoiements, au cours de cette victoire inévitable de ceux qui savent composer, c'est ce qui fait le tissu de l'histoire. Ces réflexions me venaient comme je relisais les mémoires du fameux cardinal de Retz, qui fut en son temps une sorte de roi de Paris. Comme il décrit merveilleusement, et dans le style peut-être le plus beau qu'on ait vu, cette variété de bonshommes qui allaient combattant et négociant entre la Fronde et la Cour, on croit les voir, et l'on se met successivement dans la place de chacun. Il y avait péril de mort au voisinage de Monsieur le Prince, le héros qui n'avait point du tout de patience ; mais aussi était-il dupe presque toujours. Et quant aux autres, quoique presque tous braves, il est admirable de voir comme ils raisonnaient, concédaient, persuadaient. Cette guerre civile consistait premièrement en réunions et discours. Et ceux qui, au lieu de parler, auraient voulu se jeter et en finir, se trouvaient aussitôt paralysés plutôt que battus, sans espace aucun dans cette foule de boutiquiers, de parlementaires et de mendiants, où la violence ne faisait que des balancements. Mais essayez de battre la mer, vous aurez l'idée de ce que peut un brave dans les affaires réelles, si serrées, si inertes, si aveugles. À quoi bon faire peur, si les gens ne peuvent même pas s'enfuir ?

Vous savez quel fut le vainqueur. Ce fut Mazarin, dont Retz nous dit qu'il aimait tant la négociation qu'il ne l'interrompait jamais, même à l'égard de ses ennemis les plus déclarés. Or, si je veux comprendre un peu cet esprit si retranché en lui-même, il faut que je reprenne ce que j'avançais tout à l'heure, à savoir qu'il n'y a que la négociation qui entretienne l'esprit ; d'où j'aperçois que celui qui a longtemps méprisé de négociier finit par ne savoir plus négocier au moment qui arrive inévitablement où il faut traiter. Je comprends qu'un habile homme ait horreur de la colère en lui, et craigne fort sa propre puissance ; c'est qu'à forcer il désapprendra de pénétrer. Et c'est par cette loi, cachée à l'intérieur de chacun, que le vainqueur défait sa propre victoire et que le maître tombe esclave de l'esclave. Ce grand balancement a donné lieu à cette croyance populaire que Dieu se plaît à humilier les superbes. Dans le fait et si l'on saisit bien la forme humaine, le geste humain, et le lien des deux aux pensées, on aperçoit que le superbe est humilié par son geste même, et non pas demain, mais dans le moment où il se livre au bonheur de pouvoir. Et c'est un des beaux attributs de l'homme d'être ainsi guetté par sa propre bêtise, qui ne le manque jamais. N'allez-vous point penser maintenant que tout tyran qui dure doit négocier par amour de négocier, et comme par une gymnastique de son vrai pouvoir ? Les exemples qui vous viendront à l'esprit vous donneront à comprendre que la force ne règle jamais rien. Et sur cette sorte d'axiome se fonde le droit réel, ou, pour parler autrement, la République réelle, seule partie viable de n'importe quelle constitution.

1^{er} août 1934.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXIX

Fous

2 juillet 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Quand je lis quelque étude sur les fous, ou quand j'ai la mauvaise chance d'en rencontrer un, je dois effacer d'abord des apparences terribles ou ridicules, et retrouver l'homme. Or ce n'est pas difficile, dès que l'on a assez considéré l'incohérence et la faiblesse de nos rêveries errantes ; dont nos rêves témoignent assez. Mais le propre de l'homme raisonnable est de surmonter et en quelque sorte, de mépriser ces improvisations mécaniques ; il n'y fait pas seulement attention. Descartes osait dire qu'il s'était, par sagesse suivie, délivré des rêves absurdes et effrayants ; là-dessus je ne nie point ; je n'aperçois pas de limites à cette fonction de police que la volonté exerce sur le corps ; mais je crois plutôt que Descartes ne donnait pas trop audience au souvenir de ses rêves, et qu'il se refusait surtout à se les représenter à lui-même selon l'art du comédien ; par ce moyen il les effaçait ; il les laissait dans les limbes du réveil, où ils prennent naissance ; il se gardait de leur donner forme et corps par mimique et incantation selon la méthode des convulsionnaires. Qui n'adore point ses rêves n'a point de rêves. Et la méthode d'exorcisme cherche naïvement, mais non point sottement, des gestes et des paroles qui puissent effacer les apparitions.

Revenant donc aux fous, quoique ce propos ne soit pas agréable à suivre, je dirais que le cours mécanique des pensées n'est point très différent en eux de ce qu'il est en chacun ; seulement en eux le mécanisme règne, par l'absence du souverain. Ils ne peuvent vouloir. Dont les causes sont assurément dans un mauvais état du corps, dans un empoisonnement ou peut-être une décomposition de certains appareils nerveux. Là-dessus les médecins en savent plus que moi ; mais cela ne les mène pas loin. Au contraire, si je considère le régime du vouloir en chacun, d'après une expérience qui nous est familière à tous, je puis comprendre une partie de la folie, celle qui nous ressemble ; et j'aperçois même des moyens de la soigner. Dans tous ces états de débilité mentale, certainement l'imagination va au-devant du mal ; comme on voit chez les timides qui craignent leur propre timidité, et ainsi la redoublent.

Quelles que soient les causes de l'impuissance mentale, certainement l'idée que l'on s'en fait devient aussitôt le principal de la maladie. Toute maladie est guettée par le malade. Mais rien n'est aussi terrible que le trouble de l'esprit, car il répond toujours à l'attente. Le cours normal de l'intelligence est tout naïf, et les rêveurs sont des gens heureux. Ils rient de l'incohérence ; ils s'amusent de l'absurde. L'idée dangereuse, c'est l'idée qu'on ne peut rien changer à cette comédie intérieure. On croit alors saisir la menace de l'absurde ; on fuit devant ses pensées. Le malade n'ose plus vouloir ; il n'a plus confiance en lui-même ; il s'abandonne ; il assiste comme un spectateur au déroulement mécanique de ses pensées. Or tout déroulement mécanique, comme on voit par le bavardage intempérant, tombe aussitôt dans l'incohérent et l'absurde. Il n'y a rien de mystérieux dans ces divagations. Si je jette des lettres au hasard, comme on a dit souvent, je ne ferai point *l'Iliade* ; il en est tout à fait de même si je me laisse penser selon l'habitude, selon l'attitude et le geste, selon la fatigue, selon tous les frémissements du corps ; ce seront des lettres mêlées. Comme on voit que, dans la peur ou dans la colère, le corps s'agite jusqu'à se nuire à lui-même ; toutefois les mouvements, quels qu'ils soient, qui produisent nos pensées de rencontre, sont certainement bien plus variés en leurs combinaisons ; on devrait donc moins s'étonner d'une pensée absurde que d'un geste maladroit. Nous commençons toujours, à ce que je crois, par de ridicules pensées, que nous redressons, que nous surmontons, que nous oublions ; penser est cela même ; penser c'est gouverner ses pensées, d'après le double modèle de l'univers résistant et du commun sens. Or l'idée ruineuse ici est qu'on n'y peut rien. L'idée bienfaisante, au contraire, est qu'on peut s'en délivrer si on le veut. Je ne dis pas que cette idée suffise toujours ; je dis que sans cette idée rien ne peut suffire. Et de là vient la puissance, souvent mal comprise, des prêcheurs et consolateurs de toute foi, qui firent des miracles par leurs énergiques exhortations. Leur moyen, indirect, était de croire en Dieu et de l'aimer ; facile, car on ne voit point Dieu. Mais notre moyen à nous autres, plus puissant, et qui est d'aimer l'homme et de croire en l'homme, est bien plus difficile ; car on voit l'homme.

2 juillet 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938**LXXX**

Naissance de nos pensées

4 mai 1933.[Retour à la table des matières](#)

Nous exilons le fou. Du moins ne l'exilons pas de nos pensées. Estimons comme il faut la parenté. La métaphysique a travaillé encore par là, supposant un esprit à nous étranger, un autre arrangement de la mécanique, et enfin un autre monde, d'autres lumières peut-être, et une sorte d'inspiration sacrée. Ce n'est que le roman du fou. Je croirais plutôt que rien n'est dérangé chez le fou ; bien plutôt je dirais que ce qui est dérangé en lui comme en nous, n'est pas arrangé en lui, ou seulement n'est pas subordonné ni méprisé. Le fou est un homme qui estime également toutes les pensées qui lui viennent ; au lieu que l'homme sain ne fait pas plus attention au vol des pensées qu'au vol des mouches.

L'absurde est la loi de naissance de toutes nos pensées ; car elles naissent des sens, et soulèvent des souvenirs comme des flots de poussière. Je lève les yeux, je vois une étoile, je pense au *Lys dans la Vallée*, je pense à l'été, à la moisson, à la boisson, et ainsi de suite. Ces liaisons immédiates sont toutes aussi absurdes que la dernière que j'ai citée. Celle-ci n'est qu'un trébucher de langue ; et les autres ne sont que des rencontres, rebondissements, glissements des esprits animaux, ou comme on voudra dire. C'est toujours calembour, ou quelque chose comme cela. Notre corps, frappé de tous côtés, résonne étran-

gement ; car les choses qui sont liées en nous par la coutume n'ont pas communément d'autre rapport plus raisonnable. Comme on voit par l'expérience dans le malheureux chien de Pavlov, que l'on forme aisément à sécréter son suc gastrique à la vue d'un feu vert, ou bien d'un feu rouge ; il suffit que le feu lui soit montré plusieurs fois en même temps que la viande. Or le physiologiste n'inventera pas de liaisons plus étranges que celles que nous fournit l'univers à tout moment. Descartes aimait les femmes louches ; c'est qu'il avait fait amitié dans son enfance avec une fillette qui avait ce défaut. Et, comme dit le philosophe, il suffit d'un ver une fois dans une salade pour nous mettre en défiance de toute salade. De telles liaisons sont folles à proprement parler. Elles deviennent raisonnables lorsque l'on en comprend la cause, laquelle n'est nullement raisonnable. Ainsi l'on s'en guérit par la considération de l'univers qui, selon un récit célèbre, jeta le même jour et à la même marée, sans autre explication, une énorme tortue et un missionnaire à des sauvages très peu subtils. Ils crurent, selon le même récit, que tortue et missionnaire étaient d'un même complot. Comment a-t-on pu dire que les sauvages ne pensent pas comme nous ? Tous les complots que nous supposons ont la même sottise origine ; c'est toujours tortue et missionnaire. Et bref toutes nos pensées immédiates sont folles. Et les moins folles le sont le plus. Car, si le hasard des mots m'apprend que la terre tourne, j'aurai plus de mal à penser que c'est vrai que si je crois d'abord au mouvement tournant de tout le ciel. Malheur à qui reçoit la vérité sans l'avoir faite. Descartes, singulièrement, eut l'idée de refuser tout, même le vrai. Et

puis il se mit à compter un, deux, trois, et le reste, ordre qui certes ne nous sera jamais jeté par l'univers ; car on n'a point vu de moutons qui s'offrent d'abord un, puis deux, puis trois. Les multitudes apparaissent, mais non pas les nombres.

Or Descartes fut singulier, mais universellement. Chacun, s'il veut, y retrouvera son frère l'homme ; mais il faut chercher et douter ; et c'est ce que le fou ne sait point faire. Ainsi il est dans ses pensées comme nous sommes dans nos rêves ou rêveries, comme nous sommes au départ de nos moindres pensées. Car je suis bien fou dans mes rêves ; seulement j'en ris. Et, par la même mécanique, je suis superstitieux dans les moelles ; seulement j'en ris. Je ne me prends pas pour oracle. Tous les peuples ont tenu les fous pour oraculaires. En quoi il y a du vrai ; car les fous savent les hasards de l'univers, et ne savent rien d'autre ; et, comme ils ne choisissent pas, ils peuvent bien crier quelque chose d'important que notre raison a négligé. Mais le fou ne sait pas qu'il sait cela ; c'est un indicateur des tempêtes, de toutes les tempêtes ; et cet appareil, comme aussi le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, et choses de ce genre, a paru moins utile que le thermomètre, qui ne dit qu'une chose. Le sage choisit l'homme dans le fou, et refuse le fou. Exemple, dans *David Copperfield*, cette tante qui a recueilli un Monsieur Dick, et le consulte sur toutes les questions de bon sens, sans penser qu'il est fou, ce que penserait au contraire le psychiatre, qui a besoin, comme on dit, de sujets. Mais, par ce commerce, le psychiatre s'obscurcit lui-même ; au lieu que la bonne tante soigne du même coup sa propre humeur. Heureux qui se reconnaît de la grande famille des imbéciles et des fous. Celui-là sait penser.

4 mai 1933.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXXI

Vertus de l'esprit

1^{er} juillet 1935.

[Retour à la table des matières](#)

La puissance de la Grande Presse, je n'y crois pas. Un journal exprime ceux qui le lisent et ceux qui l'aiment. Et l'écrivain lui-même, en ses déclamations, est naturel et sincère comme sont ses lecteurs. Ses lecteurs l'ont choisi, et lui a choisi ses lecteurs. Il est faux qu'un écrivain soutienne n'importe quel parti qui le paiera bien. La question ne se pose pas ainsi. Pour le même prix un directeur de journal trouvera un chroniqueur de bonne foi. Examinez un peu la petite presse où les jeunes se forment ; il s'y montre des thomistes purs, des royalistes purs, des modérés purs, des radicaux purs, des communistes purs. Ce qu'ils ont tous de commun c'est qu'ils sont mal payés. Mais c'est trop peu dire ; ils ne sont pas payés du tout. Dans cette réserve, dans ce vivier d'écrivains, l'homme aux millions pêchera non pas un traître à séduire, mais un fidèle. Et pour qui ce gros journal ? Pour un public qui attend qu'on lui dise ce qu'il pense, mieux qu'il ne le dirait lui-même ; mieux encore, un journal qui traduira l'humeur, les invectives, les jurons du lecteur dans un langage qui semblera noble, impartial, cohérent. Sans cet accord avec une multitude d'inconnus, le journal meurt. Si quelque gros actionnaire prend le pouvoir par quelque coup d'État, et change peu à peu la politique, en choisissant d'autres écrivains, alors le public changera aussi ; entendons-nous ; je veux dire que le journal perdra des lecteurs, et en gagnera d'autres. Mais je

n'ai jamais vu que l'opinion des gens change plus aisément que la forme de leur nez.

On me niera tout cela. Qu'on m'explique donc pourquoi il y a tant de radicaux, alors qu'il y a si peu de journaux radicaux. Si la grande presse pouvait quelque chose, on aurait vu de grands changements. Quelques-uns les ont espérés ; mais vainement ; les citoyens gardent leur couleur propre. La guerre certes était plus persuasive qu'un journal. Or elle a tué beaucoup d'hommes, mais elle n'en a peut-être pas changé un. Un journal ne peut pas changer une opinion ; un discours non plus. Éclairer un homme, le civiliser, le grandir, l'assouplir d'esprit, cela peut se faire, mais par des moyens détournés et par de longs chemins. Toutes les grandes œuvres y servent. Aveugles comme des statues, elles n'effarouchent pas l'homme ; au lieu qu'on devrait savoir que l'orateur et le prêcheur n'ont jamais converti personne. Presque tous y vont pour être confirmés ; mais j'ai remarqué encore autre chose, c'est qu'on peut se plaire à un orateur et ne prendre aucune de ses idées. N'importe quel homme sent la pointe de la preuve, et pare le coup très attentivement. J'admire cette sécurité du penseur. Jamais il ne se laisse pousser ni presser. Même les faits incontestables, on sait encore les mettre de côté. J'irais jusqu'à dire que plus un argument est fort, mieux aussi on le voit venir ; on se fait sourd sur ce point-là. On attend ce qu'on est venu chercher ; l'orateur s'en souvient à propos ; il lance les mots qu'on attend ; il retrouve ses amis.

J'ai disputé contre des gens que j'aimais ; j'ai pu les blesser, non les ébranler. Entre leur nature sensible, toute fraternelle, et le haut de leur esprit, toujours prêt à la voltige, je connaissais et j'explorais la région de leurs opinions toujours cuirassées. Je tournais autour ; je n'y avais pas entrée. Pourquoi m'en serais-je étonné ? J'étais et je suis encore de même. La thèse royaliste, je la comprends. La thèse fasciste, je la comprends. Je n'ai à me garder ni de l'une ni de l'autre. Platon est un des rares auteurs auxquels j'adhère de toutes mes surfaces. S'il revient à ses féroces sarcasmes contre la démocratie, je cesse d'adhérer ; je contourne, aussi prudent que le navigateur qui aperçoit un rocher. Quand ce passage dangereux est franchi, j'ai toute confiance de nouveau. Cette constance est précieuse. Car le haut de l'esprit nous ferait errer ici et là ; on voit de ces feux follets. Heureusement les opinions sont amarrées. Vienne la tempête, on double les amarres. Dès que l'on annonce les scandales et les surprises, chacun revoit d'un coup d'œil ses positions, et jure de s'y tenir. Et cela même est une marque de grand jugement ; car le bon sens avertit de ne point se laisser pousser et chasser d'une opinion à une autre, comme on chasse les bêtes d'un pré à l'autre. Chacun s'honore d'être fidèle à soi. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que la belle partie de nos pensées est celle qui est voulue, et dont on a juré. Et, par contraste, on remarque que les pensées forcées ne sont jamais que des colères. C'est pourquoi chacun refuse de changer à sommation. Toujours les persécutions ont confirmé les religions. Certes ce n'est pas dans le moment qu'une pensée est dangereuse que l'on peut s'en détacher avec honneur. On ajourne alors le vrai. C'est qu'il faut toujours attendre quelque surprise et quelque piège de ce vaste et immense vrai ; au lieu que dès maintenant liberté et fidélité, l'une portant l'autre, sont les vertus de l'esprit.

1^{er} juillet 1935.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXXII

Fantômes

23 septembre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

L'inconscient, je ne puis vous dire si c'est quelque chose de vrai ou de faux. Au reste il y a réponse à tout, mais je fuis les polémiques. Cette idée de l'inconscient, tant vantée et si bien vendue, je n'en fais rien ; je n'y suis jamais conduit naturellement ; quand j'ai voulu en user, afin de me mettre à la mode, elle n'a rien saisi de l'homme, ni rien éclairé. L'intérieur de l'homme, et ce genre de pensée qui prétend se passer du monde, voilà une fiction de littérateur. Un homme qui ne perçoit point n'est pas livré à ses propres idées ; bien plutôt il n'a plus d'idées ; il dort. S'il rêve, c'est que l'univers extérieur l'attaque par quelque côté ; c'est qu'il commence à percevoir. L'homme pensant, selon moi, c'est l'homme en mouvement ; ce qu'il garde en lui, ce n'est que structure et mouvement ; ce n'est point pensée. Rien ne se conserve moins, rien ne dure moins qu'une pensée. Je comprends bien qu'un homme prétende penser à lui tout seul et en fermant les yeux ; mais jamais je n'en crois rien. L'homme pense d'après son geste, j'entends d'après la disposition et le mouvement de son corps dans le moment même, et aussi d'après, les choses qui agissent maintenant sur lui.

S'il ferme d'abord les poings, le voilà en colère ; s'il tend la main et sourit, le voilà amical et conciliant. Il aperçoit un fantôme et s'enfuit, comme fit Masséna en trouvant une statue de marbre sur un escalier ; sa perception est d'un homme qui s'enfuit, mal placé alors pour juger du fantôme. La circonstance fait beaucoup, en disposant notre corps ; un escalier invite à la fuite précipitée, et je tiens qu'un homme qui monte a d'autres idées qu'un homme qui descend. Le froid aux pieds change nos rêves. Un chant d'oiseau ou le cri d'un marchand d'habits me jettent dans d'autres pensées. Un soldat qui salue respecte. La perruque donne aussitôt le sérieux au magistrat ; la coiffure et l'aigrette effacent tout sérieux dans une femme parée pour le bal ; supposez-lui des cheveux pendants et une robe de chambre, elle pensera d'autre manière. Et j'ai assez souvent observé comme le premier son de la voix, s'il est mal posé, entraîne l'humeur et même les idées. Toutes ces fantaisies sont neuves en chacun, et toujours neuves ; nul n'a deux fois le même souvenir, quoique chacun y prétende, et nul ne retrouve une brillante idée, s'il ne la fixe par l'écriture. Si vous voulez saisir l'animal pensant dans ses réelles poésies, si souvent imprévisibles, toujours instables, regardez ses mains, regardez ce qu'il fait, s'il est assis ou levé, quel outil il tient, si sa barbe est faite, s'il a un chapeau pointu ou un bonnet de nuit.

Mais à quoi sert ce troisième personnage ? Quelle est cette ombre qui pense derrière le penseur ? Quelle est cette triste figure qui pousse en avant une vieille idée de conserve ? Quel est ce souvenir tout fait qui reste dans la coulisse, et qui soutient le rôle comme le souffleur soutient l'acteur ? Quelle est cette conversation d'invisibles ? C'est à faire frémir. Materlinck, vous abusez ; ce n'est pas un fantôme qui parle derrière ce fauteuil, mais une procession de fantômes ; il y a un inconscient de l'inconscient mais je me moque d'abord, et l'instant d'après je m'ennuie d'attendre toujours quelque chose qu'on ne voit jamais. Les héros de Shakespeare sont d'une étoffe plus solide, naïvement formant leur idée dans leur poing ; tous dans le moment ; tous improvisant, neufs, poètes d'eux-mêmes. Cassius, Hamlet, tirent l'épée, et leur pensée bondit. Othello étend ses puissantes mains, et la certitude s'achève en lui, comme elle se défait dès que l'étreinte se relâche. Mais n'imaginez pas que quelque autre Othello ait parlé à l'oreille d'Othello. C'est Iago qui lui a parlé à l'oreille. Le More est suffisant en sa puissante structure ; et les pensées qu'il forme, suffisantes aussi. Souvenir est action, discours, perception. Bref le dedans de l'homme n'explique jamais rien de ce qu'il dit, ni de ce qu'il fait. Ce qu'exprime le théâtre qui étale le geste et la situation de façon que le mot en résulte ; et la plus belle invention du théâtre c'est le monologue, où cette découverte de soi se fait par le mouvement. Ainsi toute l'âme est sous les yeux du spectateur. Il n'est pas besoin de supposer quelque idée sourde qui revient du fond de la nuit ; le monde est assez grand ; et l'homme pensant le parcourt, faisant de chaque chose dieu et destin. Mais qui donc a inventé de loger la pensée de l'homme dans l'homme ? Il lève la tête dans la nuit ; il voit son étoile, et c'est sa pensée.

23 septembre 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXXIII

Psychologues

22 février 1930.

[Retour à la table des matières](#)

J'étais amené à penser aux Soviets, et à l'honorable effort de tout régler par la raison. Ils ne peuvent faire autrement, ils sont embarqués ; mais la connaissance de la nature humaine est pleine de pièges. On sait que le divorce est tellement facile là-bas, que c'est comme s'il n'y avait point de mariage ; d'où le soin des enfants retombe à l'État. Quelqu'un disait : « C'est revenir à l'amour libre. » Or, réfléchissant là-dessus, je me disais que le mariage ainsi tempéré par le divorce, était bien au-dessous de l'amour libre. Car l'amour libre ne commence pas par penser à la rupture ; il n'a pas tué d'abord l'espérance. Au lieu que, si la loi et les mœurs annoncent le divorce comme probable, on ne peut plus faire que le divorce ne soit pas dans la pensée dès le commencement ; et e'est tuer l'amour ; car l'amour qui pense qu'il finira n'est pas l'amour.

Mais, dira-t-on, si la nature humaine est ainsi faite, qu'y pouvons-nous ? Je demande alors si elle est ainsi faite, et comment on le sait. On saisira sur cet exemple le péril de légiférer scientifiquement. La science psychologique et la

science médicale prises ensemble n'ont à m'offrir ici que des préjugés, fondés principalement sur l'étude des fous, des instables, des tristes, et en somme de ceux qui ne se gouvernent point. Tout sentiment a des éclipses et des points de fatigue ; mais savoir si l'homme est plus vrai à ces moments-là qu'au contraire dans ses victoires de joie et ses reprises, c'est cela qui n'est pas facile. Spinoza donnerait comme un axiome, selon sa rude manière, que la faiblesse et la tristesse ne sont point notre force, et que c'est le bonheur qui est normal, entendez qui donne la règle. Cette vigoureuse pensée étonne ; la pensée étonne ; psychologues et médecins se défient de la pensée ; ils ont commencé par faire ce divorce-là. Ils observent, et fort bien, ce qui arrive de l'homme quand l'homme se laisse glisser. Ils disent que l'homme est ainsi fait ; je dirais plutôt que l'homme est ainsi défait. La maladie n'est point la règle. Quand on l'observerait neuf fois sur dix, elle ne serait toujours pas la règle. Quand la plupart des hommes seraient mutilés par quelque guerre pire que toutes les guerres, cela ne changerait pas l'homme. On ne peut définir l'homme par cette pluie de circonstances qui ne cessent de le diminuer et qui finissent par l'éliminer.

Mais voici où la psychologie apparaît comme la plus dangereuse des sciences. Que beaucoup d'hommes soient mutilés, cela ne change pas ceux qui ne le sont point. Au lieu que, dans l'ordre des sentiments, ce que l'on croit est bientôt vrai. Si vous écrivez dans la loi que l'amour est une illusion de courte durée, cela s'inscrira dans les pensées ; car il n'y a rien de plus aisé que de penser mal de soi ; c'est la pente, le choc des choses ne cesse de nous y porter. Le découragement se prend par persuasion. Si vous répétez à un enfant qu'il est sot, il sera sot ; et je ne sais pas si un homme résolu résisterait longtemps à une conspiration de le juger sot. Et si je l'annihile par ce moyen sera-t-il plus véritablement lui que si au contraire je lui ouvre crédit et confiance ? N'importe quel éducateur, s'il sait seulement le métier, aura à dire là-dessus. Et si un esprit libre se trouve en défiance devant ces idées, qu'il n'a point coutume de considérer, qu'il lise Comte. Voilà une forte tête, un esprit positif s'il en fut, un homme qui sait ce que c'est que méthode, expérience, et fait ; mais le seul aussi que je sache, parmi les incroyables, qui se soit gardé de l'utopie. Aussi a-t-il d'étranges ennemis, ceux-là mêmes qu'il voulait pour amis ; et, en revanche, il a d'étranges amis. Et qu'importe ? Cela n'a toujours pas changé une seule ligne de ses admirables ouvrages. N'écoutez donc point ce que l'on dit de lui, mais n'en croyez que lui-même. Certes ce beau génie a connu l'amour et c'est ainsi qu'il a pu dire que les sentiments altruistes sont par eux-mêmes délicieux. Mais faute d'être bien assuré de cela on passe à côté de l'idée. On légifère mal et l'on obtient le contraire de l'effet cherché ; il faut un genre d'audace pour connaître l'homme. Il fallait s'y fier, et régler le mariage selon l'amour.

22 février 1930.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXXIV

Fausse perspectives du progrès

28 octobre 1921.

[Retour à la table des matières](#)

Gorki raconte, en ses Souvenirs d'enfance, comment il fut fouetté par son grand-père. Dans les livres d'images qui ont amusé mes premières années, on voyait passer le père Fouettard, avec son paquet de verges sous le bras ; mais ce n'était à mes yeux qu'une métaphore, comme sont, dans le tableau célèbre, la justice et la vengeance célestes poursuivant le crime. Jamais je ne déliai en pensée ce paquet de verges ; jamais je n'en tirai quelque baguette d'osier assouplie par l'eau, propre à couper du premier coup la peau délicate d'un enfant ; encore bien moins aurais-je imaginé les cinquante coups qui pouvaient suivre. Ce père Fouettard représentait pourtant quelque chose, et ses verges étaient à peu près comme les faisceaux et la hache dans nos ornements ; ce ne sont plus que des emblèmes ; mais ce s'ont aussi des témoignages. Il y eut un temps où le pouvoir s'appuyait sur la hache, sans aucune métaphore. Il y eut un temps où les enfants étaient fouettés au sang. L'enfance de Gorki retardait seulement d'un siècle sur la nôtre. Locke, que les pédagogues lisent encore, je ne sais pourquoi, ne connaît d'autre moyen que le fouet pour corriger l'enfant menteur.

Ce n'est pas que les hommes aient changé beaucoup. Vous verrez dans Gorki, en tournant ces tristes pages, que ce grand-père qui fouettait si cruellement son petit-fils, n'était pourtant pas une brute insensible. Au reste il arrive encore que des enfants reçoivent des coups ; la guerre, aussi, a fait voir que la hache et les baguettes peuvent encore redescendre du ciel des métaphores, et régler l'ordinaire de nos actions. Mais c'est convulsion ; ce n'est plus institution. On ne fouette plus le samedi ; et il faut des crimes atroces pour que la hache se détache des faisceaux. Cependant l'ordre est assuré, dans la nation et dans les familles, aussi, bien et mieux qu'autrefois.

Tout argument tiré d'une pratique ancienne et commune est faible. On raisonne trop souvent comme si l'esclavage, la torture, le fouet, la guerre étaient des moyens auxquels les hommes se sont arrêtés parce qu'ils ne pouvaient pas assurer l'ordre autrement. « Ferez-vous mieux ? » Cette idée est parente des rêveries universelles concernant un âge d'or, qui aurait précédé les périodes connues de l'histoire. Ces naïves croyances ont elles-mêmes leur source dans le culte des morts, qui autrefois, maintenant et toujours, conserve le souvenir des meilleurs, et purifie leurs vertus ; et ce culte des morts a à la fin fait paraître le vrai type humain ; mais d'un autre côté il nous trompe en nous laissant croire que les anciens, en leur vie réelle, valaient mieux que nous. Cette perspective renversée nous trompera toujours au premier moment. C'est pourquoi il faut réagir énergiquement par une méditation suivie sur l'histoire réelle de l'humanité. L'histoire réelle consiste toujours à juger du passé d'après nous. Or nous devons savoir comment nous réagissons dans les temps difficiles. Quand les bourgeois de Paris commençaient à bourdonner comme une ruche, au temps des entreprises du fameux cardinal de Retz, ils ne croyaient point à des supplices, simplement ils s'entretenaient de leurs affaires presque sans réflexion ; quand ils passaient à l'action, c'était toujours sous la pression d'une grande émotion comme peur ou pitié. Les résultats effrayent, mais eux n'étaient pas effrayés, chacun se tirait d'affaire d'instant en instant, et comme il pouvait, et dans la foule, cela se traduisait par des effets de compression, ou des chocs terribles. La convulsion fut toujours le premier essai ; elle l'est encore en chacun de nous. Ce qui est d'abord dicté par la poitrine, par les pieds et par les mains, c'est toujours le plus violent, le plus maladroit, le moins efficace des gestes. Et, dans ce monde humain, la contagion est si prompte que l'action la plus folle appelle aussitôt une riposte de même qualité. Fureur répond à fureur, et cruauté à cruauté. On peut dire que, dans l'ordre humain, les plus grandes erreurs produisent aussitôt leur propre justification. C'est ainsi que les hommes essayèrent d'abord le pire, le plus compliqué, le plus difficile. Comme celui qui monte à cheval ; il fait d'abord tout ce qu'il faut faire pour tomber.

28 octobre 1921.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXXV

Deux morts

1^{er} mai 1933.

[Retour à la table des matières](#)

La maladie humilie comme la passion, et par les mêmes causes. Il me semble alors que mon propre être se tourne contre moi. Que j'aie la fièvre, ou que la timidité brouille mes paroles, ou que la peur me prenne au ventre, il me semble que je meurs à moi-même. Une sédition s'élève, et les parties refusent obéissance. Il se fait un schisme dans cette belle unité, dont l'escrimeur, le gymnaste, le coureur sont si fiers. Cette mort travaille en nous. Par l'âge elle s'établit ; elle triomphera. Et au rebours l'homme vigoureux et sans peur se connaît immortel, et le danger extérieur, volcan, tigre, obus, le tue sans le déshonorer. Il y aurait donc deux morts, et l'une nous sauverait de l'autre. En poussant cette idée, je comprends un peu l'Immortel de *Illiade*, qui donne rendez-vous à la mort. Celui-là n'est pas divisé contre lui-même ; il se possède tout. C'est l'épée qui l'interrompt dans le moment qu'il est le plus assuré de sa propre vie. Ainsi détruit par une cause extérieure, il est assuré de ne pas mourir. Hercule ne craignait ni bête ni homme, ni peut-être aucun dieu ; mais une misérable passion le fit périr par ses propres forces divisées ; et c'est alors que le monde entendit la plainte d'Hercule.

Comme la jeunesse se jette aisément aux périls, dans les sauvetages, dans la révolte, dans la guerre, on l'a vu, on le voit, on le verra. On pourrait presque le comprendre d'après ces deux morts, dont l'une est cruellement sentie dans le corps même, et comme un vice inhérent, au lieu que l'autre peut seulement nous abolir, sans jamais nous diminuer devant nous-mêmes. Et toujours est-il que la vie équilibrée, exercée, prompte, souple, puissante sur soi, exclut de nos pensées la mort et la peur ensemble, comme l'attrait du risque le fait voir. Il est vrai aussi que, lorsque l'homme est rompu, le voilà gémissant et malade, et humilié pour de longs jours. Le héros de *Illiade* achevait le blessé ; c'était la règle de ce terrible jeu ; c'était une garantie contre l'autre mort. Il faut convenir qu'une guerre où toutes les blessures seraient sur le champ mortelles ferait moins peur que notre guerre inhumaine, qui se dit humaine. Toutefois, avant l'expérience, c'est-à-dire au départ, il n'y a point de peur qui puisse retenir les jeunes. Rien ne peut faire qu'ils ne se sentent invincibles et immortels. Tel est le moment dangereux pour la paix, et qui le sera toujours.

Contre quoi je trouve ressource en Spinoza, le seul qui ait jugé tout homme immortel par soi, et toute mort extérieure. Car, dit-il, s'il y avait quelque principe de mort dans l'homme vivant, et par sa vie même, il ne vivrait pas un seul moment. Il ne peut donc mourir que par une cause extérieure, et la fièvre lui est aussi étrangère que l'obus. C'est toujours un choc ou un frottement extérieur qui l'use ou le détruit. D'où l'on peut embrasser, d'une même vue, l'extrême fragilité et l'extrême solidité de l'homme. Tout dépend de la cause extérieure ; et il est évident que bien des causes surpassent infiniment notre puissance. Une tuile a tué Pyrrhus. Mais en revanche il est juste et il est réconfortant de savoir et même de sentir que le corps humain, s'il n'est touché à mort par la cause extérieure, emploie aussitôt toutes ses forces à se guérir. Il est merveilleux, et il est ordinaire, qu'une coupure se recouse d'elle-même et fort vite, si l'invisible ennemi n'est pas dans la place. Par ces remarques nous sommes réconciliés avec nous-mêmes. Et ce remède est bon aussi pour les passions, lesquelles, dit notre philosophe, résultent toujours d'un choc du monde, que notre santé propre s'emploie aussitôt à guérir, si seulement nous n'allons pas contre. Assurément le plus grand mal des passions c'est que nous les jugeons incurables, en les rapportant à quelque vice de notre nature. Dès que nous les jugeons étrangères, comme elles sont, nous commençons à nous en guérir.

Si je remonte de la doctrine jusqu'à l'homme de *Illiade*, je vois qu'il se trompe, et qu'un rhume ne diffère point tant d'un coup d'épée. Ce n'est qu'un coup de froid et qui abattra le plus fort, comme fait l'épée. Le mirage des combats n'est qu'un mirage. Toute vie est combat, le courage est partout le même, et il est plus beau de vivre que de mourir. Ce qu'exprime l'autre épopée, *l'Odyssée*, où le courage ne se propose jamais de mourir, mais de vivre au contraire, malgré vents et foudre et conjuration des dieux. Courage de vivre est plus rare que courage de mourir.

1^{er} mai 1933.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXXVI

L'existence

12 juin 1926.

[Retour à la table des matières](#)

On conte que Hegel, devant les montagnes, dit seulement : « C'est ainsi. » Je ne crois pas qu'il ait retrouvé dans la suite cette sévère idée de l'existence, qui à ce moment-là lui apparut dans sa pureté. Ce poète cherchait l'esprit partout, essayant, comme il l'a dit, de mener à bien une sorte d'immense théodicée. Ce que ce puissant génie a porté si loin, nous l'essayons tous. Nous voulons croire que l'existence peut être justifiée ; aussi faisons-nous reproche à cette pierre qui tombe et qui n'a point d'égards, à cette pluie qui tombe et qui n'a point d'égards. Juin nous est un dieu subalterne, qui a des devoirs envers nous. « C'est que Dieu est irrité », dit le prêtre. Mais comment prendre pour une punition, ou seulement pour un avertissement, cette aveugle distribution de pluie, de vent et de soleil ? Les éléments sont secoués ils se frottent et se heurtent ; tourbillon et orage ici, éclaircie là. Ne cherchez pas un sens à ces mouvements élémentaires ; ils dansent comme ils dansent ; c'est à nous de nous en arranger ; à nous de lancer là-dessus nos projets et nos barques.

Le spectacle des montagnes donne quelque idée du fait accompli, par cette masse qu'il faut contourner.

Mais cette immobilité nous trompe encore ; car nous nous y accoutumons ; et à force de penser que c'est ainsi, nous croyons comprendre qu'il n'en pouvait être autrement ; ces masses butées ont une sorte de constance ; nous les prenons pour des individus ; ce ne sont pourtant que des amas ; chaque caillou et chaque grain de sable est heurté de partout, se loge où il peut, et n'y reste guère. Toutefois il faut jeter les yeux sur une longue durée pour arriver à voir couler les montagnes. Les solides nous trompent toujours par une sorte de visage qu'ils offrent. Celui qui ne voit que la terre est toujours superstitieux ; il cherche quelque sens en ces formes qui persistent. Et même le fleuve coule toujours dans le même sens. Si l'on veut former quelque idée de l'existence pure, c'est plutôt la mer qu'il faut regarder. Ici une forme efface l'autre ; un instant efface l'autre. On voudrait parler à la vague, mais déjà elle n'est plus ; tout cela se secoue et ne vise à rien. Chaque goutte est poussée ici et là ; et les gouttes sont faites de gouttes ; ne cherchez point de coupable. Ici est le champ de l'irresponsable. Chaque partie nous renvoie à d'autres, sans aucun centre. « *Tumulte au silence pareil* » ; ainsi parle le poète de ce temps-ci. Pesez cette parole, si vous pouvez. L'homme a donc enfin compris ce murmure qui ne dit rien ?

Il y a beau temps que l'homme l'a compris. Le marin se fie depuis des siècles à cette chose qui ne veut rien, qui ne sait rien, qui se heurte à elle-même sans fin. Le paysan est timide à côté ; il craint parce qu'il espère. Le marin a jugé cette masse fluide, évidemment sans projet et sans mémoire ; et, parce qu'il ne peut espérer rien d'elle, il ne compte alors que sur lui-même. « Il avait un triple airain autour du cœur celui qui le premier se confia à la mer, lui et sa barque » ; ainsi parle le poète latin ; mais cette remarque est d'un paysan. Au contraire l'audace devait naître sur cette bordure des flots, car on y voit clair, assez pour voir qu'il n'y a rien à y voir ; cette totale indifférence donne confiance, parce que, devant cette agitation qui ne nous veut ni mal ni bien, l'idée de fatalité se trouve effacée. Les formes terrestres règlent d'avance ce que nous pouvons faire, d'où cette vie païenne, autrement dit paysanne, qui se meut selon le permis et le défendu. La mer nous révèle un autre genre de loi, instrument et moyen pour l'audacieux. D'où il faut revenir, et juger, solide ou non, cette étendue sans fin de l'existence, de l'existence qui n'est ni parfaite ni imparfaite, qui ne nous aime point, qui ne nous hait point, qui est seulement mécanique, et par là gouvernable autant qu'on en saisit l'aveugle jeu. Il est bien remarquable que finalement la physique des liquides ait expliqué les solides et ait servi à défaire ce visage immuable et trompeur que font voir les choses de la terre. Plus l'homme étend ce cercle de l'existence pure, plus il la rapproche de lui-même, jusqu'à la voir circuler en ce monde humain et dans sa propre vie, plus aussi il est fort.

12 juin 1926.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXXVII

Astronomie

30 avril 1922.

[Retour à la table des matières](#)

Si tu veux observer, retiens cette main qui veut prendre. Car il n'est pas difficile de changer l'objet ; et nous voyons que, dans les peuplades les plus arriérées, les métiers approchent souvent de la perfection ; mais ce n'est point la même chose de savoir planter la flèche au but et de savoir ce que c'est qu'un arc. Pareillement ce n'est point la même chose de savoir tuer le gibier et de savoir ce que c'est qu'un animal. Ce que tu peux changer, tu le connais mal. Si tu es politique, tu ne connaîtras point les hommes : et si tu séduis beaucoup de femmes, tu ne connaîtras point les femmes.

Aussi voyons-nous qu'un sauvage peut être fort habile à capturer choses, bêtes et gens, et conserver en même temps les idées les plus fausses concernant ce spectacle de la nature, qui lui est pourtant familier. Mais considérez un étrange détour de l'histoire humaine ; les métiers, de chasseur, de pêcheur, de cuisinier, de chef n'ont jamais instruit personne, au lieu que le métier d'astrologue a jeté l'homme dans les chemins du vrai savoir, de la vraie sagesse et de la vraie puissance. Pourquoi ? Parce que cette curiosité pleine de passion ne pouvait ici le conduire à saisir la chose de ses mains pour la soumettre et la changer. Les astres étaient évidemment hors de nos prises ; ainsi le spectacle

du ciel nous a appris l'observation bien malgré nous. Et l'astrologue est devenu astronome, bien malgré lui. Ici le calcul s'est développé sans que la main pût se porter sur l'objet. Ici le succès ne dépendait plus du savoir faire, mais seulement du savoir penser ; car il fallait attendre le retour de la lune ; et notre impatience ne fait pas que le soleil remonte plus vite. Les passions s'apaisent, et la nature se montre. Sans ce puissant intérêt qu'il attachait aux astres et aux saisons, comment l'homme aurait-il appris la patience ?

De proche en proche, l'esprit astronomique a redressé toutes nos recherches, nous exerçant à deviner au lieu de faire. Physique est née d'astronomie, non d'industrie. Chimie est née de physique, non de cuisine. Biologie est née de physique et de chimie, non de capturer ou dresser les bêtes ; et sociologie naîtra de biologie, et en réalité d'astronomie. Ce n'est pas par hasard qu'un polytechnicien est géomètre d'abord ; mais ce n'est pas sans risque non plus qu'il conduit trop vite son apprentissage astronomique ; car il lui arrivera peut-être de devenir un manieur de choses, comme ces forgerons africains qui font encore les meilleurs coutelas, et qui ne savent rien. Toi donc qui veux savoir, sois astronome d'abord, et reste ensuite astronome par la patience, je dirai même par le respect. Et, autant que tu peux, considère toutes choses astronomiquement ; tel est l'ancien sens du mot considérer ; oui, astronomiquement, ces hommes, cette guerre et cette paix ; et même ton chien ; sans quoi tu le comprendras, quand il t'obéit, à peu près aussi bien qu'il te comprend quand tu l'appelles.

30 avril 1922.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXXVIII

Raison

15 octobre 1926.

[Retour à la table des matières](#)

Je conçois un chasseur qui, partant dès le matin, aperçoit des signes qu'il croit contraires, et revient aussitôt au coin de son feu. Un certain vent, un terrain trop mouillé, il n'en faut pas plus. Souvent l'allure des chiens décide de tout ; leur manière de quêter, de se rouler, de se secouer est un signe suffisant quelquefois pour un chasseur paysan, qui a le choix de l'heure et qui ne manque pas d'autres travaux. Le vol et les cris d'oiseaux comme les corbeaux et les geais annoncent que la paix du bois a été troublée déjà par quelqu'un. La chute des feuilles suffit pour mettre tout le gibier en alerte. Les pêcheurs connaissent aussi de ces signes, et souvent inexplicables. La couleur et le reflet de l'eau indiquent souvent la bonne position et la mauvaise. Ceux qui ont guetté l'écrevisse savent qu'il y a des heures favorables. Quelquefois l'homme habile comprend par les causes, quelquefois non. Et parce que les circonstances concourent toutes, il s'applique naturellement à les percevoir ensemble, et, mieux, à les goûter et flairer selon leur mélange. C'est se fier au pressentiment, et cette méthode est naturelle.

Elle pêche pourtant en ceci que l'homme qui prédit l'événement fait lui-même partie de l'événement, ce qui fait que la prédiction devient cause. Il faut aller jusqu'à dire qu'une prédiction est quelquefois vérifiée par cela seul qu'on y croit. Par exemple un chasseur qui, parce qu'il aurait vu un corbeau à gauche, se dirait : « Je ne tuerai rien aujourd'hui », et aussitôt rentrerait à la maison, s'il se trompe, qui le détrompera ? Remarquez que cette expérience n'est pas négative seulement. À chaque fois qu'il rentre chez lui devant le même signe, mécontent et sans courage, il se marque lui-même, inscrivant en sa mémoire le signe et la tristesse ensemble ; ainsi d'année en année, il deviendra plus crédule, et même jusqu'au fanatisme, je veux dire qu'il considérera comme une sorte d'injure l'essai d'un autre qui tentera de se moquer du signe ; et en effet si l'autre réussit, lui sera ridicule. C'est un mouvement naturel d'empêcher, par menace et même par violence, toute expérience contre ce que l'on croit. On ose à peine mesurer la puissance d'une idée fausse.

Mais suivons celui qui essaie contre le signe, et qui le sait. Je suis assuré qu'il essaiera mal. Soit qu'il hésite, soit qu'il surmonte l'hésitation par la colère, il n'aura toujours point cette souplesse du bonheur, qui fait que l'on esquivé, que l'on court bien, que l'on vise bien. Le moindre échec sera un signe encore. Qu'on suppose maintenant un chef agissant contre une prédiction, à laquelle il ne veut point croire, mais à laquelle ceux sur lesquels il compte croient déjà un peu. Quel chef l'osera ? Quel chef, s'il l'ose, sera lui-même et tout entier à son propre service ? Combien de fois arrivera-t-il, dans les choses humaines, que le prophète de malheur ait tort ?

Parvenu à ce point, et mis en demeure de croire par d'autres raisons ce qu'il a juré de ne point croire, l'homme libre comprend quelques-unes des conditions de la pensée juste, et quelquefois s'en effraie. Car il faudrait n'approuver point ceux qui cherchent le vrai, et de bonne foi, par d'autres moyens que par le calcul ou l'expérience mesurée. Car, sans compter même les oracles, il y a mille manières, que l'expérience soutient, de savoir par des enivremments ou par des somnolences. Ce qui étonne ces thaumaturges, c'est l'indifférence résolue du sage devant ces découvertes qui sont dues à une sorte de folie. Car, justement parce que l'on cherche de bonne foi, il faudrait détourner la confiante jeunesse d'écouter ce qu'ils disent, et même de se faire seulement témoins de ce qu'ils prouvent. Car qu'ils tombent juste quelquefois et même souvent, il ne faut point s'en étonner ; il faut même le prévoir, et avec cela vouloir l'ignorer, ce qui fera bouillonner le sang fanatique. Par ces raisons, et par d'autres, qui feraient des volumes, j'avoue que je ne fixerais pas mon regard sur une cuiller d'argent ni sur une mare d'encre, quand on me promettrait de me faire voir par ce moyen de grandes et importantes vérités. Je ne tournerais point non plus comme les derviches, quand quelque grand secret serait à ce prix. Je crois, en d'autres termes, que la raison passe avant la vérité.

15 octobre 1926.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

LXXXIX

La dialectique dans nos pensées naturelles

8 mars 1932.

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on veut essayer de penser selon la dialectique de Hegel, il n'est pas bon de s'en tenir aux jeux les plus abstraits, tels que ceux qui nous font passer d'être et non-être à devenir. Cela c'est le commencement, abstrait, difficile, irrespirable. Celui qui recommence à vous prouver, si longtemps après le vieux Parménide, que l'être est un et immuable vous semble hors de ce monde et loin de nos problèmes ; et l'autre sophiste, qui s'amuse à prouver, par des raisonnements du même genre, que l'être est plusieurs, ce qui revient à dire qu'il se repousse lui-même et se nie lui-même, vous a bientôt mis en fuite. Vous voilà à vos amours, à votre métier, à l'obéissance, à la révolte, à la paresse, à l'indignation, pensées réelles, qui se partagent votre vie. Soyons réels ; soyons par terre. Nous avons fui ; on rencontre partout de ces fuyards ; ils se bouchent l'entendement comme d'autres se bouchent les oreilles. Toutefois ils n'ont pu fuir leurs pensées. Qu'est-ce à dire ? Qu'ils n'ont pu se délivrer des contraires qui se battent dans leurs pensées. Je l'aime, donc je vais la tuer. Je veux instruire, et déjà je ferme les poings. Quel est le tyran qui

sauvera ma liberté menacée ? Et ne devons-nous pas acheter la sécurité au prix de notre vie ? Ces pensées-là nous martèlent ; et contre elles nous ne gagnons rien. Le oui nous renvoie au non, et le non au oui. C'est que nous pensons en fuite. Il faudrait comprendre que nous sommes poursuivis par le vieux Être et le vieux Non-Être. Qui n'a pas dit : « De deux choses l'une », et bien vainement ? Car l'instant d'après il est forcé de prendre les deux. Cette fatigante expérience fait les modérés, qui sont des enragés.

Or, dans Hegel, si vous y entrez seulement en promeneur, vous trouverez bien vite le portrait de vos passions, et même de votre humeur, enfin tout l'homme, qui est un animal difficile. Quand il vous propose l'opposition de maître à esclave, vous reconnaissez aussitôt la constante pensée du maître, et la constante pensée de l'esclave, c'est-à-dire la constante pensée de tous ; et une pensée à l'œuvre, certes, et qui pousse le monde humain par secousses. Vous lisez, vous ne pouvez pas ne pas lire cette histoire de vous-même. Vous apercevez comment le maître se connaît esclave par ses pensées de maître ; comment l'esclave se connaît maître par ses pensées d'esclave. Ou bien, usant de mots plus touchants, vous comprenez que le riche, à force de richesse, est séparé de toute richesse, et que le pauvre, à force de pauvreté, détient toute richesse ; enfin que le travailleur n'a jamais cessé d'exproprier l'oisif. N'est-ce pas l'être qui passe dans le non-être, et le non-être qui passe dans l'être ? Et cette permanente révolution n'est-ce pas un devenir inévitable de toutes ces choses qui se croient éternelles ?

Si vous formez cette sorte de vision rétrospective de la logique, de la logique d'abord trop méprisée, vous penserez qu'il fallait faire face dès le commencement, au lieu de fuir. Et au lieu de vous moquer de l'Être et du Non-Être, qui, dans leur nudité, s'équivalent, vous vous porterez de vous-même, comme un homme libre, à la pensée toute proche, au devenir, par laquelle vous penserez être et non être ensemble. Et ce devenir est l'annonce d'un voyage sans fin. Car, à chaque fois que vous voudrez sortir d'une contradiction, il vous faudra retrouver le devenir correspondant, et vous laisser porter au courant cher à Héraclite ; exactement chercher le très précis devenir qui va dévorer les contradictions et enfin faire comme font les gens. Ce qui vous guérira premièrement de la peur de penser ; car, au lieu de vous laisser pousser par des pensées, c'est vous qui pousserez vos pensées. Non pas peut-être selon Hegel ; Hegel n'est pas un livre sacré. J'y vois plutôt une méthode qui nous forme à vaincre la contradiction, et d'abord à la regarder en face, par l'expérience faite que la contradiction, annonce toujours, comme disait Leibniz, quelque chose de bien plus beau. Seulement il faut vaincre et résoudre. Une folie commune en tous les temps est de croire que si l'on se tient ferme à l'un des termes de la contradiction, l'autre terme nous laissera tranquille. En bref, penser n'est pas une position de repos, ni une position de repli. J'en suis bien fâché, pour nos penseurs aux yeux fermés.

8 mars 1932.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938**XC**

Pyrrhon*11 juin 1922.*[Retour à la table des matières](#)

Lorsque Alexandre le Grand entra dans sa fameuse aventure, il emportait avec ses bagages Pyrrhon, autre immortel, mais qui n'était encore qu'un jeune homme avide d'éprouver son courage et de voir de nouvelles choses. Il en vit, et qui n'étaient pas toutes agréables. En ce temps-là aussi, la guerre était plus belle de loin que de près. On raconte que Pyrrhon fut cruellement blessé et qu'il fit voir du courage sur son lit d'hôpital. On sait que, lorsqu'il revint, il ne croyait plus à aucune chose au monde, jusqu'à ne plus se garder d'une voiture ou d'un chien méchant ; et de cette sagesse il fit un système négateur auquel son nom est resté attaché. Si l'on en croit les historiens anciens, c'est dans l'Inde qu'il trouva ses maîtres, ayant rencontré là ces Gymnosophistes, ou Sages Nus, qu'on y trouve encore. Il est vraisemblable que l'Inde était alors, pour les mœurs et les maximes, comme elle est maintenant, et que les fakirs ne s'étonnèrent pas plus des soldats d'Alexandre que des Anglais ; c'étaient quelques mouches de plus. On raconte qu'un de ces hommes indifférents se brûla tout vif sous les yeux de l'armée. Il est clair qu'un soldat, qui s'armait de résignation, et non sans peine, avait quelque chose à apprendre de ces Sages Nus. Pyrrhon découvrit leur secret qui est de ne point former d'opinions. Nos malheurs viennent de passions, et nos passions viennent d'opinion. J'emprunte

à *l'Otage*, qui est un des livres que je sais, la formule de cette indifférence orientale, car on ne peut dire mieux que Coûfontaine. « Et je me souviens de ce que disent les moines Indiens, que toute cette vie mauvaise est une vaine apparence, et qu'elle ne reste avec nous que parce que nous bougeons avec elle, et qu'il nous suffirait seulement de nous asseoir et de demeurer pour qu'elle passe de nous. Mais ce sont des tentations viles. » Ici le mot du conquérant ; et ce seul mot m'en a appris aussi long sur la fonction pensée, que toute l'École.

Un disciple de Pyrrhon le loue sur le ton de l'ode Pindarique. « Béni sois-tu, toi qui nous as détournés de croire et ainsi nous as ouvert le chemin du bonheur. » Et ces remarques m'aident à deviner comment les pensées s'ordonnent dans le penseur. On feint de croire et l'on a souvent voulu me faire croire, que les arguments ont une force qui leur est propre, de façon qu'on arrive à vaincre les uns, au lieu que l'on est comme terrassé par les autres. Mais il n'existe point de mécanique pensante qui pèse ainsi les arguments. Les raisons de douter de tout, que Pyrrhon avait mises en ordre, sont bien fortes si on veut, et invincibles si on veut ; mais elles sont sans puissance sur moi parce que je n'ai point voulu aller par là. Et lui, au rebours, il s'est satisfait de ces preuves parce qu'il les cherchait, ayant choisi de se fondre en ombre impalpable, lui et toutes les choses autour, afin d'échapper aux coups du sort. En quoi il n'y a rien d'arbitraire ; et je le vois aussi raisonnable qu'un autre ; car les règles de méthode que je pose, et les idées que je construis comme des pièges ou filets, afin d'y prendre une chose ou une autre, lui justement les nie ou les défait, éclairant ainsi autant qu'un autre les conditions du jeu. Seulement il ne veut point jouer et rien ne force. Remarquez que si nous pensions comme la machine à compter compte, il n'y aurait pas moins de nécessité dans nos pensées que dans une avalanche et une inondation ; nous aurions une opinion comme on a la fièvre ; et enfin si quelque pensée était prouvée et invincible, ce ne serait plus une pensée. Je me souviens que je fus un jour presque stupide en entendant Lagneau, qui, ce jour-là, se livrait à son génie, découvrir enfin qu'une preuve invincible ne serait plus une pensée, mais une chose. Cette conclusion veut un refus et une résistance. Penser, c'est refuser contrainte, et s'établir devant chaque chose en Pyrrhon d'un petit moment. Aucune pensée n'est forte que par un doute fort. Le même penseur a dit une autre fois : « Le Pyrrhonisme est le vrai. » Autre illumination. Après cela je ne pouvais plus errer dans l'interprétation de Descartes qui met le jugement tellement au-dessus du raisonnement. Et cela peut éclairer ce devoir de police que nous avons à l'égard de nos pensées. Car il faut toujours choisir ; par exemple choisir la paix ou la guerre ; et les pensées de celui qui a choisi la guerre se tiennent très bien. Voilà ce qui étourdit les naïfs qui vont chercher des idées au marché. Mais ceux qui font eux-mêmes leurs idées savent bien qu'elles iraient en poussière sans le choix et sans le courage.

11 juin 1922.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XCI

Roseau pensant

20 juillet 1924.

[Retour à la table des matières](#)

Pascal perce partout l'écorce, jusqu'à nommer esprits malingres les esprits sans charité. Il a bien parlé des princes de force et de ce genre de considération qu'on leur doit ; c'est très peu ; cela revient à choisir un bouclier en rapport avec la lance. Mais aussi on peut toujours concevoir et bientôt trouver un bouclier plus fort ou une lance plus forte ; cela est sans fin, et cet infini est plutôt ennuyeux qu'autre chose. On peut toujours doubler le mètre, quel que soit le mètre. Un vent double, une pluie double, un volcan double, cela n'accable nullement l'esprit. « Il ne faut, disait Épicète, qu'une pinte d'eau pour te noyer. » L'univers des forces n'est que fort. Je renvoie au roseau pensant.

Archimède, prince d'esprit, est bien au-dessus de l'univers des forces par ses inventions. Quand il pèse deux fois la fameuse couronne, une fois dans l'air et une fois dans l'eau, il est grand d'une autre manière que le mammouth, ou que la distance des étoiles. Non pas en ce qu'il trouve un nouveau moyen de n'être pas trompé par l'orfèvre, mais par l'invention même, par la connaissance de cette eau déplacée et soulevée par la couronne, et dont le poids se retrouve. Tout naufrage est surmonté par là. Voilà un titre de

noblesse que les fils d'Archimède n'ont point laissé perdre ; ils ont pesé bien d'autres choses. Le moindre problème humilie le fils du roi et glorifie le fils du berger, selon le savoir et l'attention des deux ; et, si tous les deux le trouvent, les égalise en cela. Les armées et les victoires n'y peuvent rien. Nous honorons assez cet autre genre de victoire.

C'est encore victoire, encore force, encore inégalité. C'est une rencontre que d'avoir appris un théorème de plus. Je vois des gens qui essaient de mépriser pour un théorème de plus qu'ils savent. Ils jettent ainsi une espèce de terreur dans les esprits par trois lignes qu'ils ont lues ; mais il se trouve promptement un autre homme qui a lu encore trois lignes de plus, et cela est sans fin. Fausse infinité encore. Un esprit qui saurait tout est-il plus grand, selon la dimension qui est propre aux esprits, que celui qui sait une chose ? Cela est ambigu. Mais plutôt cela n'est pas ambigu. Socrate n'était nullement un petit esprit, quoiqu'il ignorât beaucoup de choses que nous savons. Il y a plus d'esprit à se tromper à la manière de Descartes, qu'à redresser Descartes comme un petit bachelier peut faire. Et cette grandeur d'esprit se voit encore mieux dans l'erreur, quand l'erreur est selon l'esprit, non selon les passions. Un esprit est grand parce qu'il se gouverne plutôt que parce qu'il s'étend.

On arrive au vouloir, comme les stoïciens l'avaient vu, et comme Descartes l'a mis au clair. On arrive à cette étonnante audace de penser, qui est toute dans la moindre attention dès qu'elle est généreuse, et qui n'est point du tout dans l'avare marchand d'idées. J'aime Descartes quand il avertit que, des suppositions qu'il a faites, beaucoup sont douteuses et quelques-unes fausses, ce qui ne l'arrête point dans sa physique.

Et, c'est le même homme qui a nommé générosité l'audace de penser. Ce mot nous avertit. Nous ne sommes pas si loin de la charité. En effet, l'ordre de la volonté en Descartes, c'est bien le troisième ordre, la charité dont Pascal a si bien écrit ; il enferme toute la société des esprits et tout l'amour qui les tient ensemble. Car reconnaître en soi le pouvoir de former des idées, c'est le reconnaître égal en Archimède, quoiqu'il sût moins, et c'est vouloir le supposer égal en tous, si ignorants et si embarrassés qu'on les voie. Cette idée égalise. L'homme est un dieu pour l'homme. Contre quoi font assaut toutes les preuves tirées des erreurs et des passions. Beaucoup cèdent, demandant que cette égalité se montre, oubliant qu'il faut la poser et la porter. En quoi ils pensent s'élever, mais en réalité ils descendent ; car cette force d'esprit qui cherche et veut l'esprit en tout homme est justement la même qui surmonte la difficulté de comprendre quelque chose avant de savoir tout. Ainsi Pascal destitue le dieu puissance, et destitue le dieu savoir, et enfin toute cette bruyante inégalité. Sans le savoir tout à fait. Son Dieu Humilié est encore figure. Pascal a accompli les prophéties ; mais lui-même est porte-signe et prophète encore. Nouveau Testament, dirais-je.

20 juillet 1924.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XCII

Portraits d'empire

1^{er} août 1932.

[Retour à la table des matières](#)

J'ai lu dans Saint-Simon que quelque haut seigneur, envoyé pour rétablir l'ordre aux Halles, où le peuple criait la faim, dut traverser d'abord dans son carrosse une foule dangereuse qui le couvrit des plus sales injures. Le maître d'ordre ne sourcilla seulement pas ; il fit le sourd ; et c'est sans doute par ce courage, qui n'est pas petit, qu'il sauva sa vie et même son pouvoir. Car on poursuit ce qui fuit, on frappe ce qui menace ; et on n'attaque pas aisément un homme sans geste et un flanc nu. Mais encore on garde le souvenir d'une puissance plus qu'humaine cette idole reste miraculeuse.

Je suppose qu'Alexandre et César passèrent de ces moments-là. Le pouvoir y apprend un genre de sévérité, qui choisit ses moyens et son heure. N'est-il pas militaire de frapper quand on veut, non quand l'autre veut ? L'histoire efface ces choses. L'histoire est misérablement croyable, et par là sans enseignement aucun. On ne sait le vrai, qui est violent, que par quelques éclairs d'hommes sans respect. Retz raconte vainement l'aventure de Turenne, qui amenait sa redoutable armée aux ligueurs, et qui vit ses compagnons d'armes

le laisser seul, parce que Mazarin fit distribuer quelques sacs d'or. J'imagine que Turenne laissa dormir alors son pouvoir de chef ; ce n'était pas le moment de l'essayer.

Le *Puck* de Kipling fait revivre l'empereur Maxime, et montre un autre aspect qui épouvante les médiocres, et peut-être aussi les forts ; mais les forts n'en disent rien. L'empereur parle familièrement à deux jeunes officiers parfaitement braves, et étroitement amis. Il sait bien dire à l'un d'eux que certains propos satiriques sont venus jusqu'à l'oreille très sensible du pouvoir ; et que de tels propos ont coûté cher à quelques-uns. « Mais, dit le chef, vous n'avez aucun péril à redouter de moi. » « Pas le moindre », dit l'autre ami, qui balance négligemment son javelot de chasse. L'empereur Maxime ne laisse rien paraître ; dans la suite il se fia entièrement à eux ; et, eux, ils finirent par l'aimer. Ce tracé d'impérialisme me plaît j'y trouve mes devoirs et la limite de mes devoirs enfin des valeurs vraies.

Je tiens d'un bon témoin un autre récit, plus proche de nous. Imaginez le fameux Mangin, sur un petit tertre, au bord d'une route, regardant défilé ses divisions qui reviennent du feu. Il ressemble à sa statue ; rien ne bouge sur ce visage ; les bras sont croisés. Cette image est entrée dans la légende. Mais il faut savoir aussi que ce long défilé de soldats armés était un défilé d'injures et de menaces. Tout ce qu'on a pu dire était alors crié. « C'est une erreur, me dit le témoin, de croire qu'un général n'a pas occasion de montrer du courage, et ne risque, comme on a dit, que la vie des autres. » On saisira cette nuance de l'estime, et un peu les ressorts réels de la tragédie.

À quoi pensait l'Homme ? À quoi pensait Fonck tombant de trois mille mètres, quand il cherchait et trouvait enfin l'objet qui avait coincé son gouvernail ? Les soins du métier effacent la crainte. Sans doute le conducteur d'hommes évaluait, d'après ces signes terribles, le redressement qu'il devait opérer, par des moyens à lui connus. Sans doute il repassait en son esprit toute la chaîne des pouvoirs, depuis l'officier d'ordonnance jusqu'au sergent, ce qu'il faudrait à chacun dire ou faire dire ; le mélange d'espoir et de crainte qui pourrait jouer sur ces degrés de l'ambition, la puissance des exercices, des repos, des sanctions et des pardons, les effets mêmes de son propre renom, qui, d'après ce qu'il voyait et entendait, ne pouvaient pas être médiocres. C'est ainsi qu'il reprenait le commandement dans un moment où d'autres l'auraient cru perdu ; il se rassemblait dans sa force pendant que ses terribles enfants se fatiguaient à l'insulter ; on comprend qu'il n'entendait même pas l'insulte. Et faisons bien attention à ceci, qu'un danger si clair le lavait du terrible métier qui était son métier. Il faut savoir ce qu'on veut. La poudre non plus n'est pas douce ; et que peut-on faire d'alliés qui ne seraient pas redoutables ? Le Julien de Stendhal, en suivant les cercles d'un épervier, admirait cette force et cet isolement. L'empire est à ce prix.

1^{er} août 1932.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XCI

Croire

7 novembre 1924.

[Retour à la table des matières](#)

Montaigne a dit cette chose admirable, c'est que ce qui est le moins connu est ce qui est le plus fermement cru. Et quelle objection voulez-vous faire à un récit qui n'a point de sens ? Vue prodigieuse sur les prodiges. Je remarque sur ce sujet-là que les prodiges sont toujours racontés ; mais aussi nous n'y croyons que mieux.

L'homme ne croit pas tant à ce qu'il voit. Je voudrais même dire qu'il n'y croit point du tout, et que c'est cette incrédulité même qui est voir. Voir suppose regarder, et regarder c'est douter. Les observateurs de guerre savent bien que si l'on croyait d'abord ce qu'on voit, on ne verrait rien ; car tout nous trompe ; et nous ne cessons pas de démêler ces fantastiques apparences. Je me souviens qu'une nuit je sortis de mon trou, étonné de quelque bruit extraordinaire, et je me trouvai, dormant encore à demi, dans un palais de diamants et de perles en arcades. Ce ne fut qu'un moment, et je vis bientôt ce qui en était, c'est-à-dire des arbres couverts de givre dans un léger brouillard que la lune éclairait uniformément. Mais je n'aurais toujours vu qu'un palais féérique si je n'avais pas douté. L'homme qui constate est un homme qui doute.

J'entends, qui doute en action, c'est-à-dire qui explore. Observez l'observateur, comme il voudrait faire le tour de la chose, toucher et palper ce qu'il voit ; comment il change de poste autant qu'il peut, afin de faire varier les perspectives. Cet homme-là n'est point crédule, et ne le fut jamais.

Le même homme raconte un rêve qu'il a fait. Mais le rêve n'est plus rien. Il n'est plus question d'observer, mais plutôt c'est le discours qui fait l'objet. L'esprit alors ne sait plus douter ; il n'en a point les moyens. Dans cet objet qui est tout fuyant, il ne peut trouver ces points de résistance qui sont si vite reconnus dans l'expérience réelle. Au moment même où il rêvait, c'est alors qu'il devait douter et explorer, parce qu'alors il le pouvait. Il est vrai qu'il se serait réveillé ; et il n'y a point d'autre moyen de trouver le vrai d'un rêve. Par exemple je rêve que l'on accorde mon piano ; je me réveille, et je trouve que c'est minuit qui sonne. Mais quand le rêve est passé, le temps de l'enquête est passé aussi. L'homme cherche vainement le vrai dans le vide de son esprit. Il en est de même s'il raconte une chose qu'il a mal vue, une chose d'un instant, ou bien une chose qui l'a mis en fuite. Il ne doute point ; c'est qu'il ne peut pas explorer. Et les auditeurs ne le peuvent point non plus. C'est alors que l'accent et la passion font leurs empreintes.

Je dirais même qu'un récit véridique ne peut pas être compris comme il faudrait. Dès que le narrateur ne peut pas nous montrer la chose, l'imagination de l'auditeur est folle. Tout récit est un conte ; et l'on n'en peut douter, parce que la chose manque. On comprend d'après cela que le récit d'un récit, et de bonne foi, multiplie l'erreur. L'empreinte se fait en chacun, et sans remède, si ce n'est que l'on doute absolument de tout récit, par une incrédulité supérieure qui résulte des remarques que je fais ici, et de beaucoup d'autres. Mais ces remarques enlèvent aussi toute espèce de doute concernant la sincérité du narrateur, en sorte que les récits fantastiques deviennent des faits de la nature humaine, qui peuvent encore nous instruire. C'est pourquoi un esprit supérieur, comme est Montaigne, ne fait point de choix dans les récits qu'il rapporte, mais en un sens les juge tous bons parce qu'en un autre sens il doute sur tous. Il est clair que raconter un récit que l'on a entendu en l'arrangeant selon le probable et le vraisemblable, c'est une manière dangereuse de mentir ; car de quel droit rendre croyable ce qui est par nature incroyable ? Au vrai la seule manière de rendre un récit croyable est de l'interpréter comme ne pouvant pas ne pas avoir été, ce qui est retrouver dans le fait l'essence éternelle, et de nouveau faire immobile le récit. Car tout importe et le plus petit détail peut exprimer l'essence ; il faut donc transmettre les témoignages de l'homme comme étant tous vrais. C'est pourquoi Montaigne n'y veut point changer la moindre chose ; et il est vrai que ce genre de critique est hors de saison quand l'objet manque. D'où l'on prend souvent pour frivole ce sérieux esprit, et pour incertain ce douteur, et pour crédule cet incrédule. Platon était de la même graine. Faute de tels maîtres, on pense à corps perdu, comme les chevaux galopent.

7 novembre 1924.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XCIV

Esprit contre esprit

10 février 1931.

[Retour à la table des matières](#)

Penser irrite. C'est qu'il faut penser universellement, c'est-à-dire donner la loi à tous les esprits ; et l'on ne peut. Dans les parties les mieux explorées de la mathématique, on le peut ; mais c'est trop facile ; la loi est donnée aux esprits depuis Thalès. Dès que le jeu se complique, la prétention de régner sur les esprits, qui est celle de tout esprit, reçoit de rudes coups. Rien n'étonne plus qu'une objection ; dès qu'on ne l'a pas prévue, on se trouve sot. Il faudrait oser beaucoup, mais sans aucune prétention ; c'est difficile ; car la modestie ne commence rien. Qui n'est pas un petit Descartes, qui ne compte pas sur ses propres lumières, est un penseur faible ; mais qui se lance d'après ses propres lumières est bientôt un penseur ridicule.

J'ai souvenir d'un homme tout simple à qui j'avais appris le jeu d'échecs ; quand il eut saisi la marche des pièces, il eut comme une illumination, et me dit ceci : « Maintenant que j'ai compris, vous ne me gagnerez plus. » Par cette folle déclaration, il changea l'ami en ennemi, perdit autant qu'il voulut, devint furieux, et laissa le jeu. J'eus tort ; j'aurais dû perdre volontairement une fois ou

deux. On trouve peu de bons joueurs, j'entends qui sachent, perdre sans prendre de l'humeur ; mais si on gagne toujours, on n'en trouvera point. Comment se pardonner de perdre toujours, dans un jeu qui n'est que d'esprit ? L'esprit annonce l'égalité ; mais l'esprit trompe aussitôt cette belle espérance. Je suppose que déjà sur les bancs de l'école on trouve des fanatiques, qui ont buté une fois, et qui sont offensés pour toujours ; ils ont juré d'apprendre sans comprendre. Ils ont dit une fois ce qu'ils pensaient ; et cela n'avait pas de sens. Ils ne s'y frottent plus. C'est pourquoi la méthode si simple d'apparence, et qui veut toujours éveiller le jugement, n'est pas sans périls. Trop de sérieux au commencement, cela fait des esprits noués.

La culture est un bon remède ; j'entends une longue familiarité avec tous les genres de pensée, où l'on explore tous les auteurs, en se souciant d'abord plutôt de les comprendre que de les approuver ou blâmer. Les jeux d'esprit, où l'honneur n'est jamais engagé, conviennent à l'enfance et à l'adolescence ; c'est ainsi qu'on apprend à ne pas avaler l'idée comme un appât. Comprendre, mais ne pas se prendre, c'est la santé de l'esprit. Lucrèce, suivant en cela Épicure, fait voir, avec des pensées quelquefois naïves, une prudence admirable, lorsqu'il veut qu'on donne, des phénomènes comme éclipses, saisons ou météores, non pas une explication, mais plusieurs ; car il suffit, disait-il, que les dieux soient écartés. Le fameux Maxwell poussa jusqu'au bout cette idée, disant que, du moment qu'il y avait une explication mécanique d'un phénomène, il y en avait une infinité. Les grands sages raisonnent par hypothèse, et savent changer l'hypothèse. Et Descartes, qui semble parfois péremptoire, savait bien dire qu'il ne prétendait pas avoir reconstruit le monde tel que Dieu l'a fait. C'était prendre une idée pour ce qu'elle est, et ce n'est pas peu. Quand il s'offre à mes yeux un miracle, ou bien un tour de passe-passe, mon affaire n'est pas d'abord de savoir comment l'habile homme s'y est pris, mais de me représenter une ou deux explications possibles de la chose ; après quoi j'attendrai avec tranquillité l'expérience qui seule peut dire ce qui en est. C'est ainsi que l'on arrive à être sûr de soi, sans jamais à la rigueur être sûr de rien.

Voltaire avait bien vu. C'est le fanatisme qui est le mal humain ; et ce n'est que l'esprit qui pense convulsivement, par une ambition trop prompte et aussitôt déçue. Le fanatisme n'a point tant reculé ; il a changé d'objet, ou plutôt il a changé seulement les mots. Je crois que les passions politiques sont moins d'intérêt que d'esprit. Le tort que me fait le contradicteur, j'ai à peine le temps d'y penser devant l'audace qu'il fait voir de se montrer en esprit. Même s'il m'approuve il se pose comme mon égal ; il me somme de le reconnaître esprit ; il demande accord dans le désaccord même. Un esprit ne peut supporter un autre esprit, son égal, son semblable, qui ne pense pas comme lui. Ce travers, où il y a de l'estime, et même de l'amour trompé, a fait les bûchers d'autrefois, et les grands bûchers d'aujourd'hui, qui sont les guerres.

10 février 1931.

Esquisses de l'homme (1927), 4^e édition, 1938

XCV

Singes

23 juin 1923.

[Retour à la table des matières](#)

Le Misanthrope me dit : « Ce n'est pas que je méprise l'homme ; mais plutôt je ne trouve guère d'hommes. Entendez-moi ; j'en trouve assez qui ne savent presque rien, qui sont livrés aux passions, ou bien qui attendent dans la paresse, comme si ce monde leur devait tout ; ou bien qui désespèrent ; ou bien qui boivent, ce qui est humain, et non point du tout animal. Oui, même parmi les mendiants, il se montre des visages d'homme ; aussi les peintres vont là tout droit. J'en viens même souvent à me dire qu'un homme vrai se reconnaît à ceci que n'ayant pu être Alexandre il ne veut être que Diogène. Et c'est pourquoi je ne trouve pas souvent un homme dans les places presque grandes, là justement où j'en voudrais un.

« Maintenant, dit-il, écoutez une sorte de fable. Je suppose que quelque Jupiter ait fait des singes à forme humaine et sans esprit, à parler proprement, mais doués de cet art d'imiter qu'ont les singes. Quelle perfection, alors, dans les apparences ! Quelle suite dans les signes ! Quelle avance, s'ils distribuent la monnaie reçue au lieu d'éprouver chaque pièce, de la peser, de la faire sonner ! En vérité, mon cher, ils en seront déjà à enseigner, quand les hommes véritables en seront à s'instruire eux-mêmes et à mépriser tout ce mécanique

qui tire si aisément la conséquence, et enfin la bavarde, l'éloquente, la persuasive mémoire. Qui donc, alors, écrira à vingt ans son premier livre ? Qui donc expliquera les passions sans les connaître ? Qui donc fera sortir, sur tous sujets, ce flot de paroles connues, usées, d'apparence vénérable ? Qui donc sera constant en ses principes, fertile en arguments, imposant par le système, et enfin jouant toujours les mêmes coups, comme une machine pourrait jouer aux cartes ? Sera-ce le singe ou l'homme ? Et quoi de plus ferme qu'une machine ? Qui est mieux d'accord avec soi qu'une machine ? Qui est plus logique, enfin, qu'une machine ? Mais quoi de mieux fait aussi pour classer n'importe quoi, d'après la couleur ou la forme, ou bien pour mettre à part tous les papiers du monde où se trouve écrit un certain nom, comme Victor Hugo, Chateaubriand, Espace, Temps, Attention, Religion ? Grattant aux bibliothèques et ne laissant rien, sera-ce le singe ou l'homme ? Et par là, composant l'Arlequin de doctrines, sera-ce le singe ou l'homme ?

« En toute sorte de politesse, dit-il, qui le mieux saura saluer ou flatter ou sourire, ou bien faire passer sans accident un plateau chargé de verres et de bouteilles ? La pensée casse ; la pensée choque et offense. La pensée inquiète aussi le pensant. Composez un tribunal d'hommes ; peut-être ils choisiront le singe. Mais que dis-je là ? N'est-il pas vraisemblable que les singes l'ont emporté depuis longtemps sur les hommes, en ce Droit érudit et accumulant, où les textes font pensée ? Quoi de plus facile que de juger selon les précédents ? La pensée y nuit tellement qu'on voit beaucoup de juges dormir aux audiences ; et ce ne sont pas les pires. Toutefois je perds même cette marque, car le sommeil s'imite aussi, je dis le vrai sommeil. Maintenant, pour aller à la noix, ne point la quitter des yeux, faire cependant ce qui est requis et attendu ; de tout événement faire approche ; et, même en se rangeant par respect, faire un pas vers la noix ; et, tendant la main en signe d'amitié, la tendre encore vers la noix ; quand on la tient, aussitôt la briser et la manger, dans une inattention aux autres choses qui joue alors la grandeur et le mépris ; tout cela n'est-il point du singe ? Aussi de dire ce qui plaît aux hommes, ce que les hommes ont souvent pudeur de dire ? Et se faire meilleur que l'on est, cela n'est-il pas plus facile si l'on n'est rien ? Plus facile si on s'estime seulement d'après la noix ? Peut-on être courageux en paroles, si l'on a seulement un peu de ce courage qui parle à la peur voisine et la surmonte ? « Je fuyais », dit l'homme ; mais : « Un Français ne fuit jamais », dit le singe. D'où je soupçonne, mon cher, que beaucoup d'hommes ont pris enfin le parti d'imiter les singes. »

23 juin 1923.

FIN